

THEÂTRE DE L'HERMITAGE

DE

CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE;

COMPOSÉ PAR CETTE PRINCESSE, PAR
PLUSIEURS PERSONNES DE SA SOCIÉTÉ
INTIME, ET PAR QUELQUES MINISTRES
ETRANGERS.

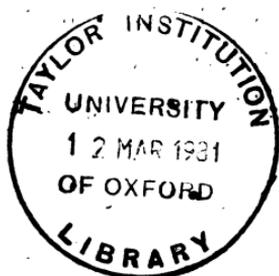
Ces Pièces ont été composées en Langue Française, et représentées
par des Acteurs Français sur le Théâtre particulier de l'Impératrice,
appelé l'HERMITAGE, devant cette Princesse et sa Société intime,
à la fin de 1787 et dans l'hiver de 1788.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez F. BUISSON, Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, n^o. 20.

AN 7 DE LA RÉPUBLIQUE.



LES
QUIPROQUO,
COMÉDIE-PROVERBE,
EN UN ACTE, EN PROSE.

PAR M. D'ESTAT,

Français attaché au Cabinet de l'Impératrice.

Tome II.

A

A C T E U R S.

Monsieur de L'HÉMISTICHE, poète.

Monsieur BONIFACE, père de monsieur
de l'Hémistiche.

Madame du TENDRE, voisine de monsieur
Boniface.

LISÉTTE, femme-de-chambre de madame
du Tendre.

La FLEUR, laquais de monsieur de l'Hé-
mistiche.

Monsieur SIGNANT, Notaire.

*La scène est à Paris, dans la maison de
M. Boniface.*

LES
QUI PRO QUO.

SCENE I.

LA FLEUR, LISETTE, arrivant chacun
par un côté opposé.

LISETTE entre en rêvant, et bâille deux ou trois
fois.

Maudits soient les romans et celui qui les
inventa!

LA FLEUR, arrivant un billet à la main.

La peste soit de mon maître avec ses dis-
tractions!

LISETTE.

Ah! la Fleur, te voilà. Tu parois de mau-
vaise humeur; à qui donc en as-tu?

LA FLEUR.

Au fils de monsieur Boniface, à monsieur
de l'Hémistiche, mon très-honoré maître,
qui vient de me faire courir tout Paris mal-
à-propos.

A 2

4 LES QUIPROQUO.

L I S E T T E.

Comment cela?

L A F L E U R.

Tu sais qu'il a la rage de faire des vers. Poëme, épître, comédie, tragédie, proverbe, il se charge de tout: c'est un homme à toutes mains; aussi Dieu sait comme l'ouvrage est bon!

L I S E T T E.

Eh bien?

L A F L E U R.

Eh bien, j'étois ici étudiant le rôle qu'il me fait jouer avec toi dans la nouvelle comédie.

L I S E T T E.

Après.

L A F L E U R.

Il étoit à son bureau, griffonnant depuis deux heures. Il m'appelle, et me dit d'un air grave: *La Fleur, prends ce billet, et rends-le promptement. A qui, dis-je? au Marquis, et reviens dans l'instant.* Je pars, je cours chez le Marquis chez qui nous allons quelquefois, croyant bonnement que le billet étoit pour lui. Point du tout; ce n'étoit qu'un papier blanc. Ce monsieur s'est fâché;

il m'a dit que j'étois un insolent; il a voulu me faire jeter par les fenêtres. J'ai préféré les escaliers. Je les ai descendus quatre à quatre, et j'arrive ici tout courant, en maudissant les poètes et leurs extravagances. Mais, toi, tu n'avois pas l'air autrement amusée, quand je suis entré?

L I S E T T E.

Je viens de passer la plus cruelle nuit du monde. Tu connois ma maîtresse madame du Tendre?

L A F L E U R.

Si je la connois! c'est notre voisine; elle joue un rôle dans la pièce qu'a fait mon maître.

L I S E T T E.

Tu sais la passion qu'elle a pour les romans. Elle m'en a fait lire un cette nuit... Ah! quel ennui! Nous avons déjà lu treize volumes, et les amans en sont encore au langage des yeux.

L A F L E U R.

Au langage des yeux! qu'est-ce que c'est que ça?

L I S E T T E.

C'est le langage de l'amour timide.

A 3

6 LES QUIPROQUO.

LA FLEUR.

L'amour timide! je ne connois pas cêt amour-là.

L I S E T T E.

J'aurois bien dû te l'inspirer.

LA FLEUR.

Ma foi, je n'en connois que d'une espèce, et jusqu'ici je m'en suis bien trouvé; mais voyons: tu m'aimes, friponne, à ce que tu prétends. Dis-le moi un peu avec les yeux.

L I S E T T E.

Volontiers.

elle le regarde tendrement.

LA FLEUR.

Diab!e, c'est vrai; c'est un joli langage que celui-là. Mais cela me donne envie de te l'entendre dire en bon français, là, comme on parle.

L I S E T T E.

Je le veux bien. Mon cher la Fleur, je t'aime.

LA FLEUR.

A présent, dis-le des deux manières à la fois.

L I S E T T E, en le regardant encore.

Je t'aime.

SCENE I.

7

L A F L E U R.

Elle est charmante. Eh bien moi, je vais t'apprendre une troisième manière de le dire.

L I S E T T E.

Voyons, quelle est ta manière?

L A F L E U R.

C'est la bonne, la voici.

il veut l'embrasser.

L I S E T T E.

Doucement; celle-là, nous l'apprenons chez le notaire.

L A F L E U R.

Quand irons-nous? car je suis pressé.

L I S E T T E.

Quand tu voudras.

L A F L E U R.

Ecoute; je vais demander à mon maître la permission de nous marier, et le prier de me faire donner quelque chose par sa mère, dans notre contrat de mariage. Qu'en dis-tu?

L I S E T T E.

Tu as raison. Je ferai de même avec ma maîtresse.

A 4

8 LES QUIPROQUO.

LA FLEUR.

Va m'attendre chez toi ; j'irai te rejoindre.

L I S E T T E.

Non pas ! je viens ici pour demander à ton maître à quelle heure ma maîtresse pourra lui parler. Entre nous, je la crois amoureuse de lui.

LA FLEUR.

Tant mieux. Cela facilitera notre mariage.

L I S E T T E.

Je crains eependant que leurs amours n'aillent pas à bien.

LA FLEUR.

Pourquoi cela ?

L I S E T T E.

Ecoute ; ton maître est-il hardi, entreprenant ? a-t-il du courage ?

LA FLEUR.

C'est le plus vaillant poète du quartier.

L I S E T T E.

Ce n'est pas beaucoup dire.

LA FLEUR.

Qu'importe ? Est-ce qu'il y a des rivaux à combattre ?

SCÈNE I.

9

L I S E T T E.

Non; c'est que ma maîtresse a une manie
qui exige un homme un peu téméraire.

L A F L E U R.

Peste , et quelle est sa manie , je te prie?

L I S E T T E.

C'est celle d'être enlevée.

L A F L E U R.

Tu veux rire.

L I S E T T E.

Rien n'est plus vrai. Nous lisions ce matin
un roman où l'on voit l'héroïne enlevée par
son amant, après dix ans de soupirs et de
larmes; qu'elle est heureuse, disoit-elle, ne
m'enlevera-t-on jamais?

L A F L E U R.

Mais elle est folle; sais-tu bien qu'elle ex-
poserait son amant à être pendu.

L I S E T T E.

Qu'y faire? c'est sa fantaisie.

L A F L E U R.

Je suis son serviteur. Mais voici mon
maître. Tiens, vois comme il rêve.

SCÈNE II.

L I S E T T E, LA F L E U R,
M. de L'HEMISTICHE.

M. de L'HEMISTICHE, rêvant.

Plus je réfléchis à ma pièce, plus j'en suis content. Esprit, gaîté, sentimens, intrigue, intérêt, caractères, poésie, tout s'y trouve, et je défie qu'on fasse rien de mieux.

L I S E T T E, bas à la Fleur.

Ton maître est modeste.

L A F L E U R, bas à Lisette.

Comme un poète.

M. de L'HEMISTICHE s'assied à son bureau.

Je veux relire encore cette dernière scène.

L A F L E U R, un papier à la main.

Monsieur.

M. de L'HEMISTICHE.

Ah! te voilà. D'où viens-tu?

L A F L E U R.

D'où je viens? d'où vous m'avez envoyé.

M. de L'HEMISTICHE.

Que veux-tu dire? Moi, je t'ai envoyé quelque part?

LA FLEUR.

Chez monsieur le marquis. L'avez - vous oublié?

M. de L'HEMISTICHE.

Chez le marquis! que je meure à l'instant...

LA FLEUR.

Rien n'est plus vrai, monsieur; témoin ce papier blanc que vous m'avez chargé de lui remettre.

M. de L'HEMISTICHE.

Ce papier!

il rit.

Ah! je vois ce que c'est. La méprise est charmante.

LA FLEUR.

Oui, c'est fort plaisant.

M. de L'HEMISTICHE.

J'étois occupé à lire, et c'est dans ma pièce...

LA FLEUR.

Monsieur, je ne sais si c'est dans votre pièce, mais j'ai pensé jouer un rôle fort désagréable.

M. de L'HEMISTICHE.

Comment cela?

LA FLEUR.

Monsieur le marquis a trouvé votre plaisanterie fort mauvaise, et vouloit me faire assommer.

M. de L'HEMISTICHE.

Ah! ah! ah! j'en rirai long - temps. Je répétois mon rôle, imbécille, et tu vas t'imaginer...

LA FLEUR.

Ma foi, monsieur, vous parliez si naturellement que tout autre s'y seroit trompé de même.

M. de L'HEMISTICHE.

Laissons cela. Mais que vois-je? Lisette! Bon jour mon enfant, que voulez-vous?

LISETTE avec crainte. La Fleur lui fait des signes pour l'encourager.

Monsieur, nous venons la Fleur et moi...

M. de L'HEMISTICHE.

Répéter votre rôle, n'est-ce pas?

LISETTE.

Non, monsieur; c'est que... Nous n'oserons jamais...

M. de L'HEMISTICHE.

De la timidité ! à quoi bon. Il faut vous en défaire. Le public la pardonne, l'aime assez même dans les amoureuses ; mais pour les soubrettes et les valets, ils doivent avoir de l'assurance : un peu d'effronterie même ne leur sied pas mal.

LA FLEUR, à Lisette.

On a beau trembler, il faut toujours en venir à parler.

L I S E T T E.

Et bien, monsieur... je vous dirai... que la Fleur... est un... joli garçon.

M. de L'HEMISTICHE.

Oui, il n'est pas mal. Bien découpé, l'œil vif, la physionomie fine, il a tout ce qu'il faut pour faire un excellent valet.

LA FLEUR, saluant.

Monsieur, vous êtes bien bon. Je fais du mieux que je peux pour vous contenter.

L I S E T T E.

Il me dit des choses... qui...

M. de L'HEMISTICHE.

Qui vous plaisent, n'est-ce pas ?

L I S E T T E.

Oh ! beaucoup.

14 LES QUIPROQUO.

M. de L'HEMISTICHE.

Tant mieux. Car je vous crois du goût. J'ai tout fait pour qu'il parût agréable. Tout le monde en est content.

L I S E T T E.

On le seroit bien davantage si l'on savoit comme nous nous aimons.

M. de L'HEMISTICHE.

Oh! je n'en ai pas fait mystère. On sait bien que vous êtes amoureux l'un de l'autre.

L A F L E U R.

Comment, monsieur ; vous saviez déjà notre amour ?

M. de L'HEMISTICHE.

Parbleu, le beau secret! un amour de ma façon.

L I S E T T E.

Ah! monsieur, il est un peu de la nôtre.

M. de L'HEMISTICHE.

Comment, vous en aviez eu l'idée ?

L A F L E U R.

Ah! mais, elle est si naturelle.

M. de L'HEMISTICHE.

Cela est vrai. Aussi c'est ce qui m'a déterminé.

Le public n'aime pas trop les amours des valets. Mais quand ils sont en opposition avec ceux des maîtres , cela réussit quelquefois ; j'aime votre maîtresse. Nous avons des amours emportés , romanesques , pleins d'intrigues , de jalousie. Nous nous aimons en gens de qualité. Vous deux , vous êtes simples , naïfs , sans ruses , sans détours ; vous vous aimez comme de bonnes gens. Cela fait une opposition charmante , et le tout se termine par un double mariage.

L I S E T T E.

C'est cette fin là qui me plaît sur-tout.

M. de L'HEMISTICHE.

— Mais c'est toujours par là qu'il faut finir. C'est la règle.

L I S E T T E.

— Sans doute. Mais , monsieur , vous dites que vous êtes amoureux de madame du Tendre.

M. de L'HEMISTICHE.

Oui vraiment. Ne passe-t-elle pas pour votre maîtresse ?

L I S E T T E.

Monsieur , c'est qu'elle l'est réellement.

16 LES QUIPROQUO.

M. de L'HEMISTICHE.

Si vous voulez , vous êtes la suivante.

L I S E T T E.

Et vous l'épouserez ?

M. de L'HEMISTICHE.

Sans doute , à la fin.

L I S E T T E.

Elle en sera charmée.

M. de L'HEMISTICHE.

Il n'y a rien là de bien charmant. Elle doit être habituée à ces dénouemens.

L I S E T T E.

Comment , monsieur ; elle n'est veuve que d'un mari.

M. de L'HEMISTICHE.

Ce n'est pas là ce que j'entends. Je veux dire que cette manière de finir est très-commune.

L I S E T T E.

Oui , monsieur ; mais elle fait toujours plaisir , et il ne tiendrait qu'à vous qu'elle nous en fît davantage.

M. de L'HEMISTICHE.

Comment cela ?

L I S E T T E.

S C E N E II.

27

L I S E T T E.

La Fleur, explique cela toi-même à monsieur.

M. de L'HEMISTICHE.

Eh bien, la Fleur.

L A F L E U R, embarrassé.

Monsieur, je m'en vais vous dire... Vous épousez la maîtresse de Lisette, et Lisette m'épouse... Enfin nous nous épousons.

M. de L'HEMISTICHE:

Fort bien. Après?

L A F L E U R.

Eh bien ; monsieur... Quand les maîtresses se marient, et que les valets se marient aussi, pour faciliter le mariage, il est d'usage que les maîtres fassent un petit cadeau aux domestiques, et si vous arrangez les choses de manière que madame votre mère...

M. de L'HEMISTICHE.

Attends un peu...

à part.

Il a ma foi raison. Je l'avois oublié. Cela fera fort bien à ma pièce. Cela ajoutera à l'intérêt qu'on prendra à la mère, aux deux

Tome II. B.

16 LES QUIPROQUO.

amans. Le public sera bien aise de voir récompenser deux bons domestiques. Oui, la Fleur, ton idée est fort bonne, et j'en profiterai. Cela plaira à tout le monde.

L A F L E U R.

Oh, pas plus qu'à nous, et nous le dirons par-tout.

M. de L'HEMISTICHE.

Non pas, ne dites rien jusqu'au jour de la fête.

L A F L E U R.

Fort bien, monsieur.

L I S E T T E.

Quand faudra-t-il revenir?

M. de L'HEMISTICHE.

Revenez dans deux heures, ce sera bientôt arrangé.

L A F L E U R.

Combien nous vous devons, monsieur!

M. de L'HEMISTICHE.

Au contraire; c'est moi qui vous dois des remerciemens pour votre bon conseil.

L I S E T T E.

Ah! monsieur, j'oubliais que ma maîtresse m'a chargée de vous demander à quelle heure elle pourroit vous voir.

S C E N E I I I. 19

M. de L'HEMISTICHE.

A toute heure. Si par hasard j'étois sorti, mon père ou ma mère pourront la recevoir. Adieu, mon enfant, je vais penser à votre affaire. La Fleur, laisse-moi seul, je veux écrire.

LA FLEUR, bas à Lisette en sortant.

Je te l'avois bien dit qu'il ne falloit pas trembler.

ils sortent.

S C E N E I I I.

M. de L'HEMISTICHE.

En vérité, l'on a raison de dire qu'il faut écouter tous les conseils, et que l'idée d'un sot peut quelquefois être utile. Ce maraud de la Fleur a très-bien imaginé cela, et je vais faire ce petit changement au dénouement.

il écrit.

Quelqu'un vient. Ah! c'est mon père.

S C E N E I V.

M. de L'HEMISTICHE, M. BONIFACE,
vieillard parlant vite et bredouillant.

M. BONIFACE.

Bon jour, monsieur mon fils, bon jour.

B 2

Je suis charmé, mais très-charmé de vous trouver seul. J'ai quelque chose à vous dire de très-intéressant; entendez-vous, de très-intéressant.

M. de L'HEMISTICHE.

Mon père, je suis prêt à vous écouter.

M. BONIFACE.

C'est fort bien. J'ai pensé à une chose à laquelle vous ne pensez guère, j'en suis sûr, tout habile homme que vous êtes, et à laquelle vous devriez pourtant penser.

M. de L'HEMISTICHE, à part.

Ce sera encore quelque changement à faire dans ma pièce. Je ne croyois pas que mon père s'en mêlât. Mais n'importe, écoutons.

Eh bien, mon père, de quoi s'agit-il ?^{haut.}

M. BONIFACE.

Le voici. Vous vous occupez sans cesse de vers, de comédie; mais je gage qu'au milieu de tout cela, vous ne pensez pas au mariage. Cependant ce seroit bien le cas, je crois.

M. de L'HEMISTICHE, à part.

Justement, il veut que ma pièce finisse par un mariage.

haut.

Pardonnez-moi mon père, j'y ai pensé. Je

sais que c'est l'usage qu'à la fin on se marie, et j'espère que vous serez content de la manière dont j'ai amené ce mariage.

M. BONIFACE.

Pour vous ?

M. de L'HEMISTICHE.

Oui, c'est moi qui épouse : je suis le jeune homme.

M. BONIFACE.

Et comment se nomme celle que vous épousez ?

M. de L'HEMISTICHE.

Rosalie.

M. BONIFACE.

Rosalie ! je ne connois pas ce nom-là.

M. de L'HEMISTICHE.

Mais mon père c'est un nom en l'air.

M. BONIFACE.

Comment donc, un nom en l'air ! je ne veux point d'une pareille intrigue. Un nom en l'air !

M. de L'HEMISTICHE.

C'est celui qui m'a paru le plus agréable. Je le changerai, si vous voulez.

M. BONIFACE.

Comment, si je veux !

B 3

M. de L'HEMISTICHE.

Oui, mon père, c'est l'affaire d'un moment, d'un trait de plume.

M. BONIFACE.

Diable, monsieur mon fils, je vous félicite de l'empire que vous avez sur votre prétendue. Pouvoir lui faire changer de nom d'un seul mot ! Et son père, que dit-il de tout cela ?

M. de L'HEMISTICHE.

Son père sait notre amour et l'approuve.

M. BONIFACE.

Son nom ?

M. de L'HEMISTICHE.

Il se nomme Oronte.

M. BONIFACE.

Oronte ! si j'en connois un seul, je consens à être pendu. Ça dites-moi, s'il vous plaît, comment vous avez conduit cette affaire ? Sur-tout ne me cachez rien.

M. de L'HEMISTICHE.

Bien volontiers, mon père. Mais je sais que ces sortes de choses sont peu de votre

goût, et je crains de vous ennuyer en entrant dans des détails...

M. BONIFACE.

Non, parbleu ! je prétends tout savoir.

M. de L'HEMISTICHE.

Puisque vous le voulez, mon père, je vais vous obéir. Voici toute l'intrigue en peu de mots. Je me promène un jour dans un jardin public ; j'y rencontre deux personnes charmantes ; c'est Rosalie accompagnée de sa suivante. Elles veulent s'asseoir. Je devine leur intention ; je leur procure des sièges. On me remercie. Nous lions conversation. Rosalie fait paroître un esprit infini. J'en deviens amoureux. Je lui propose mon bras pour continuer sa promenade. Elle l'accepte ; je la conduis jusques chez elle. J'y trouve son père, qui paroît satisfait de me connoître ; il m'engage à le voir souvent. Vous jugez de ma joie. J'y vais tous les jours. Le père m'apprend qu'il veut marier sa fille à un marquis à la mode. Rosalie en gémit. Elle m'avoue qu'elle abhorre le marquis, et qu'elle n'aime que moi : son père ordonne. Grand combat entre l'amour et la nature. Enfin par la ruse d'un valet, je découvre au père que le mar-

24 LES QUIPROQUO.

quis est un homme intéressé qui n'en veut qu'à son bien. Celui-ci, furieux d'être démasqué, m'appelle en duel. Je le blesse; je reviens trouver le père qui me remercie de l'avoir éclairé, et m'accorde sa fille.

M. BONIFACE.

A merveilles! Eh! vous aviez le courage de me faire mystère de tout cela?

M. de L'HEMISTICHE.

Je ne savois pas, mon père, que cela pût vous plaire.

M. BONIFACE.

Oh! vous avez raison. Cela me déplaît très-fort, et je vous prie de renoncer à toute cette belle intrigue-là.

M. de L'HEMISTICHE.

Quoi, mon père, vous voulez...

M. BONIFACE.

Où, monsieur, je le veux. Votre héroïne ne me plaît point du tout. Je sais quelqu'un qui vous conviendra mieux.

M. de L'HEMISTICHE.

Quoi! vous croyez que madame du Tendre.

M. BONIFACE.

Il ne s'agit point ici de madame du Tendre.

M. de L'HEMISTICHE.

Mais, mon père, elle joue si bien...

M. BONIFACE.

Ah ! elle joue ! c'est une raison de plus pour ne point la recevoir dans ma famille ; et c'est Angélique, la fille de monsieur Orgon, que je vous propose.

M. de L'HEMISTICHE.

Angélique !

M. BONIFACE.

Elle-même. Elle est riche.

M. de L'HEMISTICHE.

Oui, j'entends. Elle pourra faire en habits la dépense nécessaire.

M. BONIFACE.

Oh ! elle ne manquera de rien ; son père me l'a promis.

M. de L'HEMISTICHE.

Mais elle est bien jeune.

M. BONIFACE.

Tant mieux. C'est un défaut qui ne dure pas long-temps.

M. de L'HEMISTICHE.

Mais elle ne sait pas encore son rôle.

26 LES QUIPROQUO.

M. BONIFACE.

Tant mieux pour vous. Vous le lui apprendrez. De quoi diable vous plaignez-vous-là.

M. de L'HEMISTICHE.

Mais mon père...

M. BONIFACE.

Point de mais. Je le veux.

M. de L'HEMISTICHE.

Il faut bien y consentir. Mais cela me dérange. Je voudrais qu'elle fût prête sous huit jours.

M. BONIFACE.

Dès demain, si vous voulez.

M. de L'HEMISTICHE.

Non, mon père, je ne suis pas si pressé.

M. BONIFACE.

C'est fort bien. Ah ça, je vais vous envoyer le notaire.

M. de L'HEMISTICHE.

Le notaire! eh oui vraiment; il m'en faut un à la fin. Je l'avois oublié.

M. BONIFACE.

La bonne tête! dans un mariage oublier un notaire!

M. de L'HEMISTICHE.

Vous me rendrez le plus grand service.

M. BONIFACE.

Soyez tranquille. Soyez tranquille. Restez chez vous. Je vais vous envoyer votre homme. Sans adieu.

il sort.

S C E N E V.

M. de L'HEMISTICHE seul.

Etourdi que je suis! J'oubliois justement le personnage qui amène le dénouement. Cet acteur me manquoit et je n'y songeois pas. Attendons l'homme que mon père m'a promis. S'il me convient, je le prendrai. Mais pour son Angélique, je n'en veux point. Madame du Tendre à coup sûr jouera beaucoup mieux qu'elle. Je me garderai même de lui parler de l'idée qu'a eu mon père, car cela pourroit la fâcher. De quoi diable s'avise-t-il de prendre un si grand intérêt à ma comédie, lui, qui de sa vie n'eut ce goût-là? Mais voici madame du Tendre.

SCENE VI.

M. DE L'HEMISTICHE, Mde. DU
TENDRE.

Pendant ceste scène, monsieur de l'Hémistiche doit paroître très-froid, et madame du Tendre avec une sensibilité outrée. Tout dépend de cette opposition.

M. de L'HEMISTICHE.

J'attendois le moment de vous voir avec grande impatience.

Mde. du TENDRE.

Vous ne doutez pas que je la partage. Mais donnez moi vite un fauteuil; je suis prête à me trouver mal. Mes nerfs sont d'une mobilité excessive, et ne me laissent pas un moment de repos.

M. de L'HEMISTICHE.

En effet, vous avez l'air de souffrir. Que vois-je? vous rougissez. Vous pâlissez.

Mde. du TENDRE.

Je rençois le rôle que je vais jouer avec vous.

M. de L'HEMISTICHE, à part.

Qu'entends-je! voilà ma pièce à bas.

haut.

Quoi, madame, n'en seriez-vous plus contente?

Mde. du TENDRE.

Ai-je lieu de l'être, ingrat?

M. de L'HEMISTICHE.

Je sens tout ce que je vous dois quand vous daignez l'accepter. Mais je crois avoir fait tout ce qui dépendoit de moi pour vous le rendre agréable.

Mde. du TENDRE.

Il le seroit sans doute, si vous étiez plus tendre.

M. de L'HEMISTICHE.

Il me semble qu'on ne peut l'être davantage. Trouvez-vous que je peigne mal mon amour?

Mde. du TENDRE.

Vous savez encore mieux l'inspirer. Je vous aime; vous n'en doutez pas.

M. de L'HEMISTICHE.

Il seroit ridicule que j'en doutasse. Votre rôle n'est point celui d'une coquette?

Mde. du T E N D R E.

Ah! combien mon cœur en est loin!

M. de L'HEMISTICHE.

Vous êtes une jeune personne honnête et sensible. Vous dites que vous m'aimez et je vous crois.

Mde. du T E N D R E.

Est-ce assez de le croire ?

M. de L'HEMISTICHE.

Non sans doute. Aussi je ne m'y borne pas. Je vous répons en vous jurant que je vous adore , que je n'adorerai jamais que vous. Je vous le dis vingt fois , je vous l'écris.

Mde. du T E N D R E.

Il est vrai que j'ai cru voir quelquefois dans vos vers le ton d'un véritable amant ; mais qu'il y a loin de là à la certitude !

M. de L'HEMISTICHE.

Cependant vous finissez par être convaincue , et vous m'épousez.

Mde. du T E N D R E , vivement.

Non , monsieur , ce mariage seroit ridicule , et je ne puis vous donner ma main si vous ne prouvez mieux votre amour.

M. de L'HEMISTICHE.

Comment, madame, vous voulez que je change tout mon plan ?

Mde. du TENDRE.

Votre plan ! un plan pour aimer ! Quel langage ! et combien il est froid.

M. de L'HEMISTICHE.

Mon plan n'est point froid, et je vous ai entendu vous - même le trouver plein de chaleur et de sentiment.

Mde. du TENDRE.

Combien je me trompois !

M. de L'HEMISTICHE.

Vous ne me flattez pas. Auriez-vous désiré plus d'intrigue ?

Mde. du TENDRE.

Ah si donc ! de l'intrigue. En faut-il quand on aime ?

M. de L'HEMISTICHE.

Vous y vouliez donc plus de simplicité ?

Mde. du TENDRE avec feu.

Un amour simple et vrai, mais violent, mais capable de tout, voilà ce que je veux.

M. de L'HEMISTICHE.

C'est aussi ce que j'ai voulu peindre ; je

32 LES QUIPROQUO.

vois bien que je n'y ai pas réussi. Aidez-moi du moins de vos conseils. Quels moyens dois-je employer ?

Mde. du TENDRE.

Il n'en est qu'un seul. Mais je rougis de vous le dire.

M. de L'HEMISTICHE.

D'où vient rougir ? vos avis me sont chers. L'esprit et le goût y présideront, j'en suis sûr...

Mde. du TENDRE.

Non, croyez-moi, c'est le cœur seul qui les dictera.

M. de L'HEMISTICHE.

Vous êtes trop bonne. Eh bien madame, le moyen?...

Mde. du TENDRE.

Il va vous paroître singulier.

M. de L'HEMISTICHE.

Je suis sûr du contraire. Achevez, je vous prie. Ce moyen est?...

Mde. du TENDRE, avec force.

De m'enlever.

M. de L'HEMISTICHE.

Un enlèvement ! en effet, le moyen me paroît hasardé.

Mde.

Mde. du T E N D R E.

Ah ! je l'avois prévu ?

M. de L' H E M I S T I C H E.

Il faut beaucoup d'adresse pour l'employer avec décence , et le respect qu'on doit au public...

Mde. du T E N D R E.

Eh , monsieur , le public pardonne toujours à deux amans bien épris, d'en venir à ces extrémités ; lorsque leur amour est extrême , saviolen ce fait leur excuse.

M. de L' H E M I S T I C H E.

En effet, l'intérêt peut faire pardonner aux moyens ; mais le tableau d'une jeune personne qu'on enlève...

Mde. du T E N D R E , avec beaucoup de chaleur.

Est charmant à mes yeux. Je crois vous voir égaré , au désespoir , tenant votre épée d'une main , et de l'autre m'arrachant des bras de mes domestiques. Les uns fondent en larmes , les autres veulent arrêter nos pas ; vous les écarterez tous ; vous me portez à demi-morte dans une voiture , nous partons ; et bravant la fureur de mes parens et de vos rivaux , nous allons cacher notre bonheur dans un désert que l'amour em-

Tome II.

C

34 LES QUIPROQUO.

bellit à nos yeux. Enfin , le temps qui calme tout , les apaise , et nous revenons auprès d'eux jouir d'un sort tranquille et sans nuage.

M. de L'HEMISTICHE.

En effet... Cette peinture vive me plaît beaucoup. Cela doit faire de l'effet ; et , comme je vous l'ai dit , quoique par-là mon plan soit un peu dérangé , je suivrai vos conseils.

Mde. du TENDRE.

Vous me le promettez ?

M. de L'HEMISTICHE.

Bien volontiers.

Mde. du TENDRE.

Je dirai à Lisette de bien jouer son rôle , ainsi qu'à tous mes gens. Je ferai secrètement prévenir tous mes parens. Je veux que cela fasse un bruit terrible.

M. de L'HEMISTICHE.

Cependant , n'ayez pas trop de monde. Il faut éviter la cohue.

Mde. du TENDRE.

Non , non , tout ira bien. Mais nous n'avons pas de temps à perdre.

SCÈNE VII.

35

M de L'HEMISTICHE.

Votre idée me plaît si fort que cela me coûtera peu. Revenez dans deux heures , et tout sera arrangé.

Mde. du TENDRE.

Dans deux heures! vous êtes charmant,
Dans deux heures!

à part.

Enfin, je vais donc être enlevée!

elle sort.

SCÈNE VII.

M. de L'HEMISTICHE seul.

Il faut avouer que les femmes ont une imagination plus active que la nôtre. Madame du Tendre m'a donné une idée charmante. Le public aime aujourd'hui le brouhaha , les coups de théâtre , et cet enlèvement va répandre dans ma comédie un mouvement singulier. Mais que me veut cet homme?

SCÈNE VIII.

M. de L'HEMISTICHE , M. SIGNANT,

M. SIGNANT.

Monsieur , je suis votre serviteur.

C 2

M. de L'HEMISTICHE.

Monsieur , je vous salue.

M. SIGNANT.

Monsieur , n'êtes-vous pas le fils de monsieur Boniface ?

M. de L'HEMISTICHE.

C'est moi-même. Qu'y a-t-il pour votre service ?

M. SIGNANT.

Monsieur , je me nomme Signant. Monsieur votre père m'a dit que vous lui aviez laissé le choix d'un notaire, et je viens en cette qualité.

M. de L'HEMISTICHE, à part.

Ah ! c'est l'acteur que mon père m'a promis.

haut.

Oui , monsieur, je vous attendois avec impatience, et vous me voyez plein de reconnaissance de ce que vous daignez faire pour moi.

M. SIGNANT.

Monsieur, c'est moi qui dois vous remercier de ce que vous voulez bien m'employer.

M. de L'HEMISTICHE.

Je suis sûr que vous avez mille occasions

SCENE VIII. 37

de l'être d'une manière plus agréable , et je vous dois beaucoup pour la préférence que vous voulez bien m'accorder.

M. SIGNANT.

Il n'y a point là de préférence. Aujourd'hui vous , demain un autre ; cela m'est indifférent , pourvu que l'on m'occupe.

M. de L'HEMISTICHE.

J'admire en vous ce zèle pour le plus charmant des arts.

M. SIGNANT.

Charmant , si vous voulez ; il m'ennuie cependant quelquefois.

M. de L'HEMISTICHE.

Comment , monsieur , c'est la plus douce occupation de la vie.

M. SIGNANT.

Pas autrement douce. Mais elle me fait vivre. Cela me suffit.

M. de L'HEMISTICHE, surpris.

Elle vous fait vivre ! Monsieur est donc du métier ?

M. SIGNANT.

Eh mais ! apparemment.

C 3

M. de L'HEMISTICHE.

Je ne suis plus surpris que mon père m'ait vanté vos talens.

M. SIGNANT.

Monsieur, j'espère que vous serez content.

M. de L'HEMISTICHE.

D'après ce que vous me dites, je suis fâché de n'avoir pas un rôle plus agréable à vous offrir.

M. SIGNANT.

Qu'a donc le mien de désagréable, monsieur?

M. de L'HEMISTICHE.

Rien, si vous voulez; mais le rôle de notaire est toujours un rôle fort mince, qui ne signifie rien.

M. SIGNANT, fâché.

Que voulez-vous dire? Un notaire joue le rôle d'un homme public, toujours respectable par la confiance qu'il s'attire.

M. de L'HEMISTICHE.

Oui; mais dans les comédies, ils sont toujours des personnages ridicules ou de peu d'importance.

M. SIGNANT.

Oh! je me moque des plaisanteries de mes-

SCENE VIII. - 39

sieurs les auteurs, et tout leur esprit ne me fera point changer de goût.

M. de L'HEMISTICHE.

J'admire votre ardeur et je veux en profiter.

lui donnant son rôle.

Voici votre affaire.

M. SIGNANT.

Du papier! je n'en ai pas besoin. J'ai l'acte écrit dans ma poche.

M. de L'HEMISTICHE.

Vous avez l'acte où vous paroissez. Eh! qui vous l'a donné?

M. SIGNANT.

Monsieur, je l'ai fait moi-même.

M. de L'HEMISTICHE.

Vous l'avez fait vous-même!

M. SIGNANT.

Apparemment. Ce n'est pas vous, je pense.

M. de L'HEMISTICHE.

Ayant fait les quatre premiers, j'imagine que j'ai dû faire aussi le cinquième.

M. SIGNANT.

Le cinquième! Il y a donc cinq mariages.

C 4

40 LES QUIPROQUO.

M. de L'HEMISTICHE.

Comment, cinq mariages! Non, monsieur, il n'y en a qu'un.

M. SIGNANT.

Il ne faut donc qu'un acte?

M. de L'HEMISTICHE.

Quoi, monsieur, vous voulez un mariage à chaque acte?

M. SIGNANT.

Mais, monsieur, c'est assez l'usage.

M. de L'HEMISTICHE.

Ce n'est pas le mien, et si vous voulez jouer dans ma comédie...

M. SIGNANT.

Jouer dans votre comédie! un notaire royal! un conseiller du roi! allons, monsieur, vous vous moquez.

M. de L'HEMISTICHE.

Mais qu'êtes-vous donc venu faire ici?

M. SIGNANT.

Vous faire signer un contrat de mariage que m'a dicté monsieur votre père.

M. de L'HEMISTICHE.

Un contrat de mariage à moi! Allez, vous

SCENE IX.

41.

êtes un vieux fou. Je n'ai pas besoin de vous. S'il me faut un notaire, c'est dans ma pièce, et vous m'avez tout l'air d'être un mauvais comédien.

M. SIGNANT.

Monsieur, vous m'insultez; mais je cours me plaindre à votre père, et nous verrons qui de nous aura tort.

M. de L'HEMISTICHE.

Eh bien, monsieur, nous verrons, nous verrons.

SCENE IX.

M. de L'HEMISTICHE seul.

Mon père est fou, je crois, de m'envoyer un pareil extravagant. J'ai perdu un temps infini. Madame du Tendre et Lisette comptent sur les changemens que je leur ai promis. Mais voici mon père.

SCENE X.

M. de L'HEMISTICHE, M. BONIFACE.

M. BONIFACE.

Qu'est-ce que j'apprends, monsieur mon.

42 LES QUIPROQUO.

filz? monsieur Signant se plaint que vous l'avez insulté.

M. de L'HEMISTICHE.

Mon père, monsieur Signant est un fou qui vouloit absolument me forcer de signer un contrat de mariage, tandis que je n'ai besoin de notaire que pour jouer dans ma comédie.

M. BONIFACE.

J'entends, monsieur, j'entends. Vous tenez toujours à vos projets entravagants, à votre aventurière. Vous voulez vous marier à mon insçu. Mais cela ne sera pas, je vous en avertis.

M. de L'HEMISTICHE.

Mon aventurière! me marier à votre insçu! que voulez-vous dire?

M. BONIFACE.

Oui, cette Rosalie, le Marquis, ce coup d'épée, ce mariage dont vous m'avez parlé tantôt, croyez-vous que je l'aye oublié?

M. de L'HEMISTICHE.

Comment, mon père! Mais tout cela est une pièce de ma façon. Vous ne savez donc pas que nous jouons la comédie?

SCÈNE XI.

43

M. BONIFACE.

Ah! vous jouez la comédie. A la hardiesse de vouloir vous marier malgré moi, vous joignez l'insolence de rire à mes dépens. Eh bien, monsieur, je vous déshérite, je vous donne ma malédiction, et je vous ordonne de sortir de chez moi avant vingt-quatre heures.

il sort.

M. de L'HEMISTICHE.

Mais, mon père, c'est dans ma pièce, c'est dans ma pièce...

SCÈNE XI.

M. de L'HEMISTICHE seul.

Il ne m'écoute pas; il est déjà bien loin. C'est le diable qui s'acharne après moi; mais voici madame du Tendre.

SCÈNE XII.

M. de L'HEMISTICHE, Mde. du TENDRE.

Mde. du TENDRE.

Eh bien, mon ami, tout est-il prêt?

M. de L'HEMISTICHE.

Hélas! non, madame. J'ai été accablé de

visites. Il m'a été impossible de penser à rien.

Mde. du T E N D R E.

Je vois qu'il faudra terminer sans fracas. Cependant j'aurais aimé que cela fît du bruit. Mais, puisque cela ne se peut, partons, vite.

M. de L'HEMISTICHE.

Comment, partons! Où veut donc aller madame?

Mde. du T E N D R E.

Où vous voudrez, mon ami. Je vous suivrai par-tout.

M. de L'HEMISTICHE.

Mais moi je n'ai point envie de sortir, madame.

Mde. du T E N D R E.

Comment, monsieur, vous voulez me manquer de parole?

M. de L'HEMISTICHE.

Vous manquer de parole!

Mde. du T E N D R E.

Avez-vous oublié votre promesse?

SCENE XII.

45

M. de L'HÉMISTICHE.

Que vous ai-je donc promis, madame?

Mde. du TENDRE.

Ce que tu m'as promis ! de m'enlever, barbare, de m'enlever.

M. de L'HÉMISTICHE.

De vous enlever ! Quoi, madame, c'étoit de vous, et non de ma pièce qu'il s'agissoit ?

Mde. du TENDRE.

Usez de détour pour vous dédire.

M. de L'HÉMISTICHE.

Que je meure si je n'ai cru...

Mde. du TENDRE.

Suis-je assez humiliée ! Vous êtes un monstre, un perfide, un scélérat ; vous m'avez trahie, trompée. Je vous fuis, je vous méprise, et je vous jure une haine éternelle.

elle sort.

M. de L'HÉMISTICHE.

Mais écoutez donc, madame, c'est dans ma pièce, c'est dans ma pièce...

SCENE XIII.

M. de L'HEMISTICHE, LISETTE,
LA FLEUR.

M. de L'HEMISTICHE.

Diantre soit de la folle. Ah! bon jour
Lisette. Te voilà, la Fleur. Que me voulez-
vous, mes enfans ?

LISETTE.

Monsieur, nous venons savoir si vous avez
obtenu de madame votre mère ce petit
cadeau...

M. de L'HEMISTICHE.

Quel cadeau ?

LA FLEUR.

Que vous nous avez promis ce matin pour
nous aider à nous marier.

M. de L'HEMISTICHE.

Vous voulez vous marier ?

LISETTE.

Hélas oui, monsieur. Il faut bien en venir là.

M. de L'HEMISTICHE.

Eh mais, grand bien vous fasse.

SCENE XIV.

47

LA FLEUR.

Quoi, monsieur, c'est là tout ce que vous nous donnez ?

M. de L'HEMISTICHE.

Que veux-tu que je te donne ?

LA FLEUR.

Comment, monsieur, ne nous avez-vous pas dit ce matin que vous épousiez madame du Tendre, et que pour vous rendre intéressans, vous nous donneriez de quoi nous établir.

M. de L'HEMISTICHE.

Quoi vous aussi, vous avez compris.... Allez au diable, et sachez que tout ce que je vous ai dit ne regarde que ma pièce : c'est dans ma pièce, entendez - vous, c'est dans ma pièce.

il sort furieux.

SCENE XIV.

LISETTE, LA FLEUR.

LA FLEUR', stupéfait.

C'est dans sa pièce ! Eh bien, Lisette, achèverons-nous la nôtre ?

LISETTE.

Qu'en dis-tu ?

L A F L E U R.

Il le faut bien. Mais désormais, mon enfant, n'oublions pas le proverbe qui dit : *défiez-vous des gens qui n'ont qu'une affaire.*

FIN.

LE

LE S O U R D

ET

LE B E G U E,

PROVERBE,

PAR L. P. SÉGUR, L'AINÉ,

Ministre de France en Russie.

Tome II.

D

A C T E U R S.

M. le Baron de SOURDILLAC, gentilhomme sourd, père de Mademoiselle de Sourdillac.

Mademoiselle de SOURDILLAC, fille du Baron.

Le Chevalier de LINVAL, amoureux de Mademoiselle de Sourdillac.

M. le Marquis de BEBEGAGADVILLE, oncle du Chevalier, bègue.

FIN

La scène est dans une maison de campagne et dans le salon de M. de Sourdillac.

LE SOURD

ET

LE BÈGUE.

SCÈNE I.

Mlle. de SOURDILLAC seule.

Elle entre, et se met auprès d'une table
pour travailler à une bourse.

C'EST une cruelle position d'avoir un père sourd et un amant absent ! je parle toujours à l'un sans qu'il m'entende ; mon cœur appelle toujours l'autre sans qu'il vienne... Ma jeunesse se passe ; mon amour fait des progrès ; mon bonheur se diffère, et peut même se détruire tout-à-fait... Je change vingt fois par jour d'occupation pour me dissiper, et je me tue de fatigue sans pouvoir seulement parvenir à tuer le temps. Il seroit bien nécessaire que le Chevalier arrivât. Ma patience est épuisée... Le temps est si court que je ne puis pas voir ce que je dessine... Toutes

D 2

52 LE SOURD

les cordes de ma harpe sont cassées... Et la bourse que je fais sera peut être finie et usée avant que celui pour qui elle, est arrivée... Il me semble que j'ai entendu une voiture... Chaque bruit que le vent fait semble m'annoncer ce que j'aime... Quand viendra le temps où n'écoulant plus que sa voix, toute autre chose que j'entendrai me sera indifférente? Mais voici mon père, il faut encore crier. Je me suis tant efforcée depuis quelques jours, que je suis toute enrourée, et que je n'ai plus de voix pour chanter.

SCENE II.

Le BARON et Mlle. de SOURDILLAC.

Le BARON, en habit de campagne.

Que faites-vous là toute seule, ma fille?

Mlle. de SOURDILLAC.

Mon père, comme il tomboit de la pluie, je suis rentrée chez moi, et je travaille.

Le BARON.

Hem! que dites-vous là? je m'ennuie et je bâille... C'est fort mal répondu. La jeunesse autrefois étoit mieux élevée. Elle sa-

voit s'occuper, prenoit soin du ménage. Mais actuellement, des pompons pour se parer, des jeunes gens pour caqueter, une bourse et du parfilage pour avoir l'air de travailler et rester sans rien faire : voilà tout l'emploi de leur journée. Pour qui est cette bourse que vous faites là ?

Mlle. de SOURDILLAC.

Mais, mon père, c'est pour le chevalier.

Le BARON.

Pour vous, mon père, si vous la vouliez. C'est à merveille ! Il faut que je t'embrasse pour cette marque d'attention.

Mlle. de SOURDILLAC.

Mais, mon père, je ne dis pas cela.

Le BARON.

Comment vous n'aimez pas cela ? vous n'aimez pas que votre père vous embrasse ? Ah ! vous me boudez parce que je viens de vous gronder ! vous savez bien que gronder est un exercice qui m'est nécessaire. D'ailleurs un père fait toujours bien de gronder une fille de votre âge. Quand elle n'est pas coupable de la chose qu'on lui reproche, elle est coupable d'une autre, ainsi cela revient

au même. Les pères grondoient beaucoup plus de mon temps; aussi tout en alloit mieux, et nous valions cent fois davantage que nos enfans et toute leur postérité.

Mlle. de S O U R D I L L A C.

Mon père, comment va aujourd'hui votre fluxion sur les oreilles?

Le B A R O N.

Qu'est-ce que tu dis?

Mlle. de S O U R D I L L A C.

Je demande si vous souffrez moins de la fluxion que vous avez sur les oreilles?

Le B A R O N.

Ah! j'entends. Tu dis que j'ai l'air de me porter à merveille, et tu te trompes. J'ai toujours des douleurs dans le cou, dans la tête, et mon vieux radoteur de médecin a pensé me rendre fou. Il veut me persuader que je suis sourd. Il ne faut parler ni de maladie, ni de médecin. Dis-moi; je te prie, à quoi tu pensois pendant que tu étois toute seule? car quand le corps d'une jeune fille est en repos, son imagination ne reste guère tranquille, et fait toujours beaucoup de chemin. Autrefois elles étoient plus raisonnables.

Elles ne se mettoient pas des romans dans la tête. Plusieurs même savoient à peine lire, ce qui les rendoit beaucoup plus sensées. Mais la philosophie et l'encyclopédie les ont toutes gâtées.

Mlle. de SOURDILLAC.

Je vous avouérai, mon père, que je pensois au Chevalier.

Le BARRON.

Il ne faut pas faire la petite bouche, et faire semblant de parler comme cela, quand on vous interroge. Il est bien fait d'être timide, mais non pas muette. Allons, parlez donc plus distinctement. A qui pensiez-vous?

Mlle. de SOURDILLAC, en criant.

Je vous ai dit que c'étoit au Chevalier.

Le BARRON.

Ah! fort bien. Au Chevalier. Eh bien! c'est une mauvaise pensée que celle-là. Je vous conseille de la retrancher.

Mlle. de SOURDILLAC.

d'une voix très-agitée et très-élevée.

Comment, mon père! ne plus penser au Chevalier! Songez que nous avons été élevés ensemble, que vous m'avez ordonné de

l'aimer, que vous lui avez promis ma main, que j'attends avec la plus vive impatience le moment de son retour, et de notre union, et que d'après vos ordres, le penchant de mon cœur est devenu un devoir pour moi.

Le B A R O N.

Je ne sais pas ce que vous marmonnez-là entre vos dents; mais je vois à toutes vos mines que vous avez de l'humeur, et que ce que je vous dit ne vous plaît pas; mais l'expérience de ma tête n'écouterà pas la folie de la vôtre; et il est clair, je crois, que je sais mieux ce qui vous convient dans un mari, que vous-même.

Mlle. de S O U R D I L L A C.

Je vous demande mille pardons, mon père, mais c'est précisément ce dont je doute.

Le B A R O N.

Tu n'en fais aucun doute! Voilà une réponse respectueuse, et qui me plaît. Va! tu tiendras de ta mère. Pendant sa vie elle ne m'auroit jamais répondu autrement. Nous avons vécu pendant vingt ans, unis comme le feu et l'eau; je veux dire comme deux gouttes d'eau.

ET LE BÈGUE. 57

Mlle. de SOURDILLAC.

Mais, mon père, expliquez-moi, je vous prie, un changement si inattendu. Qu'est-ce qui peut vous porter à me percer ainsi le cœur?

Le B A R O N.

Ah! qu'est-ce qui me porte à faire changer ton cœur? Je te dirai d'abord que le Chevalier de Linval étoit assez digne de toi, parce qu'il étoit riche et aimable; mais comme un procès qu'il a perdu a mangé plus de la moitié de sa fortune, il n'est plus à présent qu'aimable: ainsi il ne vaut rien pour toi.

Mlle. de SOURDILLAC.

Mais ce sont ses qualités et non sa fortune qui doivent faire mon bonheur.

Le B A R O N.

Tu as raison. C'est des qualités unies à la fortune que dépend le bonheur, et c'est ce que je trouve précisément rassemblé dans le nouvel époux auquel je te destine, Monsieur le marquis de Bebegagadville est un homme de grande naissance, militaire fort estimé. Il jouit de cent mille livres de rente. Nous avons été autrefois fort liés

ensemble avant son voyage aux Indes. Tu l'as vu chez moi , lorsque tu étois plus jeune. Il connoît ton bien , ta figure , l'arrangement de mes affaires , et m'a fait proposer depuis deux mois par un ami commun de devenir mon gendre. Je ne m'attendois pas à une offre si avantageuse. J'ai cru ne devoir pas laisser échapper l'occasion , et je lui ai donné ma parole. Il doit arriver aujourd'hui ou demain. Et le mariage se conclura tout de suite , sans l'appareil importun et dispendieux des noces.

Mlle. de SOURDILLAC.

Comment , mon père , vous disposez de moi sans mon consentement , sans consulter mon cœur , et vous faites tranquillement le malheur de votre fille , sans l'écouter et sans savoir seulement si elle pourra supporter un mariage si contraire à son goût et à ses engagements. Je vous avertis que c'est une tyrannie que je n'attendois pas , et que je ne puis souffrir.

Le BARON.

Plaît-il ?

Mlle. de SOURDILLAC.

Je vous dit que c'est une tyrannie que je ne puis souffrir.

Le BARON.

Vous prétendez que tout ce que je vous dis est pour rire ? je vous trouve plaisante d'interpréter ainsi mes ordres.

Mlle. de SOURDILLAC, criant.

Non , mon père ; je dis que m'arracher au Chevalier que j'aime , pour me donner , sans mon consentement , à un homme que je ne connois pas , c'est une injustice que je ne puis souffrir.

Le BARON.

Il faudra cependant bien que vous le souffriez ; car jamais dans ma famille , un baron de Sourdillac n'a manqué à sa parole. Mais voyez un peu la corruption du siècle. Ne voilà-t-il pas que les jeunes filles prétendent que leurs pères les consultent pour les marier ; elles feroient vraiment de beaux choix ? Les yeux décideroient de tout.

Mlle. de SOURDILLAC.

Comment , mon père , vous êtes décidé à me marier malgré moi.

Le BARON.

Tu as beau me demander un mois , je ne te donnerai pas seulement huit jours. Quand

j'ai ordonné, je veux être obéi sur-le-champ. Ne me répliquez pas un seul mot. Préparez-vous à vous conformer à ma volonté. Songez qu'il n'y a pas loin d'ici au couvent, pour vous punir de votre désobéissance, et sachez que je n'écoute plus rien, et que je suis déjà las de vous entendre.

il sort.

Mlle. de SOURDILLAC.

Pas certainement autant que je le suis de vous parler.

SCENE III.

Mlle. de SOURDILLAC seule.

Est-il au monde un être plus malheureux que moi? On m'enlève ma vie, mon bien, mon bonheur, mon amour. On me sacrifie à un homme que je déteste déjà sans le connaître. Puisqu'on a aussi aisément, et aussi promptement des chagrins qui empoisonnent l'existence, pourquoi n'est-il pas aussi facile d'en mourir? et mon père! le barbare! je ne vois nul moyen de lui rien faire entendre. Son cœur est aussi insensible à ma douleur, que son oreille est sourde à ma voix. Cet étrange accident, arrivé depuis

ET LE BÈGUE. 61

un mois , est un obstacle et un malheur de plus qui met le comble à tous les miens. Mais que vois-je ? quel bonheur , et quelle amertume à la fois ! Quoi , le chevalier !

SCÈNE IV.

Mlle. de SOURDILLAC , LE CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

Enfin après trois ans d'absence et de guerre, je vous revois. Ah ! ce seul instant efface un siècle de douleur , de privation , de crainte et de regrets.

Mlle. de SOURDILLAC.

Ah ! Chevalier , jugez de ma douleur : je ne puis me livrer à la joie de vous retrouver.

Le CHEVALIER.

Quel funeste accueil ! je reste confondu.

Mlle. de SOURDILLAC.

Le ciel ne nous réunit un moment que pour nous séparer pour toujours.

Le CHEVALIER.

Pour toujours ! je l'en défie : je ne vous

quitterai plus un seul instant de ma vie.

Mlle. de SOURDILLAC.

Il faut cependant en ce moment nous dire un éternel adieu.

LE CHEVALIER.

A moins que vous n'ayiez cessé de m'aimer, nulle puissance de la terre ne sauroit m'y forcer.

Mlle. de SOURDILLAC.

Ah! chassez cette crainte, c'est la seule que vous ne deviez pas avoir.

LE CHEVALIER.

Il est vrai que vos yeux, votre bouche, vos lettres ont dû mille fois me rassurer.

Mlle. de SOURDILLAC.

Aussi jamais vous ne fûtes aimé plus tendrement; mais mon père a juré notre perte. On diroit qu'il a deviné votre arrivée, et dans l'instant même, il vient de me signifier que je ne devois plus penser à vous, et qu'il a promis ma main à un autre.

LE CHEVALIER.

Le tyran! et vous lui obéirez?

Mlle. de SOURDILLAC.

Vous me connoissez , Chevalier , il n'a aucun pouvoir sur les sentimens de mon cœur , mais il peut seul disposer de ma main.

Le CHEVALIER.

Et quel est mon crime dans son esprit ?

Mlle. de SOURDILLAC.

Il dit qu'un procès vous a ruiné.

Le CHEVALIER.

Il a quelque raison ; mais cependant il se trompe. Ce procès avoit en effet dérangé ma fortune ; mais un oncle fort riche , que j'ai trouvé à mon retour en France , s'est chargé de la réparer. Il n'exige de moi , pour ce bienfait , qu'une grande condescendance à ses volontés et une confiance absolue. Je n'ai cependant pas voulu lui découvrir le secret de mon cœur avant de vous avoir vue et d'avoir appris si vous êtes toujours pour moi dans les mêmes dispositions.

Mlle. de SOURDILLAC.

Plût à Dieu que nous eussions su cette circonstance il y a deux mois ! mais la parole de mon père est donnée. Vous connoissez son caractère. Il veut me marier d'ici

à deux jours, et je ne vois plus d'espérance pour nous.

Le CHEVALIER.

L'espérance accompagne toujours l'amour, et quelque malheureux que je sois, je ne désespère pas encore de tout réparer. Je vais aller trouver votre père, me jeter à ses pieds, lui parler...

Mlle. de SOURDILLAC.

Lui parler? il ne vous entendra point.

Le CHEVALIER.

Comment il ne m'entendra pas! s'il n'est pas tendre, il est poli au moins.

Mlle. de SOURDILLAC.

Pour poli, il ne l'est point quand il a de l'humeur, et votre vue lui en donnera certainement beaucoup. D'ailleurs à peine, quand il voudroit vous écouter, pourroit-il vous entendre.

Le CHEVALIER.

Expliquez-moi...

Mlle. de SOURDILLAC.

Ce rhumatisme, cette goutte vague qui le tourmentoient depuis tant d'années...

Le

Le CHEVALIER.

Eh bien!

Mlle. de SOURDILLAC.

Cette humeur s'est fixée sur ses oreilles. Il est devenu depuis un mois entièrement sourd.

Le CHEVALIER.

Sourd?

Mlle. de SOURDILLAC.

Oh! sourd comme un pot. De cent mots qu'on lui dit, à peine en entre-t-il un dans son oreille, encore si un y parvient, il y entre de travers.

Le CHEVALIER.

Quelle étrange infortune que la mienne! comment je n'ai qu'un seul juge qui doit décider de mon sort, et il faut que le ciel l'ait rendu sourd! Je songeois déjà à engager mon oncle à lui parler en ma faveur. Paris est si près d'ici, il auroit pu s'y rendre demain. Mais admirez quelle rencontre bizarre, et quelle conformité de malheur! cet oncle sur lequel je pouvois fonder quelque espérance, peu de temps avant mon arrivée a eu une fièvre maligne, dont le dépôt a formé dans sa gorge et dans son palais, une espèce de

Tome II.

E

paralytie, et je l'ai trouvé bègue, mais bègue à pouvoir à peine coudre six paroles ensemble. C'est un supplice d'autant plus cruel pour lui, que c'étoit le plus impitoyable bavard du monde ; et sa passion pour parler semble encore irritée par la difficulté de la satisfaire.

Mlle. de S O U R D I L L A C.

Hélas ! je vois qu'il ne nous sera d'aucun secours. Comment tenter de faire persuader un sourd par un bègue ?

Le C H E V A L I E R.

Ce sont deux cruels fléaux que nous avons là. On dit que les malheurs sont quelquefois utiles ; mais pour ceux-ci, je les crois imaginés exprès pour nous désespérer. C'est dommage. Mon oncle n'avoit que deux folies, celle de la parole et celle du mariage ; et ces deux folies m'auroient parfaitement servi : l'une l'auroit intéressé à ma douleur, et il auroit satisfait l'autre en plaidant ma cause.

Mlle. de S O U R D I L L A C.

Il faudroit cependant lui écrire sur-le-champ, et essayer ce dernier moyen,

ET LE BÈGUE. 67

puisque c'est le seul qui nous reste.

Le CHEVALIER.

Vous avez raison ; quand on se noie , la plus foible branche ne doit pas se négliger. Mais je veux avant aller trouver votre père.

Mlle. de SOURDILLAC.

Mon Dieu , gardez-vous en bien. Vous êtes vif et mon père aussi : vous perdriez tout. Evitez au contraire soigneusement avec lui toute entrevue qui ne feroit que l'aigrir ; dérobez lui , s'il se peut , votre arrivée. Retirez-vous promptement dans le pavillon du concierge. C'est un homme sûr et qui m'est attaché : vous pouvez vous fier à lui. Attendez-y la réponse de votre oncle ; vous pouvez l'avoir dans quatre ou cinq heures. Si , pendant cet intervalle , je trouve le moyen d'être seule et de pouvoir vous parler un moment , soyez sûr que je vous ferai avertir. J'entends du bruit , sauvez-vous promptement.

Le CHEVALIER.

Mon cœur en gémit : mais je ne sais pas murmurer lorsqu'il faut vous obéir.

E 2

Mlle. de SOURDILLAC et le Marquis de
BEBEGAGADVILLE.

LE MARQUIS.

Je crois que-que-que tout le monde est fou dans cette m-m-maison. Tout le monde a une habitude de cri-cri-crier et de ne pas écouter, qui est insupportable. Je demande le baron de Sourd-Sourdillac à chacun. Ils me rient au nez, au lieu de-de-de m'en répondre. Je ne vois pas cependant ce qu'il y a de cu-cu-curieux dans mes questions. Je-je crois que c'est une chose a-a-assez simple que de demander, quand on entre dans une maison, où est le maître. Voilà une mi-mi-mine de jeune personne qui me pa-paroît plus po-p-p-p-plus po-plus posée que les autres et qui sera peut-être plus ci-ci-civile.

Mlle. de SOURDILLAC.

Je crains que mes oreilles ne me trompent. Tout ce que j'entends me fait croire que c'est l'oncle du Chevalier que notre étoile amène ici. Par quel miracle auroit-il pu deviner, et prévenir le besoin que nous avons de lui!

Le M A R Q U I S.

Ma-ma-mademoiselle, me pa-pa-pa-pardonnerez-vous mon importunité, si je vous prie de vouloir bien m'enseigner m-monsieur le ba-ba-ba-baron de Sourdillac. Il est ca-ca-caché d'une manière introuvable dans ce logis: et si vous saviez combien je crie en vain depuis une heure p-p-pour le demander, je vous ferois sûrement pi-pi-pi-pitié.

Mlle. de S O U R D I L L A C.

Monsieur, je serai assurément fort aise de vous rendre un aussi léger service. Mon père est dans un pavillon au bout de son jardin; je vais de ce pas lui aller dire que vous l'attendez. C'est un devoir pour moi de servir l'empressement qu'il aura sûrement de venir recevoir votre visite; dites-moi seulement, monsieur, à qui j'ai l'honneur de parler.

Le M A R Q U I S.

Quoi-quoi-quoi! mademoiselle, c'est vous qui êtes la fi-fi-fi-fille du ba-b-b-baron? Comme tout change! il y a quin-quinze ans, vous n'étiez pas plus haute que ma jambe. Je vous ai fait souvent dan-dan-d-d-danser sur mes genoux dans ce temps-là. Aujourd-

d'hui je viens pour t-t-toute une autre raison, et c'est uniquement pour vous que j'arrive ici. Ainsi, mademoiselle, puisque vous avez cette complaisance, dites simplement à monsieur votre père que-que-que c'est une de ses an-an-an-de ses anciennes connoissances,

Mlle. de S O U R D I L L A C , à part.

Je n'en peux plus douter; cet homme-ci vient pour nous sauver.

haut.

Ah! monsieur! quel service vous me rendez! vous allez faire mon bonheur.

Le M A R Q U I S.

Je-je-je n'ai pas en vérité d'autre p-p-projet,
à part.

Voilà une petite personne qui-qui-qui n'est pas d-d-d-dissimulée, qui me paroît assez bien di-di-disposée pour moi, mais pa a-a-a-assablement pressée p-p-pour le mariage.

Mlle. de S O U R D I L L A C.

Quelque plaisir que j'aye à causer avec vous, monsieur, je sens qu'il faut que je vous quitte promptement. Je meurs d'impatience de vous voir à portée de parler à mon père de nos affaires.

SCÈNE VI.

Le MARQUIS seul.

Il s'assied dans un fauteuil.

Si ma fu-fu, si ma future fait marcher aussi lestement son mari, qu'elle mène grand train le ma-a-a-le mariage, elle me fera voir un beau-beau-beau chemin en p-p-p-peu de temps. Il est vrai que je suis un vieux fou, de me charger l-l-la tête d'une si jeune f-f-fo-fo-si jeune folle. Mais l'inquiétude d-d-du mariage vaut peut-être mieux que celui du cé-cé-célibat. Je serois cependant assez sot, si j'étois un jour co-co. Si j'étois un jour co-comme tant d'autres maris que je vois.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS et le BARON.

Le BARON.

Qui peut m'avoir envoyé chercher avec tant d'empressement? Ah! ah! ma foi, c'est le Marquis. Eh! mon cher et digne ami, que je vous embrasse! vous êtes, je crois, arrivé sur les ailes de l'amour. Je ne vous attendois qu'à la fin de la semaine. Allons!

E 4

que je vous considère un peu attentivement. Vous n'êtes parbleu pas trop changé. Il y a bien cependant dix bonnes années que nous ne nous sommes vus, et je croyois que vous aviez le projet de finir votre vie à Saint-Domingue. Dieu soit loué, nous vous tenons à la fin. Vous avez l'air, d'être aussi empressé que moi de conclure l'affaire que je vous ai arrangée : et je pense, Dieu me pardonne, que vous venez déjà d'en conter à ma fille, car elle m'a, quoique sans vous nommer, annoncé votre arrivée avec un empressement de bonne augure.

Le M A R Q U I S.

Vous me v-v-voyez au comble de mes vœux, mon cher ba-ba-ba-baron. Vous m'avez d-d-décidé au ma-a-a-ariage. La vue de votre fille m'a cha-cha-charmé. Ce lien resserrera les nœuds de notre an-an-ancienne u-u u-union. Je suis bi-bi-bien heureux de recevoir ain-ainsi l'amour des mains de l'a-l'a de l'amitié.

Le B A R O N., à part.

C'est incroyable comme la mode change tout actuellement ! tout le monde est convenu, je crois, de parler entre ses dents,

et de ne pas prononcer un mot de ce qu'on dit. C'est du bel air.

Le M A R Q U I S , à part.

On a pris d-d-d-de nos jours une habitude bien sotté; celle de courir après la gaîté et l'esprit, et de rire au-au nez des gens qui-qui disent les cho-o-o-o-ses les plus sensées. Le b-b-b-baron rit au lieu de me répondre.

Le B A R O N .

On m'a écrit de Paris que vous aviez été dangereusement malade, et même en arrivant dans cette terre, on m'avoit donné les plus tristes nouvelles de votre santé. Vous avez négligé de m'en parler dans vos lettres, et cela n'est pas bien.

Le M A R Q U I S .

Ou-ou-oui-oui, j'étois fort mal. J'avois une fièvre ma-ma-maligne, et-ef deux médecins, ce qui fait bien trois tr-tr-trois maladies. C'est un miracle que j'en-en sois revenu.

Le B A R O N .

Hein! je ne vous entends pas.

Le MARQUIS.

Je dis que c'est mira-a-a-a-cle que j'ensois revenu.

Le BARON.

Plaît-il?

Le MARQUIS.

Il voit que-que-que j'ai la pa-pa la paro-ole un peu gênée, et-et-et-il me fait, je crois, un peu ré-r-r-r-répéter pour se divertir; je tr-tr-tr-trou-ouve cette plaisanterie un peu pla-pla-plate.

Le BARON.

Il s'apperçoit que je n'ai pas l'oreille fine et il fait des grimaces au lieu de parler, pour faire comme mon fat de médecin, et me persuader que je suis sourd: je m'entends cependant bien quand je parle.

Le MARQUIS.

Vous êtes tou-tou-toujours de l'humeur jo-o-viale dont je vous ai connu, ne perdant pas une oc-ca-sion de vous-ous égayer aux dépens de votre pr-pr-prochain.

Le BARON.

Je veux être pendu, si je vous entends. Ecoutez, mon cher Marquis, je vous retrouve

comme je vous ai vu , aimant à plaisanter ; mais en vérité nous avons des choses assez sérieuses à traiter ensemble pour ne pas perdre notre temps à rire. Ainsi, cessons ce jeu , et commençons , s'il vous plaît , à parler.

Le MARQUIS , fâché.

Que-que-que voulez-vous dire ; est-ce que je ne pa-a-a-a , est-ce que je ne parle pas ?

Le BARON.

De grace , dites plus haut.

Le MARQUIS , criant.

Est-est-est-ce que je ne p-p-p-pa-a-a-arle pas ?

Le BARON.

Vous dites que vous ne voulez pas ? Cela peut être gai , mais rien n'est moins poli.

Le MARQUIS.

Et-et-et qu'est-ce qui vous a dit que-que je ne le veux pas ? Je vous de-de-demandé si vous trouvez que je ne pa-a-a-arle pas ?

Le BARON.

Ma foi , je ne sais pas si vous appelez cela parler , mais ce que je puis vous dire , c'est

que c'est absolument pour moi comme si vous ne parliez pas.

Le MARQUIS.

Il co-o-o-mence à lasser ma patience. Monsieur le ba-ba-baron, je vous prie encore une fois de fi-i-i-nir cette plaisan-an-an cette plaisanterie. Elle ne v-v-vaut rien du tout, vous qui êtes po-po, vous qui êtes po-oli.

Le BARON.

Je suis, dites-vous, sourd comme un pot. Par dieu, monsieur, je vois à votre mine que vous voulez vous moquer de moi. Il faut que votre maladie vous ait attaqué le cerveau.

Le MARQUIS.

Je ne sais pourquoi vous-vous êtes fou-fou-fourré cela dans la tête?

Le BARON.

Je suis fou par la tête? Comment, morbleu. Monsieur, savez-vous qu'il n'y a pas de vieille amitié au monde qui puisse faire souffrir des propos comme ceux-là?

Le MARQUIS.

Allez-vous pro-o-o-o, allez-vous pro-pro...

Le BARON.

Que j'aïlle me promener ? par la corbleu , allez-y vous-même. Je vais vous prouver comment je traite les fats.

Le MARQUIS.

Je vous dis que vous allez pro-prolonger un jeu qui n'a rien de bien plaisant, et qui devrait être déjà fini , j'en exige.l-l-l-l'explication.

Le BARON.

Vous me faites réparation. Ah ! vous devenez enfin raisonnable. Qui diable peut vous pousser à me faire une scène pareille , et si peu convenable dans les circonstances où nous sommes. Mais quoique vos plaisanteries m'aient mis fort en colère , du moment que vous sentez vous-même que vous avez tort , mon courroux disaroit : et je ne pense plus qu'à notre amitié. Allons , changeons de conversation , et parlez-moi de ma fille.

Le MARQUIS.

Peste soit du-du vieux fou qui estropie tou-outes mes pa-p-p-mes pa-aroles. Monsieur , votre conduite est folle , et-et-et

vosre raillerie ma-mal ho-o-o mal-honnête.

Le BARON, à part.

Comme il parle de ma fille! ventre bleu!
haut.

Comment monsieur, elle est mal-honnête.

Le MARQUIS.

Ou-ou-oui-oui, elle est mal-honnête.
Monsieur, elle seroit placée tout au tout au
plus dans un ca-ca-ca-dans un cabaret, ou
d-d-d-dans une guingette.

Le BARON.

Dans une guinguette! j'étouffe de colère.
Est-ce-là comme vous la jugez?

Le MARQUIS.

Je-je-je la méprise co-co-comme elle le
mérite.

Le BARON.

Je pense qu'il est devenu fou. Pouvez-vous
lui manquer ainsi de respect, après me l'a-
voir vous-même demandée.

Le MARQUIS.

Man-anquer de respect à sa plaisanterie;
il a p-p-perdu la cervelle. Vous-vous dites
que je l'ai demandée. Je ne l'ai ni-ni-ni-ni-

ET LE BÈGUE. 79

ni re-cherchée, ni demandée. Elle est trop plate et trop bê-bê-bête pour m'amuser.

Le BARON.

Trop bête pour vous amuser ! Songez-vous , monsieur , que c'est un outrage mortel que d'attaquer ainsi ce que j'ai de plus cher au monde ?

Le MARQUIS.

Ma foi , je v-v-vous plains de te-tenir autant à une aussi sotté , ré-crè-crè-crè-a-ation.

Le BARON.

Je vous ferai repentir de votre extravagance ; vous n'en entendrez , certes , jamais plus parler.

Le MARQUIS.

C'est tout-tout ce que je désire. Lai-laissez-la à-à-à-à la halle. Elle y sera à merveille.

Le BARON.

Je vous crois encore le transport au cerveau ; c'est ce qui m'empêche de vous traiter comme vous le méritez.

Le MARQUIS.

Je ne vous croyois pas encore assez vieux p-p-p pour être déjà en enfance.

Le BARON.

Hein ! je crois que vous allez perdre tout-à-fait l'usage de la parole. C'est le seul remède pour vous empêcher de dire des sottises.

Le MARQUIS.

Il faut p-p-p-pour ne pas vous a-a-apprendre à vivre que je me tienne à qua-qua-quatre.

Le BARON.

A ca-ca-ca ! fi donc , que vient-il de dire là de sale ? il est certainement dans le délire. Ecoutez , mon pauvre Marquis , je vais vous envoyer chercher un médecin.

Le MARQUIS.

Je-je-je n'en puis plus. Je vous le répète, vieux extra-tra-vagant, éloignez-vous. Je ne répons p-p-pas de moi, quoi-quoi-quoi-que je me tienne à-à-quatre.

Le BARON.

Ab ! il veut me battre. Malheureux que je suis ! d'être avec cet enragé ! hola ! hé ! au secours ! St-Louis, St-Jean, Champagne, mes voisins ! ah ! personne ne m'entend ; tout le monde ici est sourd ou fou.

Le

ÉT LE BÈGUE.

81

Le MARQUIS.

Il app-p-p. Il appelle ses gens. Il-il-il est
je-je crois, enragé ; i-i-i-il faut bien o-o-o-
opposer la-la-la force à la force.

Ils crient tous deux à la fois au secours,
et commencent avec leurs cannes à vou-
loir se battre.

S C E N E V I I I.

Les mêmes, Mademoiselle de SOURDILLAC
et le CHEVALIER.

Le BARON.

Je voudrais pouvoir l'assommer ; maudit
enragé !

Le MARQUIS.

Vous êtes un co-co-coquin, un brutal. Je
vais vous apprendre à vivre.

Le BARON.

Ah ! ma fille, venez me délivrer des mains
de ce forcené.

Le MARQUIS, au Chevalier.

Que-que-quel miracle ! je vois ici mon

Tome II.

F

neveu ! quel Dieu t-t-t-quel Dieu t'envoie
au secours de ton oncle.

ils s'asseyent tous deux fatigués.

Mlle. de SOURDILLAC.

Mon Dieu ! que signifient ces cris et ce
bruit ? mon pere et le Chevalier se querel-
lent. Hélas ! tout est perdu.

Le CHEVALIER.

Voilà mon espoir détruit. Mon oncle a
l'air furieux.

Le BARON.

Mais quoi ! je vois le Chevalier ! c'est
mon sauveur. Venez mériter ma fille , me
défaire d'un insolent qui vient d'outrager
son pere.

à sa fille.

Il t'avoit demandée en mariage pour t'in-
sulter. Il m'a accablé de railleries et d'in-
jures , et sans votre arrivée , je ne sais à
quelles extrémités il se seroit porté.

Le MARQUIS.

Mon cher neveu , ce-ce-ce vieux fou me

fait ve-ve-venir p p-pour épouser sa a-a fille ,
et après avoir fait semblant de-de-de ne pas
m'entendre , et s'être mo-mo-moqué de mon-
on infirmité , il a porté la ma-a-la mal-honnê-
teté jusqu'à-qu'à vouloir me battre.

Mlle. de SOURDILLAC.

Ah ! Chevalier, quelle cruelle méprise !
quoi ! votre oncle est précisément celui au-
quel on me destinoit ?

Le CHEVALIER.

Je commence à entrevoir la source de tous
ces quiproquos , et le parti que nous en de-
vons tirer. Avertissez votre pere de l'in-
firmité de mon oncle. Il l'ignore sûre-
ment.

Mlle. de SOURDILLAC.

Eh ! de grace , mon pere , calmez-vous.
Soyez sûr qu'il y a dans tout ceci du mal-
entendu.

Le BARON.

Vous n'avez rien entendu ? Il faut que
vous soyez sourds. Nous avons cependant
fait un terrible tapage.

F 2

Le CHEVALIER.

Mon cher oncle, appeaisez-vous, je vous prie, et soyez sûr que tout peut s'expliquer paisiblement.

Le MARQUIS.

Comment ex-expliquer tou-ou-outes les injures qu'il m'a dites? Dis-lui qu'il aille se pro-o-o-o-o qu'il aille se promener avec sa fille.

Le BARON.

Dites lui, Chevalier, qu'il décampe à l'instant, et que ma fille ne sera jamais pour un fou comme lui.

Mlle. de SOURDILLAC.

Mon père, c'est très-bien fait; mais refusez-le poliment.

Le CHEVALIER.

Ecoutez, mon oncle, avant de vous déterminer. Apprenez que le Baron est devenu sourd, ce qui sûrement aura amené le mal-entendu qui existe entre vous.

Le M A R Q U I S.

Ah! ah! ah! diable, il est sourd! ah, par-dieu, c'est une autre affaire. Et-et-et je conviens que-que j'ai eu le plus grand tort du monde : tu peux le lui dire de-de-de ma part. Mais je ne veux point être le-le gendre d'-d'-d'-d'un homme qui ne peut qui-qui ne peut pas m'entendre. Ainsi charge-toi de mon excus-use, et épouse, si-si-si tu le veux, sa fille pour moi. Je-je-je te fais mon uni mon unique héritier.

Le C H E V A L I E R.

Vous comblez mes vœux,

au Baron, en criant très-haut.

Ecoutez, monsieur le Baron, je vais vous expliquer une scène si inattendue, et qui a dû si fort vous surprendre. Le Marquis, qui est mon oncle, a le malheur d'être devenu bègue, ce qui vous a empêché de le comprendre. Il désire sincèrement que vous veuillez oublier tout ce qui s'est passé entre vous.

Le B A R O N.

Ah! voici enfin un homme qui résiste au

torrent de la mode , un homme qui parle clair et distinctement.

au Marquis.

Monsieur le Marquis , j'ai l'oreille un peu trop ferme , et vous , le gosier un peu trop embarrassé. Il en est résulté une querelle que j'oublie de bon cœur , et à laquelle je vous prie de ne plus penser. Mais ces petits embarras réciproques pourroient jeter du froid dans notre ménage , et j'espère que vous trouverez bon que je ne prenne pas un gendre qui ne pourroit jamais me parler. Votre neveu désiroit depuis long-temps ma fille. Sa fortune est aussi embarrassée que mon ouïe et que votre parole. Ne pourrions-nous pas tout arranger , en le guérissant , à frais communs , de cette infirmité.

Le M A R Q U I S.

Tou-t-t-t-tou-ouchez-là , mon cher ba-ba-baron. C'est p-p-p-précisément ce que je-je-je ce que je voulois vous proposer.

Le B A R O N,

Hein ! vous êtes toujours décidé à épouser !

Mlle. de S O U R D I L L A C.

Non, mon père, il accepte tout ce que vous avez proposé.

Le C H E V A L I E R.

Oui, monsieur, il met le comble à mon bonheur, en me mettant à portée d'offrir à mademoiselle votre fille toute sa fortune qu'il m'assure.

Le B A R O N.

Embrassons-nous donc, mais ne nous parlons plus.

Le M A R Q U I S.

Ou-ou oui, oui, rapprochons nos enfans et séparons-nous; c'est-est le seul mo-moyen de nous ous-ous de nous entendre et de nous aimer toujours.

Mlle. de S O U R D I L L A C.

Quel bonheur que la surdité de mon père nous ait été si favorable!

Le C H E V A L I E R.

Sans l'accident arrivé à mon oncle, il se-

roit encore mon rival. Nous avons tort de nous plaindre de ces deux accidens, et le proverbe a raison de dire : *à quelque chose malheur est bon.*

FIN,

LES
VOYAGES
DE
M. BONTEMS,
PROVERBE,
PAR L'IMPÉRATRICE CATHERINE II.

A C T E U R S.

Madame du POID , tante de Bontems.

BONTEMS , neveu de madame du Poid.

MARTON , suivante de madame du Poid.

CRISPIN , valet de Bontems.

**BONTEMS , père , frère de madame du Poid ,
père de Bontems fils.**

LES
VOYAGES
DE
M. BONTEMS.

SCENE I.

MARTON, CRISPIN.

MARTON.

AH! c'est toi, Crispin ; d'où viens-tu donc ,
après une aussi longue absence ?

CRISPIN.

D'où je viens, ma princesse!... demande
plutôt d'où je ne viens pas ? cela seroit plus
aisé à dire.

MARTON.

Conte-moi, au plus vite, ce qui t'est arrivé ?

CRISPIN.

Oh! des choses incroyables.

MARTON.

Quoi donc ?

CRISPIN.

Mais, par exemple, nous avons été, mon maître et moi, dans un pays où il fait jour la nuit, et nuit pendant le jour, chaud en hiver, et froid en été.

MARTON.

Tu badines, je pense.

CRISPIN.

Point du tout, ce n'est encore rien que cela. Nous en avons vu un autre, où il y a des bœufs et des vaches, mais point de veaux ; des coqs et des poules, et pas un œuf.

MARTON.

C'est se moquer des gens, que de leur faire des contes pareils.

CRISPIN.

Pourquoi m'obliges-tu à conter ?

MARTON.

Je voudrais savoir tes aventures.

CRISPIN.

Mes aventures ! écoute-moi donc : Un beau jour je me trouvois entre ciel et terre, tu

vois bien que nous étions trois : le ciel là-haut sur ma tête, la terre sous mes pieds, et moi tout seul entre eux deux ; par bonheur, ils n'étoient pas, pour ce moment-là, en querelle ; à l'entour de moi régnoit un profond silence, il n'y avoit ni hommes, ni animaux, ni arbres, ni maisons, ni rivières.

MARTON.

Et que faisais-tu là ?

CRISPIN.

Moi ! je voyageois.

MARTON.

Mais où donc ?

CRISPIN.

Au milieu des déserts.

MARTON.

Le beau pays que celui-là !

CRISPIN.

Oh ! très - beau , mademoiselle Marton : tout y viendrait s'il étoit habité et planté.

MARTON.

Tu feras bien d'y aller vivre, s'il te plaît tant.

CRISPIN.

Je l'aimerois mieux que certaine autre

contrée où nous n'avons trouvé que des pins sur des pierres, mais pas un être vivant, pas même un cousin.

MARTON.

Mais quest - ce que c'est donc que ces voyages que tu as faits dans des pays où il n'y avoit rien ? est-ce que tu vivois de la rosée, ou de la mâne du ciel ? Je crois que tu mourois de faim ?

CRISPIN.

Pas tout-à-fait ; nous nous étions munis d'une couple de pâtés froids, qui nous ont rendu de bons services, et puis, le reste du temps, nous nous nourrissions de petits cailloux.

MARTON.

De petits cailloux !

CRISPIN.

Oui, nous les achetions dans les villages à tant par livre : nos poches en étoient toujours remplies.

MARTON.

Des cailloux à tant par livre !

CRISPIN.

C'est une nourriture excellente ; cela res-

semble à des biscuits comme deux gouttes d'eau.

MARTON.

Les cailloux ne croissent-ils pas sur les arbres? ou est-ce qu'on les ramasse sur le bord des rivières, comme ici?

CRISPIN.

Oh! non; on les sème avec le seigle et le froment.

MARTON.

En voilà bien d'un autre! La récolte en a-t-elle été bonne cette année?

CRISPIN.

Excellentissime, à ce qu'on m'a dit.

MARTON.

Voilà madame du Poid, ma maîtresse, qui vient avec ton maître; elle ne se possède pas de joie du retour de ce cher neveu.

CRISPIN.

Dis-lui donc que, nous autres voyageurs, nous n'aimons pas à être mangés de caresses.

MARTON.

Et d'où vient?

CRISPIN.

C'est que pendant les voyages on n'est
l'enfant gâté de personne.

MARTON.

Oh ! si l'on m'écoutoit , vous cesseriez
bientôt de l'être ici aussi.

SCENE II.

MARTON , CRISPIN , Mde. du POID ,
BONTEMS.

BONTEMS.

Vous m'étouffez , ma tante !

Mde. du POID.

C'est que ma joie de vous revoir , mon
cher neveu , est si grande , que je ne saurois
m'empêcher de vous jeter les bras au cou.

BONTEMS.

Mais , ma tante , vous dérangez ma frisure.

Mde. du POID.

Vous n'en serez que mieux , mon cher
neveu ; un air négligé va toujours bien à un
militaire comme vous.

CRISPIN.

CRISPIN.

Si madame savoit tous les exploits militaires de monsieur son neveu pendant ses voyages, elle l'en aimeroit bien plus encore.

BONTEMS, à Crispin.

Tâis-toi, maroufle.

Mde. du POID.

Des exploits militaires! des exploits militaires! Ah! que je vous embrasse, mon cher neveu, encore une fois pour vos exploits militaires. Je les aime à la folie.

BONTEMS.

Ouf!

MARTON, à Crispin.

Et toi, en as-tu fait aussi?

CRISPIN.

Moi!.... Oh! tout plein.

Mde. du POID.

Vous avez donc vu les ennemis, mon cher neveu? Cela est charmant!

BONTEMS.

Pas tout-à-fait, ma tante.

MARTON, à Crispin.

Les ennemis étoient-ils bien méchants?

Tome II.

G

CRISPIN.

Les ennemis! les ennemis! tu te moques de moi... Et qui diable a affaire présentement à ces gens-là? On ne sait plus où les trouver; ils sont au bout du monde; il faut aller loin pour les trouver ceux-là: ils décampaient dès qu'ils nous voyoient.

MARTON.

Que faisiez-vous alors?

CRISPIN.

Ce que nous faisons? La belle demande! Nous courions après eux, comme des chiens de chasse à la piste, sans les voir; j'avois toujours envie de crier tayaut, tayant, pour rendre la ressemblance plus parfaite.

Mde. du POID.

Cela doit être fort gai.

CRISPIN.

A se tenir les côtés, sur-tout quand ils étoient loin.

MARTON, à Crispin.

Et quand ils étoient près, que faisois-tu?

CRISPIN.

Je reculois, en sifflant.

il siffle.

Mde. du POID.

Et pourquoi cela ?

CRISPIN.

Par ruse de guerre, madame, pour les faire approcher. Demandez à monsieur Bontems mon maître, il conte mieux que moi.

Mde. du POID.

Vous ne dites mot, mon cher neveu.

BONTEMS.

J'ai si peu de mémoire, ma tante, que j'oublie ces bagatelles-là, dès qu'elles sont passées.

CRISPIN.

C'est pure modestie de la part de monsieur.

BONTEMS.

Des récits pareils sont ennuyeux à mourir.

Mde. du POID.

Pas pour moi.

CRISPIN.

Partageons, monsieur, vous conterez vos

campagnes sur terre, et moi les nôtres sur mer.

Mde. du P O I D.

Vous avez servi sur terre et sur mer?

C R I S P I N.

Même en l'air, et dans le feu; tous les quatre élémens retentissoient du bruit de nos actions héroïques.

M A R T O N, à Crispin, le tirant par son habit.

Halte-là, Crispin!

C R I S P I N, à Marton.

Eloigne-toi, profane, le démon de la guerre m'agite.

M A R T O N, à Crispin.

Il me semble que tu mens.

C R I S P I N.

Moi! nous nous frayons un chemin à la renommée par une nouvelle route; ne vois-tu pas cela, ignorante?

M A R T O N.

Personne ne t'en croira.

C R I S P I N.

Qu'est-ce que cela me fait? pourvu qu'on parle de nous, c'est là l'essentiel.

Mde. du P O I D.

Marton, laisse-le dire.

C R I S P I N.

Voilà ce qui s'appelle parler ! eh bien donc, madame, muni de vos ordres, je me charge du récit de nos faits sur mer. D'abord nous partîmes sur un très-beau vaisseau qui avoit, s'il m'en souvient bien, deux mâts et une rame.

Mde. du P O I D.

Deux mâts et une rame !

C R I S P I N.

Non, non, c'étoit deux rames et un mât, peut-être un peu plus, ou un peu moins de l'un ou de l'autre, mais cela ne fait rien à la chose. Ainsi embarqués, nous voguions au gré des vents. A quelque distance de la côte, nous vîmes un vaisseau ennemi du nôtre, qui venoit à nous.

M A R T O N.

Voilà le combat engagé.

C R I S P I N.

Notre pilote gagna le vent par une manœuvre habile, et nous donnâmes avec la

poupe tout droit dans la carcasse de notre adversaire.

Mde. du P O I D.

Que fit-il alors ?

C R I S P I N.

Il fit un saut en arrière, mais il eut beau sauter sur l'eau comme une toupie, il coula à fond, et nous passâmes à pleines voiles, sur le corps de ce vaisseau téméraire, qui s'engloutit sous nous dans les abîmes des eaux.

M A R T O N.

A tout cela, je ne vois pas encore des prodiges de courage de votre part.

C R I S P I N.

Ceux-ci vont venir tout de suite, garde-toi d'en douter !

M A R T O N.

Mais le vaisseau est déjà péri.

C R I S P I N.

Pure impatience, femelle, de ta part... L'équipage du vaisseau englouti s'accrocha à la quille du nôtre : ils nous tiroient à eux, nous les tirions à nous ; nous pensâmes périr plus d'une fois, mais par bonheur, ils s'avi-

sèrent de grimper comme des chats , de tous côtés , sur notre vaisseau , à l'abordage. Ainsi environnés d'ennemis , nous courons aux armes ; ici commença le combat : il fut terrible ; tout en combattant , nous arrivâmes au port. C'est là qu'on nous décrocha les uns des autres ; nous les tenions ferme au collet ; moi seul , j'en avois trois sur les bras , l'un pendu à la nuque du cou , un à chaque bras ; avec ceux-ci je battois celui que j'avois à dos.

MARTON.

Cette action étoit fort vive.

Mde. du POID.

Vous me paraissez triste et pensif , mon cher neveu ?

CRISPIN.

Il y a de quoi l'être.

SCENE III.

Mde. du POID, BONTEMS, MARTON,
CRISPIN, BONTEMS père. Ce dernier entre
et se tient à l'écart.

Mde. du POID, à Bontems.

Est-ce qu'il vous seroit arrivé quelque chose de désagréable ?

G 4

BONTEMS.

Oh ! ce n'est rien.

Mde. du POID.

Mais encore , que pourroit-ce être ?

CRISPIN.

Nous avons fait une perte bien triste,

Mde. du POID.

Une perte ! seroit-ce un ami que vous auriez perdu ?

BONTEMS.

Non , ma tante , il ne sait ce qu'il dit.

CRISPIN.

De ces meubles-là , il n'y en avoit pas à notre suite , autant que je m'en souviens.

MARTON,

Qu'avez-vous donc perdu ?

CRISPIN.

Pour parler net , madame , nos équipages , tout ce que nous avons , et il ne nous reste que ce que vous voyez.

Mde, du POID.

Comment cela s'est-il fait ?

CRISPIN.

Dans une bataille rangée,

MARTON.

Et où cela ?

CRISPIN.

En rase campagne , dans la vaste plaine
du Pharaon.

BONTEMS, à Crispin.

Tu vas tout perdre.

MARTON.

Est-ce loin d'ici ?

CRISPIN.

D'ici... Cette plaine est limitrophe d'un
bois, rempli souvent d'escrocs qu'on nomme,
je pense, Macao.

BONTEMS, à Crispin.

Finiras-tu ?

CRISPIN, bas à Bontems.

Et pourquoi donc ? les allégories sont la rocambole de la poésie.

Mde. du POID.

Dans quel pays sont ces endroits-là ?

CRISPIN.

Dans celui des Lansquenets, madame ; et c'est à ces honnêtes gens-là que nous avons affaire.

BONTEMS, à Crispin.

Mais que fais-tu donc ?

CRISPIN, à Bontems.

Je me rapproche de la vérité.

Md^e. du POID.

Je me souviens d'avoir entendu dire, dans mon enfance, que ces Lansquenets étoient fort braves.

CRISPIN.

Braves. . . . Oui. . . . Selon le temps qu'il fait. . . . Mais qu'il pleuve, qu'il grêle, qu'il tonne, qu'il fasse chaud, froid, même du brouillard, ou qu'il neige, ils sont toujours excessivement pillards ; ils ne vous font pas

grâce d'une obole : aussi nos poches sont-elles vides comme celle-ci.

il retourne sa poche.

BONTEMS père, à Crispin.

Oui, pendar, il n'est pas étonnant qu'elles soient vides, après la vie que vous avez menée.

CRISPIN, à Bontems père.

Ah ! monsieur, une rencontre aussi imprévue nous pétrifie de joie et de contentement.

Bontems fils s'enfuit.

Mde. du POID.

D'où vient cette colère ? ce cher enfant que vous avez fait fuir, que vous a-t-il fait ?

BONTEMS père.

Il fait bien de s'enfuir, je viens de recevoir de ses nouvelles. Voyez un peu le tas de lettres-de-change qu'il a données sur moi ; voici celles qui me sont venues de Paris ;

il tire ses paquets de ses poches.

de Londres, de Venise, de Rome, d'Allemagne ; la plupart sont des dettes de jeux et d'autres dépenses folles, à ce que me mandent mes correspondans.

CRISPIN.

Ces gens-là , la plupart du tems , ne savent ce qu'ils disent.

Mde. du POID.

Pardonnez-lui , mon frère , en faveur des belles campagnes qu'il a faites , et des dangers qu'il a courus.

BONTEMS père.

Lui , des campagnes ; et qui vous a fait ces contes-là ?

MARTON.

Monsieur , voici son historien que je tiens par le collet.

CRISPIN.

Tu m'étrangles , ma mignone !

BONTEMS père.

Leurs campagnes se réduisoient à fréquenter en pays étrangers , des tripots de jeux et de mauvaises compagnies.

Mde. du POID.

Vous ignorez , mon frère , tous les détails que Crispin nous a contés. Ils sont étonnans et mériteroient d'être imprimés.

CRISPIN.

Monsieur , nous continuerons nos exploits

guerriers , dès que nous aurons trouvé de quoi réparer nos équipages , et nous nous flattons , madame , de vous amuser encore , à l'avenir , du récit de nos aventures , s'il vous plaisoit de nous assister avec quelques subsides modiques , pour acheter des chevaux , des tentes , etc...

BONTEMS père donne des coups de bâton à Crispin.

Tiens , voilà les miens , porte-les à ton maître.

il s'en va.

CRISPIN.

La charge en seroit trop forte pour un mulet. Traiter ainsi un historien ! sans respect pour l'histoire !

MARTON.

Elle en deviendra plus pathétique.

Mde. du POID.

Il faut que j'approfondisse un peu la vérité de tout cela.

elle s'en va.

CRISPIN lui crie :

Oh ! la vérité est toujours au fond du puits.

MARTON.

Monsieur Crispin , je te fais mes com-

plimens sur la récompense bien méritée que tu viens de recevoir.

CRISPIN.

Je pense que tu nous railles.

MARTON.

Moi, à dire la vérité, je ne suis point ta dupe, mon ami; il y a long-temps que je sais le proverbe qui dit : *A beau mentir qui vient de loin.*

•

F I N.

I N S I P I D U S,

P R O V E R B E,

P A R M. D E S C H W A L O F,

Grand Chambellan.

A C T E U R S.

DAMON, auteur.

INSIPIDUS, mauvais poète.

FRIVOLIN, jeune homme mal élevé.

MAIGRET.

GROSDOS.

Madame RICHARD.

Madame MAL-CŒUR.

Un laquais de Damon.

*La scène est dans la maison de monsieur
Damon.*

INSIPIDUS.

INSIPIDUS.

SCENE I.

D A M O N seul.



ON a beau dire que composer une comédie ou un proverbe est une chose très-facile, moi je pense le contraire. Je vois tant de défauts dans ma pièce!

Un LAQUAIS.

Monsieur, monsieur Frivolin qui demande à vous parler.

D A M O N.

Ne lui as-tu pas dit que je vais sortir?

Le LAQUAIS.

Oui, monsieur, mais il veut absolument vous voir.

D A M O N.

Fais-le entrer.... Enfin ma pièce va être jouée. Je l'ai portée au directeur, et lui ai demandé son avis. Il m'a dit pour toute réponse : Le diable m'emporte, qu'est-ce que

Tome II.

H

114 I N S I P I D U S .

cela me fait ! Quand je la relis , je trouve encore tant de corrections à faire. Il falloit y mettre plus d'intérêt , de liaison , amuser avec esprit , faire entrer les acteurs sur la scène à propos. Mais s'ils y sont une fois , je ne sais qu'en faire.

Le L A Q U A I S .

Monsieur.

D A M O N .

Finiras-tu de m'interrompre à tout moment ?

Le L A Q U A I S .

Monsieur Frivolin est parti.

D A M O N .

Eh bien , tant mieux.

Le L A Q U A I S .

Mais monsieur Insuper est là.

D A M O N .

Et tu n'as pas eu l'esprit de renvoyer ce sot personnage ?

Le L A Q U A I S .

Comment , monsieur , c'est un savant ; je n'ai pas osé. C'est un homme qui fait des livres , des histoires , de la prose et des vers.

SCENE II. 115

Il m'a dit, monsieur, en propres termes, qu'il demandoit une audience.

D A M O N.

Je voudrois bien qu'elle ne fût pas longue...
Fais-le entrer.

SCENE II.

D A M O N , I N S I P I D U S .

I N S I P I D U S .

Monsieur, j'ai l'honneur de vous présenter mon profond respect. Il y a long-temps que la déesse aux cent bouches sonne votre amour pour les belles-lettres, vos talens particuliers pour la poésie, votre estime pour ceux qui les cultivent avec succès. Cela me donne quelques droits à vos bontés.

D A M O N .

De quoi s'agit-il, monsieur?

I N S I P I D U S .

Je sais, monsieur, que la modestie a toujours fait une partie de votre aimable caractère, et que vous êtes très-éloigné de cet amour-propre qui aveugle les hommes sur leurs actions. Vous n'êtes certainement pas, monsieur, dans ce cas.

H 2

D A M O N.

Expliquez-vous, monsieur, et finissons les complimens.

I N S I P I D U S.

On m'a dit, monsieur, que vous composez une comédie. Vous en êtes certainement très-capable, mais vous savez aussi combien il est difficile d'en faire une bonne. Il faut être de la profession pour y réussir. Il y a tant de parties qui entrent dans ce grand édifice. Il faut savoir tracer un plan, mettre de l'ordre dans l'action, et de l'harmonie dans toutes les parties de l'ouvrage, et sur-tout, monsieur, avoir de l'esprit et du goût. Je ne dis pas que vous n'en soyez capable; vous êtes instruit, vous avez beaucoup vu, beaucoup lu, mais...

D A M O N.

Mais... A quoi aboutit tout cela, monsieur Insipidus? Venons au fait.

I N S I P I D U S.

Je ne veux pas, monsieur, vous détailler plusieurs autres raisons qui pourroient peut-être faire naître quelques difficultés au succès de votre ouvrage. J'ai des moyens très-fa-

ciles pour vous , et très-flatteurs pour moi ,
que je vais vous représenter.

D A M O N .

Quels sont-ils , monsieur ?

I N S I P I D U S .

J'ai beaucoup de pièces dans mon portefeuille , qui n'ont pas encore vu le jour. Je puis vous obliger , et vous les céder. Vous les publierez séparément à votre loisir. Cela vous donnera la réputation d'auteur , et je vous promets le secret.

D A M O N .

Vous êtes bien obligeant , monsieur Insipidus.

I N S I P I D U S .

J'ai , monsieur , des tragédies , des comédies , des opéra sérieux et comiques , des satires , des épigrammes , des madrigaux , des logogriphes , des énigmes ; achetez-les séparément ou en bloc.

D A M O N .

Vous vendez donc , monsieur , les productions de votre génie.

I N S I P I D U S .

Monsieur , je remplirai dans peu de tems

les vides de mon porte-feuille. Vous trouverez dans mes poésies, des iambes, des chorées, des dactyles, des anapestes, et tant d'autres manières de versifier. Au reste, je ne vous demande pas plus pour l'un que pour l'autre, et je mets les rimes masculines et féminines au même prix.

DAMON.

Je n'ai jamais voulu me parer de l'esprit d'autrui, et sur-tout de celui qui ne me convient pas, et passer pour un imposteur.

INSIPIDUS.

Je ne croyois pas, monsieur, vous fâcher; d'ailleurs ma réputation est assez bien établie dans la littérature. Vous avez sans doute lu mes ouvrages?

DAMON.

Jamais, monsieur, et je vous quitte pour les aller lire.

INSIPIDUS.

Il dédaigne mes ouvrages !... Il ne manquera pas de critiques sur sa comédie. Nous verrons, monsieur Damon, nous verrons.

SCENE III.

INSIPIDUS, LE LAQUAIS.

Le LAQUAIS.

Monsieur Insipidus, on m'a dit que vous étiez un savant du premier ordre, et que vous avez beaucoup de science, et qu'en donnant une partie aux autres, il vous en restera toujours beaucoup. Apprenez-moi quelque chose qui me donne de l'esprit, pour ne pas entendre si souvent de mon maître dire que je suis un sot.

INSIPIDUS.

Votre maître a beaucoup de prétentions. Il veut faire l'entendu aux choses qui sont au dessus de sa portée. Vous me paraissez un joli garçon, et vous méritez qu'il vous traite mieux.

Le LAQUAIS.

Quand je vous ai annoncé, il a dit : voilà un sot personnage ! Il vous a mis tout près de moi par cette expression.

INSIPIDUS.

Ah ! mon cher Damon, de la critique,

de la critique , et cela vous corrigera.

au laquais.

Mon garçon , je vous ferai un beau présent ;
mais faites-moi le plaisir de m'apporter son
dernier ouvrage pour le voir.

Le LAQUAIS.

Dans un moment , monsieur.

il sort.

INSIPIDUS.

Je jeterai , en attendant , un coup-d'œil
sur ses productions.

Le LAQUAIS , apportant des livres.

Voilà , monsieur , les derniers ouvrages
de mon maître.

INSIPIDUS.

Ce ne sont pas ses ouvrages , ce sont les
contes moraux.

Le LAQUAIS.

Je vous assure , monsieur , qu'ils sont à
lui. Ce sont les derniers qu'il a achetés , et
j'ai encore porté l'argent hier au libraire ;
vous pouvez être persuadé que c'est son ou-
vrage favori , car il en fait continuellement
présent aux dames.

SCENE III.

121

INSIPIDUS.

Je vous demande ses manuscrits.

Le LAQUAIS.

Je n'entends pas ce que c'est ; dites-moi en françois.

INSIPIDUS.

Des choses qu'il a écrites de sa main.

Le LAQUAIS.

Monsieur , ce sont des lettres , et je les ai remises à la poste ce matin.

INSIPIDUS.

Vous êtes un sot , mon ami.

Le LAQUAIS.

Monsieur , nous sommes deux amis , comme vous me faites l'honneur de me dire , et deux sots , comme monsieur Damon nous a nommés.

INSIPIDUS.

Vous êtes un franc maraut.

Le LAQUAIS.

Et vous un honnête poëte qui voulez me corrompre , pour voir les manuscrits de mon maître.

SCÈNE IV.

INSIPIDUS, FRIVOLIN, LE LAQUAIS,

FRIVOLIN.

Ah! vous voilà bien seul! monsieur Insipidus.

Le LAQUAIS.

Je vous demande pardon, monsieur; j'étois avec lui, et lui tenois compagnie.

FRIVOLIN.

Tais-toi; je n'aime pas les valets raisonnans.

INSIPIDUS.

Et impertinens.

le laquais fait la révérence et s'en va.

FRIVOLIN.

Mais où est Damon?

INSIPIDUS.

Il est sorti; mais il va rentrer bientôt. Il paroît être très-occupé: il a des affaires.

FRIVOLIN.

C'est le secret de la comédie, mon cher, et je vais vous l'apprendre. Il a composé

une pièce de théâtre qu'on va donner aujourd'hui, et qui sera certainement mauvaise. S'il avoit voulu me la communiquer, elle auroit réussi. J'ai des amis, et notre opinion, sans nous vanter, lui auroit été très-utile; mais il n'a pas voulu. Au reste, je lui souhaite plus de succès dans ses ouvrages, que dans l'éducation des jeunes filles, et dans la recommandation des gouvernantes. Ce moraliste Damon connoissoit mon père. Il croit, par-là, avoir le droit de censurer ma conduite. Il a voulu me faire entrer au service; il me prêchoit toujours contre le jeu, contre ma vie dissipée, et le penchant que j'ai de débiter des nouvelles. Si j'avois suivi les conseils de ce sage mentor, j'aurois avancé, en tout, comme une écrevisse. Étant militaire, peut-être aurois-je un bras ou une jambe de moins; mais à présent, mon cher, je jouis de la vie. Je suis invité par-tout où on joue; je gagne beaucoup aux hommes, et je perds un peu avec les femmes. Elles disent que je suis charmant. Je suis recherché pour les nouvelles. Je sais l'art de plaire; je ne contredis jamais les grands ni les dames, et toutes les portes me sont ouvertes.

INSIPIDUS.

Eh bien, monsieur, si vous croyez être heureux, tout est dit; car le bonheur est dans l'imagination.

FRIVOLIN.

Il me manque cependant quelque chose. J'ai toujours aimé et respecté les savans comme vous. J'ai eu une bonne éducation. Ma mère donnoit mille roubles par an à un gouverneur qui m'accompagnoit dans mes voyages. J'ai beaucoup observé, j'ai beaucoup vu, mais supposé que je ne sache rien, je voudrois apprendre de vous bien des choses qui me seroient encore utiles.

INSIPIDUS.

Je suis très-flatté, monsieur, du choix que vous faites de moi, et je ferai mon possible pour répondre à vos intentions.

FRIVOLIN.

Je voudrois apprendre, par exemple, les hautes sciences.

INSIPIDUS.

Très-bien, monsieur, vous avez, sans doute, déjà fait vos humanités?

SCÈNE IV. 125

FRIVOËIN.

Parbleu , pour l'humanité , je suis un Caton. J'ai le cœur extrêmement humain et tendre. Encore ce matin , j'ai été chez ma cousine. La pauvre petite plénit des mauvais procédés de son mari. J'ai mêlé mes larmes aux siennes , et nous avons fait un duo de sanglots très-pathétique.

INSIPIDUS.

à part.

Voilà du nouveau , monsieur. Les humanités sont des connoissances nécessaires qui conduisent aux sciences que vous désirez d'apprendre.

FRIVOËIN.

Pour à présent , je voudrois savoir la politique , le droit ; j'entends souvent prononcer ces mots dans la société.

INSIPIDUS.

Il faut donc , monsieur , commencer par apprendre l'histoire.

FRIVOËIN.

Pour l'histoire , je n'en ai pas besoin ; je sais toutes les histoires de la ville.

INSIPIDUS.

à part.

Ah! quel ignorant!

haut.

Eh bien, monsieur, vous désirez savoir le droit? Voulez - vous commencer par le droit public ou le droit canon?

FRIVOLIN.

Ni l'un, ni l'autre, monsieur Insipidus. J'aime mieux le mystérieux que le public. Pour votre droit canon, je le déteste. Je n'aime d'autres canons que ceux de monsieur Sans-souci qui accompagnent toujours de loin un bon repas, et qui ne font de mal à personne. Mais combien voulez-vous pour chaque science que vous m'apprendrez? Les vendez-vous en gros ou en détail?

INSIPIDUS.

Monsieur, on n'achète pas des sciences comme des boutons pour vos habits, et les connoissances que vous avez acquises dans les pays étrangers, ne sont pas éloignées de l'*a*, *b*, *c*, auquel un professeur comme moi ne doit pas descendre.

FRIVOLIN.

Savez-vous, monsieur Insipidus, que je

SCENE V. 127

sais parler latin, et que vous êtes un *impertinentus*, un *insolentus*, et que je vous introduirai dans une maison où vous serez un *boufonus*, un plat *douracus*.

INSIPIDUS.

Il est très - difficile, monsieur, de vous surpasser dans tous ces genres. Adieu.

FRIVOLIN.

Si je n'avois pas toute ma philosophie, je donnerois cent coups de pieds à ce pédagogue.

SCENE V.

FRIVOLIN, Mde. RICHARD.

Mde. RICHARD.

Ah! vous voilà, monsieur Frivolin! vous m'avez dit qu'on devoit donner une nouvelle pièce aujourd'hui, et vous n'y êtes pas!

FRIVOLIN.

J'y vais, madame.

Mde. RICHARD.

Vous m'en direz des nouvelles, mon cher: non pas seulement votre opinion, mais celle des autres.

FRIVOLIN.

Je vous ferai, madame, une relation détaillée du succès de cette comédie.

Mde. RICHARD.

Je pense qu'elle aura beaucoup de succès.

FRIVOLIN.

Je pense comme vous, madame; il n'en faut pas douter.

SCENE VI.

DAMON, Mde. RICHARD.

Mde. RICHARD.

Il ne faut pas croire ce que ce fat me dira. Mais vraisemblablement quelques personnes viendront ici après le spectacle... Je voudrais que la pièce de Damon réussit. Je m'intéresse beaucoup à tout ce qui le regarde. Ah! le voici! Il ne faut pas lui parler de sa pièce, à moins qu'il ne commence lui-même.

DAMON.

Je vous demande mille pardons, madame, si je ne me suis pas trouvé plutôt chez moi pour vous recevoir. J'ai eu de la peine à trouver ma voiture, quoique je fusse sorti un des premiers.

Mde.

Mde. RICHARD.

Il y avoit donc beaucoup de monde, monsieur ?

D A M O N.

Oui, madame, et la pièce a été parfaitement bien jouée. Il faut dire aussi que nous avons d'excellens acteurs.

Mde. RICHARD.

Elle a donc réussi.

D A M O N.

Il n'y a point de doute.

Mde. RICHARD.

Vous savez que je m'intéresse beaucoup à la réputation de l'auteur.

D A M O N.

Madame, votre suffrage est celui de tous les gens d'esprit et de goût.

Mde. RICHARD.

Je ne trouve pas votre modestie dans cette réponse.

D A M O N.

Madame...

Tome II.

I

SCENE VII.

Mde. MAL-CŒUR, M. GROSDOS
et les précédens.

Le LAQUAIS annonce

Madame Mal-cœur et monsieur Grosdos.

D A M O N.

Madame, je vous présente mon hommage.

Mde. R I C H A R D.

Vous venez du spectacle, madame?

Mde. M A L - C Œ U R.

Monsieur Grosdos et moi nous sommes venus un peu tard à la vérité, et j'étois si malade que je n'ai pu donner une attention suivie à la pièce. Il y avoit des longueurs insoutenables.

M. G R O S D O S.

Elle m'a tellement ennuyé, que, sans le respect que j'ai pour madame, je me serois endormi.

Mde. M A L - C Œ U R.

Mais convenez, monsieur, que vous n'avez pas mal sommeillé.

M. G R O S D O S.

Vous savez, madame, qu'il n'y a rien qui invite plus au sommeil que l'ennui.

Mde. M A L - C Œ U R.

Vous voulez dire par-là que c'est ma compagnie, et on ne choisit pas toujours ses voisins, comme vous savez.

M. G R O S D O S.

Vous êtes bien injuste, madame. La faute que vous me reprochez ne peut arriver à personne.

Mde. R I C H A R D.

Cependant j'ai des raisons de croire que la pièce est bonne. Voudriez-vous bien nous dire, madame, ce que vous y avez trouvé de mauvais ?

Mde. M A L - C Œ U R.

Tout, madame, tout. Vous avez peut-être vos raisons de protéger cette pièce, parce que vous vous intéressez à l'auteur qui vous a certainement lu son ouvrage, et votre suffrage doit m'imposer silence. Je ne me pique pas d'être savante; mais une petite pièce,

un proverbe n'est pas une dissertation académique ; elle est à la portée de tout le monde ; d'ailleurs chacun a son goût et son opinion.

Mde. RICHARD.

Je vous assure , madame , qu'on ne me l'a jamais lue ; mais des gens instruits qui en ont entendu la lecture , m'en ont dit beaucoup de bien.

Mde. MAL-CŒUR.

Je suis fâchée de n'être pas de votre avis ; je n'ai point de prétention , et je juge également des ouvrages de mes amis , et des personnes que je ne connois pas.

SCENE VIII.

MAIGRET , INSIPIDUS et les précédens.

MAIGRET.

J'ai eu toutes les peines du monde à arriver ici. J'ai été une demi-heure à la porte du théâtre pour sortir , et vous savez que j'ai des cors aux pieds. Cela m'a fait beaucoup souffrir.

Mde. M A L - C Œ U R.

Il ne s'agit pas de vos cors, monsieur Maigret; il s'agit de savoir si la pièce a réussi.

M A I G R E T.

Madame, il faut commencer par s'asseoir avec votre permission. Pour la pièce, il faut bien qu'elle réussisse aujourd'hui, puisqu'il y a cinquante ans qu'elle réussit à chaque représentation.

G R O S D O S.

Je crois que vous rêvez, mon cher Maigret.

Mde. M A L - C Œ U R.

Il semble que les cors des pieds de monsieur sont passés à ses oreilles.

Mde. R I C H A R D.

Il y a de l'embrouillamini dans tout cela. Il faut éclaircir cette erreur. A quel spectacle avez-vous donc été, monsieur Maigret?

M A I G R E T.

Madame, j'ai été aux François.

Mde. R I C H A R D.

Qu'est-ce qu'on a donné?

M A I G R E T.

La Métromanie.

Mde. M A L - C Œ U R.

Vous radotez, mon cher Maigret.

G R O S D O S.

J'espère que vous plaisantez, mon doux ami.

M A I G R E T.

Je vous assure qu'il n'y a ni plaisanteries, ni radotage. Mais si vous ne me croyez pas, demandez à monsieur Damon; il étoit assis près de moi.

Mde. M A L - C Œ U R

Eh bien! que dites-vous, monsieur Damon?

D A M O N.

Madame, monsieur a raison: on a donné la Métromanie.

Mde. M A L - C Œ U R, à Damon.

Ah! c'est la Métromanie; et vous étiez là depuis une heure sans mot dire.

D A M O N .

Madame , je sais que vous n'aimez pas les contradictions.

Mde. M A L - C Œ U R .

Et vous , monsieur Insipidus ?

G R O S D O S .

Un témoin de plus décidera la question.

I N S I P I D U S .

Madame , je n'ai pu entrer à la comédie , à cause de la foule , et à vous dire la vérité , je n'avois que de grandes assignations sur moi , et pas un rouble. Mais ce qui est très-certain , j'ai lu distinctement sur l'affiche : Aujourd'hui * on donne la Métromanie , comédie en 5 actes , de Piron , suivie d'un ballet. . . . Et voilà tout.

Mde. R I C H A R D .

Mais , madame , comment peut-on juger une pièce sans l'avoir vue ?

(*) On mettra la date du mois et du jour de la représentation de ce proverbe.

Mde. MAL-CŒUR.

Madame, je vous demande pardon. J'étois malheureusement assise à côté d'un monsieur tellement parfumé que mes vapeurs m'ont prises. J'ai eu des tiraillemens de nerfs, des bâillemens, des souffrances affreuses, et notre loge est si loin du théâtre qu'on a de la peine à entendre.

Mde. RICHARD, à Grosdos.

Et vous, monsieur le juge?

GROS DOS.

Pour moi, madame, je n'ai point eu de tiraillement, mais j'ai passé la nuit à jouer au wisk, au globe; ensuite, j'ai dîné chez l'ambassadeur où j'ai beaucoup mangé. J'ai bu du tokai. Immédiatement après, j'ai été transporté au théâtre, et vous prétendez avec tout cela, qu'on soit attentif à la pièce; cela est impossible.

MAIGRET.

A présent, je vois la cause de cette erreur. C'est cet étourdi de Frivolin qui nous a dit qu'on donnoit la nouvelle pièce. On s'y est

rendu dans cette persuasion, et on l'a jugé sans l'entendre.

D A M O N.

Voilà de ces critiques hasardées, qui font souvent plus de tort qu'un jugement impartial et réfléchi. Une pointe, une épigramme un calambour décident de tout. Si on ne critiquoit que les ouvrages, passe encore; mais on critique aussi les personnes. L'amour-propre est juge et rival. Il est rarement indulgent, et toujours jaloux. Il se plaît à trouver et à grossir les défauts, et à donner du ridicule. L'opinion persuade toujours les sots, et entraîne souvent les gens d'esprit. Il faut du temps pour faire changer les idées, et détruire la prévention qu'on prend si facilement, et qu'on quitte avec tant de difficultés.

Mde. M A L - C Œ U R.

Il faut vous quitter aussi, monsieur Damon; pour aller au bal anglais, mais je serai toujours charmée d'entendre votre excellente morale.

G R O S D O S, tirant sa montre.

Madame, il est déjà dix heures passées.

Mde. M A L - C Œ U R .

Adieu , monsieur Damon.

D A M O N .

Madame , je vous souhaite plus d'amusement , et moins de vapeurs qu'à la comédie . . . *On a raison de dire que la critique est aisée , mais l'art est difficile.*

F I N .

IL N'Y A
POINT DE MAL
SANS BIEN,
PROVERBE,
PAR L'IMPÉRATRICE CATHERINE II.

A C T E U R S.

M. MAIGRET.

GROSDOS , ami de madame Richard.

Madame RICHARD.

ROSALIE , fille de madame Richard.

IL N'Y A
POINT DE MAL
SANS BIEN.

SCENE I.
GROSDOS, MAIGRET.

GROSDOS.

BONJOUR, monsieur Maigret. Vous avez perdu votre embonpoint, depuis que je ne vous ai vu.

MAIGRET.

Je n'en suis que plus leste, monsieur Grosdos.

GROSDOS.

Où étiez-vous donc depuis si long-temps?

MAIGRET.

J'étois absent.

GROSDOS.

Vos amis en ont eu bien du regret.

MAIGRET.

J'espère qu'ils ne m'en reverront qu'avec plus de plaisir.

G R O S D O S .

Vous êtes bien pâle!

M A I G R E T .

On ne se moquera plus , comme ci-devant ,
de mes joues rouges et boursouflées.

G R O S D O S .

Il n'y en a pas l'ombre! Qu'aviez-vous ,
monsieur Maigret ?

M A I G R E T .

J'ai souffert beaucoup d'une indigestion ,

G R O S D O S .

C'est-à-dire que vous avez fait trop bonne
chère.

M A I G R E T .

Je ne sais ; deux ou trois jours après mes
noces , je suis tombé malade.

G R O S D O S .

Vous vous êtes marié! je vous en fais mes
complimens. Madame Maigret est-elle bien
jolie?

M A I G R E T .

Oh! point du tout ; mais elle est d'un bon
caractère.

G R O S D O S.

Cela vaut mieux que la beauté. Est-ce un parti riche ?

M A I G R E T.

Comme cela : mais le bien de ma femme est clair et net , sans entrave ni procès.

G R O S D O S.

Je suis vraiment impatient de voir madame Maigret.

M A I G R E T.

Elle ne sort guère et ne reçoit personne chez elle.

G R O S D O S.

Et d'où vient ?

M A I G R E T.

C'est qu'elle vaque sans relâche aux affaires de son ménage.

G R O S D O S.

Cela s'appelle avoir un bon esprit.

M A I G R E T.

Oh ! que non : de l'esprit , elle n'en a point ; mais en revanche le gros bon sens ne lui manque pas.

G R O S D O S.

Avec cela, vous pouvez vous flatter, je pense, d'avoir la paix dans votre maison.

M A I G R E T.

Pas tout-à-fait.

G R O S D O S.

Comment donc ?

M A I G R E T.

Ma femme, à dire vrai, est par fois un peu jalouse.

G R O S D O S.

Apparemment qu'elle vous aime passionnément.

M A I G R E T.

Elle voudroit bien que je le crusse.

G R O S D O S.

Avez-vous lieu d'en douter ?

M A I G R E T.

De sa passion, oui, mais non de son amitié.

G R O S D O S.

Entre mari et femme, c'est toujours quelque chose.

M A I G R E T.

MAIGRET.

D'ailleurs, nous ne nous parlons guère.

GROS DOS.

D'où vient?

MAIGRET.

C'est que ma femme est bègue.

GROS DOS.

Tant mieux, vous ne vous querellez guère.

MAIGRET.

Tout au contraire: c'est précisément quand elle est fâchée que sa langue se délie.

GROS DOS.

Voilà qui est bien malheureux pour vous.

MAIGRET.

Point du tout; c'est alors que je suis libre comme un oiseau. Dès que ma femme se met à gronder je sors de la maison, et j'ai mes coudées franches.

GROS DOS.

Mais il y a un temps où pourtant vous devez rentrer chez vous?

MAIGRET.

Vers ce temps-là ma femme a tout ou-

Tome II.

K

blié, car elle n'a pas de mémoire du tout.

G R O S D O S.

L'on dit que le manque de mémoire est présage de jugement. Nest-ce pas quelque mésentendu pareil avec madame Maigret, qui vous amène ici aujourd'hui?

M A I G R E T.

Non, monsieur Grosdos, j'y viens pour affaire.

G R O S D O S.

Et quelle affaire, s'il vous plaît?

M A I G R E T.

J'avois à vous parler de la part de mon neveu.

G R O S D O S.

Que puis-je faire pour son service?

M A I G R E T.

Il est devenu veuf.

G R O S D O S.

J'en suis bien fâché, je le crois très-affligé de cette perte.

M A I G R E T.

Oh oui; mais il s'en consolera, car sa femme étoit fort méchante.

G R O S D O S.

En quoi le puis-je servir?

M A I G R E T.

Entre nous soit dit, il pense déjà, monsieur Grosdos, à se remarier.

G R O S D O S.

Il est bien pressé.

M A I G R E T.

C'est qu'il a des enfans et une maison à mener.

G R O S D O S.

Quand on est riche; on ne manque pas d'embaras.

M A I G R E T.

Cela se peut. Il a jeté les yeux sur la fille de madame Richard votre amie.

G R O S D O S.

Fort bien, fort bien; j'entends à présent. J'ignore si la mère voudra la marier.

M A I G R E T.

Oh! si la mère ou la fille n'y consent pas, cela s'entend; il en cherchera une autre.

G R O S D O S.

Votre neveu, dit-on, est un peu dérangé dans ses affaires.

K 2

MAIGRET.

C'est qu'il est fort généreux.

GROSDOS.

L'on dit, qu'il n'aime guère à régler ses comptes.

MAIGRET.

Que voulez-vous; son goût le porte aux belles-lettres.

GROSDOS.

Voilà madame Richard elle-même qui vient.

MAIGRET.

Je sortirai.

SCENE II.

Mde. RICHARD, MAIGRET, GROSDOS.

GROSDOS, à Maigret.

Non, non, restez.

Mde. RICHARD.

Qui est cet homme-là, monsieur Grosdos?

GROSDOS.

Vous ne le reconnoissez pas! c'est monsieur Maigret.

Mde. RICHARD.

C'est qu'au premier moment j'ai la vue basse, et de la peine à distinguer les menus détails des physionomies.

MAIGRET.

A la longue, madame n'en est que plus clairvoyante.

Mde. RICHARD tire sa lorgnette.

C'est son ton de voix : mais celui-ci est maigre, et l'autre avoit de l'embonpoint.

GROS DOS.

C'est qu'après une maladie qu'il a faite, il est amaigri.

Mde. RICHARD, le regardant toujours avec sa lorgnette.

Amaigri, oui, fort amaigri, considérablement; il n'a plus que la peau et les os.

GROS DOS, à Mde. Richard.

Tant mieux, il ne sera plus un magasin d'humeurs comme ci-devant; mais quand vous faites tant que de fixer les gens, vous ne sauriez plus en détourner les yeux. Voilà que vous donnez toute votre attention au manque d'embonpoint de monsieur Maigret.

K 3

Mde. RICHARD.

J'aime à faire, avec application, tout ce que je fais.

GROSDOS.

Monsieur Maigret est venu ici pour vous parler d'une chose importante.

Mde. RICHARD.

Mais si cela est, j'opine d'avance que ce qu'il dira méritera attention.

MAIGRET.

Peut-être.

GROSDOS.

Il dit que son neveu voudroit bien épouser votre fille.

Mde. RICHARD.

Ma fille! et pour qui me prend-il? je ne marierai jamais ma fille à un homme marié.

GROSDOS.

Cela s'entend : mais sa femme vient de mourir.

Mde. RICHARD.

Et il pense déjà à se remarier! cela marque peu d'entrailles pour la moitié de lui-même.

M A I G R E T.

Des puissantes raisons l'y portent.

Mde. R I C H A R D.

Des puissantes raisons qui l'empêchent de regretter sa femme ! sa moitié !... Le vilain homme ! un homme qui n'aime ni lui, ni sa moitié ! Quel fond peut-on faire sur un pareil personnage ? et qu'est-ce qu'on en peut attendre ? Cela est ridicule.

G R O S D O S.

Mais c'est selon ; si cette moitié n'étoit pas aimable , si elle ne l'aimoit pas , et quantité d'autres raisons trop longues à détailler , peuvent furieusement changer la thèse.

Mde. R I C H A R D.

Je ne comprends rien , moi , à ces éternelles raisons de pour et de contre , monsieur Grosdos. Cela est fort incommode en toute occasion , parce que vous êtes obligé souvent de changer d'avis , lorsque vous n'en avez pas la moindre envie. En conscience , cela me désole et me passe ; aussi , je n'aime aucunement les raisons dont je ne m'avise pas moi-même.

G R O S D O S.

Cependant, on ne s'avise jamais de tout, madame Richard; on ne s'avise jamais de tout.

M A I G R E T.

Mon neveu souhaiteroit beaucoup que madame s'avisât de lui donner sa fille.

Mde. R I C H A R D.

Ma fille! mais ma fille est ma fille, tout comme votre neveu est votre neveu.

M A I G R E T.

Je le sais bien, et cela est très - vrai, madame Richard; mais aussi il n'y a que cela.

Mde. R I C H A R D.

Il faut pourtant qu'il ait raison à tout. Par quelle raison lui donnerai-je ma fille?

G R O S D O S.

Voulez-vous qu'elle reste fille?

Mde. R I C H A R D.

Non pas, s'il vous plaît, monsieur Grosdos.

G R O S D O S.

Hé bien, alors vous ferez bien de la marier; il paroît que voilà un parti fort sortable qui se présente.

Mde. RICHARD.

Et qui vous dit cela, monsieur Grosdos?
qui vous dit cela?

GROSDOS.

Je vous dis ce qui me paroît.

Mde. RICHARD.

À vous il vous paroît, et à moi il ne me
paroît pas encore.

GROSDOS.

Vous feriez bien de consulter là-dessus
le goût de mademoiselle votre fille.

Mde. RICHARD.

Le goût de ma fille! vraiment il pourroit
la mener à faire un mariage qui n'auroit
pas le sens commun.

GROSDOS.

Trouvez-vous qu'il y ait du sens commun
dans le parti qui se présente?

Mde. RICHARD.

J'y réfléchirai.

GROSDOS.

Entendez-vous, monsieur Maigret, ma-
dame y réfléchira.

M A I G R E T.

Je m'en vais dire à mon neveu que madame y réfléchit.

G R O S D O S.

Revenez tantôt, monsieur Maigret, revenez tantôt, quand madame aura eu le temps d'y réfléchir.

Maigret sort.

Mde. R I C H A R D.

Réfléchissons donc, monsieur Grosdos, réfléchissons.

G R O S D O S.

Fort bien, madame, commençons. Par où commencerons-nous?

Mde. R I C H A R D.

Par où? mais je pense qu'il faut commencer par le commencement.

G R O S D O S.

C'est la marche naturelle des choses.

Mde. R I C H A R D.

Mais où est ce commencement?

G R O S D O S.

Ce pourroit bien être dans ce cas - ci la proposition du neveu de monsieur Maigret.

DE MAL SANS BIEN. 155

Mde. RICHARD.

Croyez-vous qu'elle mérite considération.

GROSDOS.

C'est selon.

Mde. RICHARD.

Vous avez raison.

GROSDOS.

Votre fille est en âge d'être mariée.

Mde. RICHARD.

Il est vrai ; mais il n'y a rien qui presse.

GROSDOS.

Les bons partis ne se présentent pas tous les jours.

Mde. RICHARD.

Comment marier ma fille au premier venu : cela n'est pas possible, monsieur Grosdos, cela n'est pas possible.

GROSDOS.

Cependant si vous refusez ce premier venu, vous serez peut-être long - temps à en attendre un autre.

Mde. RICHARD.

Je vous ai dit qu'il n'y a rien qui presse.

G R O S D O S.

Cet autre viendra...

Mde. R I C H A R D.

Hé bien, on l'attendra.

G R O S D O S.

Ou il ne viendra pas...

Mde. R I C H A R D.

Alors on s'en passera.

G R O S D O S.

Mais l'âge de votre fille avancera.

Mde. R I C H A R D.

Elle n'en deviendra que plus raisonnable.

G R O S D O S.

Il y a un temps pour marier les filles.

Mde. R I C H A R D.

C'est le bon temps, monsieur Grosdos, dommage qu'il passe bien vite.

G R O S D O S.

Croyez-moi, mariez-la.

Mde. R I C H A R D.

Mais encore faudra-t-il en parler à ma fille.

G R O S D O S.

Cela s'entend. La voilà qui vient fort à propos.

S C E N E III.

Mde. RICHARD, GROSDOS, ROSALIE.

Mde. RICHARD.

Rosalie, saluez donc monsieur.

ROSALIE fait la révérence d'une manière fort gauche.

Mde. RICHARD.

Mais ces révérences-là sont d'une gaucherie épouvantable; il vaudroit mieux n'en faire point du tout que d'en faire de pareilles.

R O S A L I E.

Cela dépend de vous, maman; si vous voulez, je n'en ferai plus à personne.

G R O S D O S.

Mademoiselle Rosalie est toujours prête à vous obéir.

Mde. RICHARD.

Elle sait qu'une fille doit obéir à sa mère.

R O S A L I E.

Oh oui! j'ai été assez grondée pour cela.

Mde. RICHARD.

Si je ne vous avois pas grondée, mademoiselle, vous ne seriez pas comme vous êtes.

GROS DOS.

Je suis témoin journalier, madame Richard, du soin que vous prenez de l'éducation de mademoiselle Rosalie.

ROSALIE.

Oh! pour cela oui; il n'y a personne qui sait mieux que moi que maman me reprend depuis le matin jusqu'au soir.

Mde. RICHARD.

Rosalie, il se présente pour vous un parti aujourd'hui.

ROSALIE, avec étonnement mêlé de joie,

Un parti, maman! cela est plaisant.

Mde. RICHARD.

Et d'où vient ce grand étonnement mêlé de joie? Apprenez, mademoiselle, qu'il ne convient point à une fille bien née de témoigner ni étonnement, ni joie quand on lui propose un parti.

ROSALIE.

Mais, maman, vous voudriez toujours que

DE MAL SANS BIEN. 159

je fusse là immobile comme une bûche.

Mde. RICHARD.

Comment prétendez-vous donc être ?

ROSALIE.

Je voudrais être naturelle, étonnée quand il y a de quoi l'être, gaie ou triste selon l'occasion.

Mde. RICHARD.

Il faut que vous réprimiez vos volontés qui pourroient d'ailleurs dégénérer en imprudence.

ROSALIE.....

J'aimerois encore mieux passer pour imprudente que de me contrefaire continuellement, et d'être fausse et double.

Mde. RICHARD.

Taisez-vous.

ROSALIE.

Je n'ai jamais encore proféré un mot en votre présence sans être réprimée tout de suite.

Mde. RICHARD.

Je vous donne des conseils, vous devez les écouter.

ROSALIE.

Oh oui ! les conseils ne me manquent pas.

à part.

Aussi quand je serai mariée, je ne prendrai plus conseil de personne, je vous en réponds.

Mde. RICHARD.

Que marmottez-vous là entre vos dents, mademoiselle ?

ROSALIE.

Je répétois ma leçon, maman, crainte de l'oublier.

GROS DOS.

Le parti, mademoiselle, qui se présente aujourd'hui paroît être avantageux.

ROSALIE.

Je ne sais ce que vous appelez avantageux, mais je sais bien que je n'ai pas l'ame intéressée.

GROS DOS.

Cela est très-louable : mais l'aisance de la vie ne gâte rien au cours ordinaire des choses.

Mde. RICHARD.

En un mot, c'est le neveu de monsieur Maigret qui se présente pour vous épouser ; qu'en pensez-vous ?

ROSALIE.

DE MAL SANS BIEN. 161

ROSALIE.

Ce que j'en pense ? Franchement, maman
je n'en veux pas.

Mde. RICHARD.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

ROSALIE.

La belle demande ! parce qu'il est marié.

Mde. RICHARD.

C'est ce que j'ai dit aussi : mais on vient
de m'apprendre que sa femme est morte.

ROSALIE.

Hé bien, il n'a qu'à la pleurer, s'il veut.

GROSDOS.

C'est ce qu'il ne fait pas.

ROSALIE.

Et d'où vient ?

Mde. RICHARD.

Parce qu'apparemment il ne l'aimoit pas.

ROSALIE.

Voilà une raison de plus pour ne pas en
vouloir.

Mde. RICHARD.

Je ne vois pas cela, moi.

Tome II,

L

ROSALIE.

Oh que si , maman ! je le vois bien , moi : il ne m'aimeroit pas plus qu'il a aimé la première. C'est un vilain monsieur que celui qui ne pleure pas sa femme. Je pense tout autrement. Quand je deviendrai veuve , je pleurerai mon mari comme quatre , ne seroit-ce que pour qu'on ne dît pas du mal de moi.

GROSDOS.

Mademoiselle connoît-elle le neveu de monsieur Maigret ? il est bien fait , aimable.

ROSALIE.

Rien de cela ne me tente.

Mde. RICHARD.

D'où vient cette répugnance ?

ROSALIE.

Je vous le dirai , maman ; c'est que l'on m'a prédit que je serai la première , et non la seconde femme de celui que j'épouserai ; je ne veux pas manquer à mon étoile.

Mde. RICHARD.

Avec des raisonnemens pareils vous risquez de rester fille ; il ne faut pas qu'une morveuse comme vous raisonne , mais qu'elle

DE MAL SANS BIEN. 163

se conforme à l'avis de ses parens avec respect et en silence.

ROSALIE.

Cependant , maman , il me paroît que chacun se marie pour soi.

Mde. RICHARD.

Il vous paroît , il vous paroît ! vous ne savez ce que vous dites.

ROSALIE.

Vous m'avez demandé , maman , ce que je pense , je vous l'ai dit. Je ne veux pas du neveu de monsieur Maigret.

Mde. RICHARD , à Grosdos.

Hé bien , vous l'entendez.

GROS DOS , à Mde. Richard.

Laissez-moi seul avec Rosalie , je la persuaderai peut-être.

Mde. RICHARD.

Fort bien , je me retirerai pour vous laisser le temps de lui parler.

Mde. Richard sort.

L 2

SCENE IV.

GROSDOS, ROSALIE.

GROSDOS.

D'où vient mademoiselle Rosalie , que vous refusez le neveu de monsieur Maigret?

ROSALIE.

Si vous n'êtes pas sourd , vous l'aurez entendu.

GROSDOS.

La raison que vous avez alléguée me paroît bien foible.

ROSALIE.

Et d'où vient ? Ne m'en a-t-on pas donné fort souvent par centaines , qui ne valoient pas celle - là , pour m'obliger à faire tout plein de choses. Cette raison en vaut bien une autre.

GROSDOS.

Elle paroît n'être qu'un prétexte.

ROSALIE.

Il est toujours heureux d'en trouver quand on en a besoin.

G R O S D O S.

On vous soupçonnera d'avoir des caprices.

R O S A L I E.

Maman disoit, l'autre jour, qu'il valoit mieux avoir des caprices que d'être monotone.

G R O S D O S.

Apparemment qu'elle disoit cela pour rire.

R O S A L I E.

Non, non, c'étoit tout de bon.

G R O S D O S.

Les caprices feroient tort à votre réputation. Une des premières vertus d'une demoiselle, est la douceur et l'égalité d'humeur.

R O S A L I E.

Oui, oui; ayez-en si vous pouvez, lorsqu'on vous contrarie toute la journée.

G R O S D O S.

Mais vous avez changé d'avis subitement; car, tantôt, vous avez fait paroître de la joie à la première proposition.

R O S A L I E.

C'est que je ne savois pas de qui maman alloit parler.

G R O S D O S.

Ce n'est donc pas le mariage qui vous déplaît ?

R O S A L I E.

Qu'est-ce que cela vous fait ?

G R O S D O S.

Le fils de la voisine vous plairoit peut-être mieux ?

R O S A L I E.

Avez-vous envie d'aller faire à maman, quelque conte pour qu'elle me gronde ?

G R O S D O S.

Mal- peste ! c'est un drôle qui est bien autrement tourné que le neveu de M. Maigret.

R O S A L I E.

Ne voilà-t-il pas que vous me persécutez de rechef pour l'amour de ce vilain homme, qui devient veuf tout exprès, afin que vous et maman me tourmentiez des heures entières ! Où est le bien à tout cela ?

G R O S D O S.

Cela se trouvera, mademoiselle, cela se trouvera.

R O S A L I E.

Cela ne se trouvera pas, monsieur ; cela

DE MAL SANS BIEN. 167

ne se trouvera pas, je vous en réponds.

G R O S D O S.

Le neveu de monsieur Maigret paroît vous donner de l'humeur, mademoiselle.

R O S A L I E.

C'est pour cela que je ne l'épouserai pas, monsieur Grosdos.

S C E N E V.

Mde. RICHARD, GROSDOS, ROSALIE.

G R O S D O S.

Madame Richard, vous revenez précisément, lorsque j'allois vous joindre.

Mde. RICHARD.

Je ne doute point que vous ne soyez d'accord avec ma fille; je m'en réjouis, de tout mon cœur, d'avance.

G R O S D O S.

Votre joie, madame Richard...

Mde. RICHARD.

Que je vous embrasse ma fille!

R O S A L I E.

Volontiers, maman.

L 4

Mde. RICHARD.

Vraiment, je suis dans la joie de mon cœur,

GROSDOS.

Et de quoi, madame Richard ?

Mde. RICHARD.

Voilà une singulière question, de quoi ! de quoi ! mais de ce que je pense que vous avez eu le don de persuader ma fille d'épouser le neveu de monsieur Maigret ; je vous en ai bien de l'obligation, c'est un vrai office d'ami.

GROSDOS.

Et qui vous a dit cela, madame Richard ?

Mde. RICHARD.

Qui me l'a dit ! Je l'ai supposé.

ROSALIE.

Maman va toujours vite en besogne, et croit éternellement deviner la fin de chaque chose.

Mde. RICHARD.

C'est que je n'ai pas l'esprit paresseux, et l'entendement bouché, comme certaines personnes.

GROSDOS.

A qui s'adressent ces paroles-là, madame Richard ?

DE MAL SANS BIEN. 169

Mde. RICHARD.

Tout droit à vous, monsieur Grosdos.

GROSDOS.

Comment! vous me grondez, moi!

ROSALIE.

C'est bien fait, maman, il l'a mérité.

Mde. RICHARD.

Il faut être aussi mal-adept que vous l'êtes, monsieur Grosdos, pour ne pas savoir persuader une petite fille à faire un parti avantageux.

ROSALIE.

Maman, vous avez raison; il ne m'a dit rien qui vaille.

GROSDOS.

Mais voyez un peu, la petite méchante! Qu'est-ce donc que j'ai dit?

SCÈNE VI.

MAIGRET, GROSDOS, Mde.

RICHARD, ROSALIE.

MAIGRET

Je pense que tout le monde sera d'accord, à l'heure qu'il est, sur la proposition que

j'ai faite de la part de mon neveu. Vous voilà tous rassemblés ici.

GROSDOS.

En voilà bien d'un autre ! Bien loin de là, monsieur Maigret, l'on me querelle, moi, pour l'amour de votre neveu et de vous.

MAIGRET.

Apparemment que vous vous y êtes mal pris.

GROSDOS.

Point du tout, monsieur Maigret.

MAIGRET.

Mon neveu se mariera, ou il ne se mariera pas. Il épousera, ou n'épousera pas la fille de madame Richard.

Mde. RICHARD.

Je suis bien aise de savoir que ma fille lui est indifférente. Ma voisine, madame Matou, s'est fait annoncer ; elle vient pour me présenter son fils, nouvellement revenu de ses voyages. Adieu, monsieur Maigret.

elle sort.

ROSALIE.

Pour moi, je ne me soucie pas du tout de votre neveu, monsieur Maigret, entendez - vous ? Je vous prie de le lui

dire de ma part ; il faut que je suive
maman. Votre servante, monsieur Grosdos,
elle sort.

MAIGRET.

Il paroît , monsieur Grosdos , que vous
avez tout-à-fait gâté mon affaire.

GROS DOS.

Voilà ce que c'est de se mêler des affaires
d'autrui , c'est moi présentement qui ai
tort chez tout le monde ; mais aussi de quoi
vous avisiez-vous , monsieur Maigret , de
me charger d'une besogne pareille auprès
d'une femme aussi capricieuse que madame
Richard ? La fille promet de devenir pas
mal méchante aussi , et outre cela il paroît
que le fils de madame Matou lui rôde par la
tête.

MAIGRET.

Si c'est comme cela , je ne suis pas fâché
du tout que mon neveu ne l'épouse pas.

GROS DOS.

Quand il saura les choses comme elles
sont, il prendra son parti.

MAIGRET.

N'en doutez pas. Ses amis lui ont proposé
différentes demoiselles , et c'est moi qui

172 IL N'Y A POINT DE MAL , etc.

J'ai déterminé à commencer par rechercher celle-ci.

G R O S D O S .

Madame Richard et sa fille auroient dû être flattées de cette préférence.

M A I G R E T .

Voici comme cette préférence s'est faite : la maison de madame Richard est dans le même quartier que celle de mon neveu ; or, pour aller chez les autres, il auroit fallu marcher plus loin ; j'opinaï donc pour celle chez laquelle il y avoit le moins de chemin à faire ; car j'ai des cors au pied qui me font diablement mal à tout changement de temps.

G R O S D O S .

Oh ! si c'est comme cela , votre neveu ne sera pas fort sensible à ce refus.

M A I G R E T .

Soyez-en persuadé.

G R O S D O S .

Et au bout du compte , il y a long-temps que le proverbe dit : *Qu'il n'y a pas de mal sans bien.*

F I N .

L'ENLÈVEMENT,

COMÉDIE-PROVERBE,

EN UN ACTE, EN PROSE.

PAR L. P. SÉGUR, L'AINÉ,

Ministre de France à la cour de Saint-Pétersbourg.

A C T E U R S.

M. du GUIGNON, vieux gentilhomme
veuf et riche.

Mde. GROGNAC, vieille veuve riche.

ANGÉLIQUE, fille de Mde. Grognac.

M. D'ARGENTCOURT, pupille et
neveu de M. du Guignon, amoureux
d'Angélique.

SCRUPULE, valet de M. du Guignon,
autrefois valet de M. d'Argentcourt.

FINETTE, suivante d'Angélique.

*La scène est en Poitou, dans le parc du
château de Mde. Grognac.*

L'ENLÈVEMENT.

SCENE I.

M. D'ARGENTCOURT, avec une mauvaise redingote, un chapeau rabattu et une canne,
SCRUPULE.

SCRUPULE.

QUI peut rôder, à cette heure, autour de ce château ?

M. D'ARGENTCOURT.

Voici quelqu'un qui m'observe.

SCRUPULE.

C'est un homme de mauvaise mine.

M. D'ARGENTCOURT.

Il m'examine avec attention.

SCRUPULE.

C'est quelque voleur ou quelque braconnier.

M. D'ARGENTCOURT.

L'éviterai je, ou l'aborderai-je ?

SCRUPULE.

L'arrêterai-je, ou m'enfuirai-je ?

M. D'ARGENTCOURT.

Si je veux savoir ce que je désire, il faut bien parler à quelqu'un.

SCRUPULE.

Il m'a vu; si je m'enfuis, il me lâchera peut-être un coup de pistolet.

M. D'ARGENTCOURT.

Il faut tâcher de l'amadouer. S'il s'y prête, je m'ouvrirai à lui; s'il est rébarbatif, je me tirerai d'affaire par quelque conte en l'air.

SCRUPULE.

Allons, ferme. Avançons. S'il a peur, je ferai le brave; s'il a du courage, je tirerai mon épingle du jeu.

M. D'ARGENTCOURT.

Abordons-le d'une manière engageante.

SCRUPULE.

Arrête, coquin!

M. D'ARGENTCOURT, se retournant.

Hein!

SCRUPULE.

SCÈNE I.

177

SCRUPULE , avec frayeur.

Eh non ! de par tous les diables , n'arrête pas.

M. D'ARGENTCOURT.

Que me voulez-vous , monsieur ?

SCRUPULE.

Hélas , je ne veux rien que voir , vous ou moi , fort loin d'ici.

M. D'ARGENTCOURT.

Qui êtes-vous ?

SCRUPULE.

Je suis... Je suis...

à part.

C'est moi qui devrois lui faire cette question.

haut.

Je suis vivant si vous le voulez , et mort si vous le souhaitez... Mais , mon dieu , que vois-je ? est-ce un rêve ou une apparition ?

M. D'ARGENTCOURT.

Ou mes yeux me trompent , ou c'est ce coquin de Scrupule.

SCRUPULE.

Voici qui me prouve que nous nous connoissons. Ce mot me rend la vie. Je renais.

Tome II.

M

178 L'ENLÈVEMENT.

Eh ! qui diable vous auroit deviné dans ce maudit équipage ?

M. D'ARGENTCOURT.

J'aurois dû te reconnoître plutôt à ta poltronnerie.

SCRUPULE.

Oh ! je suis, moi, du caractère le plus constant. Tel on m'a vu un seul jour, tel on me verra toute ma vie ; mais de grâce, dites-moi quel bon génie me fait retrouver monsieur d'Argentcourt, mon ancien maître, et quel mauvais coup le force à voyager si misérablement.

M. D'ARGENTCOURT.

Comment, maraud, quel mauvais coup !

SCRUPULE.

Je veux dire quel coup du sort vous réduit à paroître ainsi déguenillé ?

M. D'ARGENTCOURT.

Vraiment, mon cher Scrupule, je suis bien décidé à m'ouvrir à toi sans réserve ; mais je voudrois savoir avant si tu peux m'être utile.

SCRUPULE.

Utile, je ne vous l'ai que trop été. Mais

SCÈNE I. 179

il me semble à votre équipage que vous ne pouvez m'être, vous, d'aucune utilité, et dans ce monde les services doivent être réciproques.

M. D'ARGENCOURT.

As-tu jamais eu à te plaindre de mes dispositions pour toi ?

SCRUPULE.

De vos dispositions ! en aucune manière. Elles étoient louables, généreuses ; mais leurs effets ont été stériles, comme la Champagne pouilleuse qui ne produit que de mauvaises herbes.

M. D'ARGENCOURT.

Ne t'avois-je pas promis les gages les plus considérables qu'un valet puisse avoir ?

SCRUPULE.

Oui, mais promettre et tenir sont deux, et je crois que c'est vous qui avez inventé ce maudit proverbe. Récapitulons. Je vous ai servi cinq ans sans avoir une pièce de monnaie. J'ai reçu une gratification de cent coups de canne de monsieur votre oncle pour lui avoir escamoté en votre faveur une trentaine de mille livres sous le nom de créanciers

M 2

très-honnêtes qui n'ont d'autre tort que de n'en pas toucher un sol. Item, j'ai reçu d'icelui un présent pareil en même espèce, pour avoir déplacé quelques meubles de chez lui, et les avoir transporté chez une danseuse de vos amies. Plus il m'a procuré gratis un logement royal à Bicêtre pendant dix-huit mois pour m'être amusé à signer de fausses oppositions de parens à son ridicule mariage avec une coquette à laquelle vous faisiez les yeux doux. Enfin lorsqu'il m'a été permis de quitter cette maison de plaisance, je n'ai retrouvé ni vous, ni les gages que vous me deviez. Je vous ai cru long-temps avec eux dans l'autre monde. Je vous rattrape enfin dans un état plus propre à demander l'aumône qu'à payer vos dettes, et je mourrois de faim, comme vous, si votre oncle, aussi miséricordieux qu'il fut jadis sévère, n'avoit eu la charité de me prendre à son service.

M. D'ARGENTCOURT.

Au service de mon oncle ! Adieu Scrupule.

SCRUPULE.

Comment adieu ! la réplique est courte et le payement est sec. Où courez-vous donc ?

SCENE I.

181

M. D'ARGENTCOURT.

Ne dis-tu pas que tu es au service de mon oncle?

SCRUPULE.

Justement. Au service de monsieur du Guignon.

M. D'ARGENTCOURT.

Et il est avec toi dans ce château?

SCRUPULE.

Sans doute.

M. D'ARGENTCOURT.

En ce cas je me sauve.

SCRUPULE.

Comment! il vous cause une si forte frayeur!

M. D'ARGENTCOURT.

Ce château seroit plein de diables et de revenans qu'il me feroit une frayeur moins vive.

SCRUPULE.

Le bon petit esprit de neveu! comme la nature parle chez lui! comme la voix du sang se fait entendre! restez donc un moment, il ne viendra pas sans que nous l'entendions.

M 3

382 L'ENLÈVEMENT.

M. D'ARGENTCOURT.

J'ai eu tant de torts avec lui que je dois éviter sa présence et redouter sa colère ; mais ce n'est pas tant lui que je crains , quoiqu'il m'ait déshérité , que sa méchante femme , et je vais...

SCRUPULE.

Oh ! n'ayez plus peur de sa femme , elle ne vous fera plus ni mal ni peine.

M. D'ARGENTCOURT.

Elle étoit si coquette pour moi avant son mariage , et si atroce après.

SCRUPULE.

Eh bien ! elle n'est plus ni méchante ni coquette.

M. D'ARGENTCOURT.

Elle étoit si avare !

SCRUPULE.

Elle ne tient plus à l'argent.

M. D'ARGENTCOURT.

Elle étoit si emportée !

SCRUPULE.

Elle ne s'emporte plus.

M. D'ARGENTCOURT.

Elle étoit si libertine!

SCRUPULE.

Elle ne pense plus à la bagatelle.

M. D'ARGENTCOURT.

Comme elle tourmentoit mon oncle ! Elle avoit juré , je crois , de nous faire mourir tous deux , moi de faim , et lui de jalousie.

SCRUPULE.

Je vous juré sur mon ame qu'elle vous laissera toujours tous deux en repos.

M. D'ARGENTCOURT.

Et comment veux-tu me faire croire à un pareil changement ? Y a-t-il au monde un moyen de corriger le caractère d'une femme et de la mettre à la raison ?

SCRUPULE.

Oui , monsieur ; les médecins possèdent ce merveilleux secret , et monsieur Dépêche , le médecin de madame votre tante , l'a guérie de tous ses défauts en la saignant mal-à-propos et en l'expédiant pour l'autre monde.

M. D'ARGENTCOURT.

Ma foi , je commence à croire que les mé-

decins sont quelquefois utiles au bonheur de l'humanité.

S C R U P U L E.

Profitez donc de leur habileté; venez vous jeter aux pieds de monsieur du Guignon. Ses malheurs l'ont rendu un peu bourru, mais c'est un bon homme. Son esprit est sévère, mais son cœur est foible. Vos larmes, votre misère le toucheront, et nous pourrons tous deux rattraper, vous, ses bonnes grâces et son héritage, et moi, l'argent que vous me devez.

M. D'ARGENTCOURT.

Tu parles comme un oracle; mais avant de suivre ton conseil, j'ai encore quelques questions à te faire.

S C R U P U L E.

S'il y avoit une charge de grand questionneur dans le royaume, elle vous appartiendroit de droit.

M. D'ARGENTCOURT.

Par quel hasard mon oncle, après toutes tes fourberies, t'a-t-il pris à son service? Comment t'es-tu raccommo­dé avec lui?

S C R U P U L E.

Ma foi, monsieur, je vous avouerai que

c'est à vos dépens. Je vous voyois disparu ; on n'entendoit pas parler de vous ; on vous croyoit mort : je vous ai mis toutes mes bonnes œuvres sur le corps , et j'ai juré qu'en dépit de mes principes vous m'aviez forcé à faire...

M. D'ARGENTCOURT.

Ce que tu m'avois toi-même conseillé ! Tu m'as tout-à-fait perdu dans l'esprit de mon oncle. Malheureux ! j'ai envie de t'assommer sur la place.

S C R U P U L E.

Oh ! je ne crains rien ; on n'assomme plus les gens dont on a besoin ; la mode en est passée.

M. D'ARGENTCOURT.

Il a raison. Eh bien ! je consens à passer une éponge sur toutes tes sottises.

S C R U P U L E.

Non pas sur les gages dus , je vous prie.

M. D'ARGENTCOURT.

Mais dis-moi ce que fait mon oncle ici ? C'est , je crois , le château de madame Grognac ?

S C R U P U L E.

Justement en la nommant, vous avez peint son caractère.

M. D'ARGENTCOURT.

La mère de ma cousine Angélique ?

S C R U P U L E.

En nommant la fille, vous répondez vous-même à votre première question. C'est pour mademoiselle Angélique que votre oncle est ici.

M. D'ARGENTCOURT.

Comment pour elle ! Qu'ont-ils de commun ensemble ?

S C R U P U L E.

Aujourd'hui rien, mais demain tout. Il l'épouse, et nous sommes venus en poste de Paris pour prendre possession de cette jeune personne et de son vieux château.

M. D'ARGENTCOURT.

Il veut m'enlever Angélique ! Il faut auparavant qu'on m'enlève la vie.

S C R U P U L E.

Miséricorde ! vous voici encore sur les brisées de votre oncle ! Mais quel démon vous possède ? Quand il voudrait épouser les

onze mille vierges, il vous trouveroit donc toujours en son chemin ?

M. D'ARGENTCOURT.

Ah! mon cher Scrupule, prend pitié de mon état. Aide-moi à rompre ce funeste mariage. J'ai connu Angélique dès mon enfance. Depuis ma disgrâce, elle a eu la générosité de me voir quelquefois en secret au parloir dans son couvent. Je lui ai juré un amour éternel. Mon oncle n'en avoit jamais entendu parler, que nous nous étions promis une foi mutuelle: et pendant mon exil et mes courses vagabondes en Amérique, ses lettres et sa tendresse faisoient ma seule consolation.

S C R U P U L E.

Voyez la petite rusée. . . . A son air innocent, on auroit juré qu'elle ne savoit ni parler ni écrire. Monsieur, ne comptez pas sur mon secours.

M. D'ARGENTCOURT.

Tu me vois au désespoir.

S C R U P U L E.

Je suis désespéré de votre désespoir, mais le bâton de votre oncle est sans cesse présent à mon esprit.

M. D'ARGENTCOURT.

Si tu ne me sers pas dans cette occasion ,
sois certain de ma mort!

SCRUPULE.

Je vous pleurerai tant que je pourrai, je
vous pleure déjà d'avance ; mais je ne veux
plus me mêler d'intrigues. Bicêtre m'a fait
réfléchir, et je me suis voué à la vertu.

M. D'ARGENTCOURT.

Je te payerai si bien.

SCRUPULE.

Avec des promesses ! cette monnaie n'a
plus cours dans mes états.

M. D'ARGENTCOURT.

Donne seulement cette lettre.

SCRUPULE.

Je ne ferai pas seulement un signe pour
vous, de peur des gestes brutaux de mon-
sieur du Guignon.

M. D'ARGENTCOURT.

Eh bien ! ton ingratitude me force aux
menaces. Si tu me trahis : si tu ne fais pas
tout ce que je t'ordonnerai, je te rouerai de
coups, et je ne te payerai jamais un sol

de ce que je te dois. Si tu me sers, au contraire, et si tu me fais avoir la main d'Angélique, je te donnerai le double de ce que je t'ai promis.

S C R U P U L E.

L'argument commence à devenir pressant; mais le souvenir du passé me donne des scrupules.

M. D'ARGENTCOURT.

Tu n'as pas un moment à hésiter. Choisis ou cette lettre ou cette canne.

il la lève.

S C R U P U L E.

La lettre est plus légère, et je m'en charge plus volontiers. Je crois entendre quelqu'un. Sauvez-vous, cachez-vous dans le bois, et revenez dans un quart-d'heure chercher la réponse d'Angélique.

d'Argentcourt sort.

S C E N E I I.

S C R U P U L E, seul.

Sous quelle maligne planète suis-je né? tant que j'ai été fripon, toutes mes ruses, toutes mes intrigues ont été déjouées, et mon dos a retiré seul le salaire de mes peines.

Aujourd'hui je veux être honnête homme, et l'on ne veut pas m'en donner la permission. Comment éviter le double orage qui me menace? Si je sers d'intrigant à monsieur d'Argentcourt pour escamoter Angélique à son oncle, celui-ci ne manquera pas de me payer comme je le mérite. Le moins que je puisse espérer est une bastonnade sûre et un congé désastreux. Si ma probité refuse de suivre les ordres de monsieur d'Argentcourt, autre bastonnade aussi certaine et peut-être plus vigoureuse, et perte totale de mes gages. Que d'écueils pour ma délicatesse! Et qu'il est difficile dans ce monde de conserver intacts et son honneur et ses épaules! Il faudra calculer de quel côté j'ai le plus à gagner, et le moins à recevoir, mais en attendant, donnons toujours cette lettre. La manière dont elle sera reçue, servira à m'éclairer sur ce que je dois faire.

SCENE III.

ANGELIQUE, SCRUPULE, FINETTE.

ANGELIQUE.

Tu m'avois dit, Finette, que ma mère m'attendoit ici.

SCENE III.

191

FINETTE.

Elle m'avoit ordonné de vous y faire venir : elle est apparemment dans une autre allée.

SCRUPULE.

à Finette.

Je crois que c'est elle que je vois là-bas.
Non, plus loin. Avance jusques-là.

pendant qu'elle y regarde, il passe devant
Angélique et lui remet la lettre.

ANGELIQUE.

Que veut dire ceci ? de qui est cette
lettre ?

SCRUPULE.

Chut ! elle est de monsieur d'Argentcourt.

ANGELIQUE.

Oh dieux ! où est-il ?

SCRUPULE.

Fort près de vous ; mais je me sauve ;
préparez la réponse.

SCENE IV.

ANGELIQUE, FINETTE,

ANGELIQUE lit le billet :

« J'arrive, échappé à mille dangers, ac-

192. L'ENLÈVEMENT.

» cablé par mille malheurs, soutenu par
» un peu d'espoir; mais je meurs si je ne
» vous vois pas. »

Oh, certainement, je ne le laisserai pas mourir!

F I N E T T E.

Je ne le laisserai pas mourir! de qui parlez-vous, s'il vous plaît?

A N G E L I Q U E.

De personne.

F I N E T T E.

Que vouloit donc dire cette tendre compassion pour personne?

A N G E L I Q U E.

C'est la fin d'une chanson que je répétois.

F I N E T T E.

C'est peut-être cette chanson qui est écrite en forme de lettre, et que vous mettez, sans faire semblant de rien, dans votre poche?

A N G E L I Q U E.

Justement.

F I N E T T E.

De grâce, montrez-la moi, j'aime à la folie les chansons tendres.

A N G E L I Q U E.

ANGÉLIQUE.

Je ne le puis ; j'ai promis de ne la pas montrer.

FINETTE.

Vous vous moquez ; une chanson n'est pas un secret, et tout ce qui se chante peut se dire.

ANGÉLIQUE.

Vous m'impatientez, Finette ; vous êtes trop curieuse, et je vous dis très-sérieusement que je n'aime pas qu'on prenne avec moi de ces libertés.

FINETTE.

Je ne vous ai jamais vu un ton si décidé, mademoiselle. Madame votre mère en me plaçant auprès de vous me rend responsable de votre conduite, des personnes que vous voyez, des papiers que vous recevez. Cette chanson a un air mystérieux qui cache..

ANGÉLIQUE.

Un air mystérieux ! vous voyez du mystère à tout. Eh bien ! je vous dirai que c'est une chanson que j'ai faite. Je la crois très-plate, et je ne veux la montrer à personne.

FINETTE.

Vous avez fait une chanson ! quel mira-

cle! voyez comme j'avois raison de soutenir que sous votre air de simplicité, vous enveloppiez un esprit d'ange. Oh! quand madame Grognac et monsieur du Guignon viendront me rebattre les oreilles de leurs sots reproches; quand ils diront, voyez qu'elle est simple, gauche, idiote, car c'est ainsi qu'ils vous traitent, comme je me divertirai à leurs dépens! je meurs d'impatience de les voir, et de leur répondre que vous avez fait une chanson.

ANGÉLIQUE.

Au nom des dieux, garde-t-en bien, Finette, tu me perdrois.

FINETTE.

Vous perdre pour une chanson! voici qui devient tragique! Jamais au un auteur de roman n'a imaginé une manière pareille de se perdre.

ANGÉLIQUE.

Ne fais point d'imprudences : il y va de ma vie.

FINETTE.

Mademoiselle! mademoiselle! cette chanson a un faux air de billet doux qui

SCENE IV. 195

m'alarme , et j'imagine que quelqu'amou-
reux en est l'auteur.

ANGELIQUE.

Hélas ! Finette , imagine ce que tu voudras ,
mais prends pitié de moi.

FINETTE.

On m'avoit bien dit , lorsque je suis en-
trée , il y a deux ans , chez vous , que vous
aviez vu au couvent à votre parloir certain
jeune homme , un certain cousin , mauvais
sujet.

ANGELIQUE.

Cousin , oui : mauvais sujet , non , je
t'assure. Il étoit chassé , déshérité par son
oncle ; nous nous étions connus dans mon
enfance , et il auroit été contre l'humanité ,
contre la charité de l'abandonner dans son
malheur.

FINETTE.

Et vous poussez la charité jusqu'à l'aimer
à la folie , n'est-il pas vrai ?

ANGELIQUE.

Ne doit-on pas aimer son prochain ?

FINETTE.

Sans doute , et sur-tout lorsque ce prochain

se trouve être un joli cousin. Ainsi l'amour du prochain vous fait recevoir des billets doux que vous voulez faire passer pour des chansons.

ANGÉLIQUE.

Sois touchée de mon embarras, Finette, et garde bien mon secret.

FINETTE.

On ne garde que les secrets confiés, et non les secrets volés.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! je te jure que je ne te cacherai rien.

FINETTE.

Oui, à présent que je sais tout.

ANGÉLIQUE.

Je te crois un cœur sensible, et tu ne voudrais pas faire mon malheur.

FINETTE.

Non. Mais si je suis forcée à choisir entre le vôtre et le mien?

ANGÉLIQUE.

Comment cela?

FINETTE.

Rien n'est plus probable. Si je garde votre secret, comme il faut à la fin qu'il se dé-

SCÈNE IV. 197

couvre, votre mère me chassera, ainsi voilà mon malheur certain; et si je vous trahis, je fais le vôtre.

ANGÉLIQUE.

Mais je ne te demande pas de me servir. Je te demande seulement d'ignorer ce que tu ne devois pas savoir.

FINETTE.

De temps immémorial, les femmes-de-chambre ont été confidentes de leurs maîtresses, et l'on ne croit jamais que nous ignorions ce qui les intéresse. J'y ai déjà été attrapée; et pour avoir servi les innocens amours de ma première maîtresse, j'ai perdu une forte pension que me faisoit sa famille. D'ailleurs, quel est votre espoir dans cette passion romanesque? songez que votre mère veut vous marier à monsieur du Guignon.

ANGÉLIQUE.

Voilà ce qui me désespère. Ce mariage est un supplice pour moi.

FINETTE.

Monsieur du Guignon est un si honnête homme!

N 3

ANGÉLIQUE.

Il est si bourru !

FINETTE.

Il est si riche !

ANGÉLIQUE.

Il est si vieux !

FINETTE.

Oui. Et le cousin est si jeune et si joli, n'est-il pas vrai ? Mais votre mère est absolue, impérative, inflexible. N'espérez pas la toucher.

ANGÉLIQUE.

Mon dieu ! je n'ose pas seulement lui parler ; mais puisque le ciel me renvoie mon cousin, je veux le consulter sur le parti que je dois prendre ; je veux le voir encore avant de mourir ou de me marier.

FINETTE.

De pareilles délibérations sont trop dangereuses. Il n'en peut résulter que quelque folie, j'y mets opposition.

ANGÉLIQUE.

Ma bonne, ma chère Finette, je te conjure, les larmes aux yeux, de ne pas m'enlever cette dernière satisfaction de ma vie.

FINETTE.

Vous voulez consulter votre cousin , et moi je consulterai monsieur du Guignon , pour savoir s'il approuve cette consultation.

ANGELIQUE.

Tu veux donc ma mort, cruelle? il faut que tu ayes un cœur de rocher. Je te demande à genoux de me permettre une seule minute d'entretien.

FINETTE.

A votre âge, une minute est si dangereuse, elle peut nous perdre toutes deux; mais j'y consens, si vous me promettez d'employer cette minute à ôter tout espoir à votre cousin.

ANGELIQUE.

Hélas! tu sais bien que je n'ai aucune espérance à lui donner. Mais j'entends, je crois, ma mère.

FINETTE.

Retirons-nous un moment, vos yeux sont tout rouges. Elle verroit que vous avez pleuré.

elles sortent.

N 4

SCÈNE V.

M^{de}. GROGNAC , M. du GUIGNON.M^{de}. GROGNAC.

Enfin , monsieur du Guignon , vous vous rendez à la raison. Vous épousez ma fille. Mais je conçois combien il vous en coûtera.

M. du GUIGNON.

Il m'en coûtera quelques inquiétudes , madame Grognac , comme à quelqu'un qui met à une loterie où il n'y a qu'un bon numéro , sur quatre - vingt - dix - neuf mauvais.

M^{de}. GROGNAC.

Et vous auriez cru trouver autre part ce bon numéro ?

M. du GUIGNON.

Moi ! mon dieu non , ma chère madame Grognac. La première femme que j'ai épousée étoit un diable incarné ; méchante , fausse , coquette , galante , jalouse , emportée , elle n'a jamais fait d'autre bonne action dans sa vie que de me rendre veuf , encore l'a-t-elle fait attendre le plus long-temps qu'elle a pu , et je n'aurois jamais voulu me replon-

ger dans ce purgatoire de mariage, si je ne craignois de laisser un héritage considérable à des fripons de collatéraux, qui n'ont ni honneur, ni conscience, ni tendresse pour moi. J'avois un étourdi de neveu que j'aimois, qui joignoit la plus mauvaise tête au meilleur cœur du monde. Mon démon de femme nous a brouillés. Je l'ai chassé, déshérité pour des fredaines qui ne méritoient que des réprimandes. On m'a dit qu'il étoit mort en Amérique. Il n'a écrit le contraire à personne, depuis cinq ans, et au défaut de ce neveu, je veux me donner des héritiers de ma façon.

Mde. G R O G N A C.

Et si ce neveu avoit vécu?

M. du G U I G N O N.

Je ne sais ce que j'aurois fait. C'est peut-être sa mort qui a emporté ma colère; et s'il avoit vécu, je me serois peut-être marié pour le punir de ses folies.

Mde. G R O G N A C.

Eh bien! je vous connois mieux que vous ne vous connoissez vous-même, et je vois clairement que si le mariage est une affaire

202 L'ENLÈVEMENT.

de calcul pour vous , c'est avec une autre personne qu'Angélique que vous auriez voulu calculer.

M. du GUIGNON.

Je me donne au diable , si je vous comprends. Je crois que toutes les femmes ne valent pas grand'chose , l'amour-propre et la coqueterie étant les seuls matériaux que le mauvais ange , qui les a créées , ait fait entrer dans leur composition. Mais parmi ce sexe si dangereux , et malheureusement si nécessaire , je ne vois qu'une personne qui puisse être mon fait.

Mde. GROGNAC.

C'est précisément ce que je pensois. Celle-là n'a ni amour-propre , ni foiblesse.

M. du GUIGNON.

Oui. Parce qu'elle n'a pas assez d'esprit heureusement pour avoir ni volonté ni passions.

Mde. GROGNAC.

Vous extravaguez , je crois !

M. du GUIGNON.

D'ailleurs , je me trompe peut-être , elle est si jeune que ses défauts n'ont pas eu le

temps de se montrer. Les femmes sont comme les chattes , les griffes et la méchanceté ne leur viennent qu'en grandissant.

Mde. GROGNAC.

Mais je crois qu'il a le délire. Il me compare à une jeune chatte ! De qui parlez-vous donc ?

M. du GUIGNON.

Mais d'Angélique apparemment.

Mde. GROGNAC.

Et moi je vous parlois de la femme que vous préférez à toutes les autres.

M. du GUIGNON.

Eh bien ! c'est elle.

Mde. GROGNAC.

Oui , celle que vous épousez ; mais je vous parle de celle que vous auriez voulu épouser ; si elle y avoit consenti , de la beauté qui tient en secret votre cœur sous ses loix.

M. du GUIGNON.

Sur mon honneur , la tête vous tourne. Vous croyez de bonne foi que comme un amoureux de roman , j'ai une passion secrète et malheureuse dans le cœur ?

Mde. GROGNAC.

Je ne le crois pas : j'en suis sûre. Est-ce qu'une femme un peu sensible et qui sent ce qu'elle peut valoir, ne devine pas tout de suite cette sorte de secrets.

M. du GUIGNON.

Tous les sorciers de Pharaon réunis ne devineroient pas ce qui ne peut exister. Malheureusement, je connois trop le monde, pour qu'aucune femme puisse me donner la fièvre de l'amour, et aucun homme l'illusion de l'amitié.

Mde. GROGNAC.

Je vous plaindrois si vous parliez franchement. L'homme qui ne sait pas nous adorer ne mérite pas de vivre.

M. du GUIGNON.

Ma foi, j'ai vu mon éducation négligée par mes parens, mon cœur trahi par mes maîtresses, mes services oubliés par ma cour, ma maison abandonnée par mes amis, ma fortune pillée par mes domestiques, convoitée par mes collatéraux, et mon front ridiculement décoré par ma femme ; comment diable voulez-vous que je croye à l'honêteté, à l'amour et à l'amitié ? Ce sont trois images

fantastiques que chacun prétend adorer , que trompe tout le monde , et que personne n'a jamais vues.

Mde. GROGNAC.

Et si vous avez de bonne foi ces ridicules opinions , pourquoi vous marieriez-vous ?

M. du GUIGNON.

Je vous l'ai déjà dit : uniquement pour faire des enfans , et pour faire enrager par là mes collatéraux.

Mde. GROGNAC.

Dites plutôt pour vous faire enrager vous-même. Vous voudriez briser le joug que vous portez , et éteindre par ce mariage la malheureuse passion qui vous consume.

M. du GUIGNON.

Quel galimatias me faites vous-là ?

Mde. GROGNAC.

Il y a long-temps que je vous ai vu tous les symptômes de l'amour. Vous étiez souvent si agité !

M. du GUIGNON.

Parce que certaine extravagante que je voyois me donnoit de l'impatience.

206 L'ENLÈVEMENT.

Mde. GROGNAC.

Je vous voyois par fois si rêveur!

M. du GUIGNON.

Quand on s'ennuie on a l'air de rêver.

Mde. GROGNAC.

Et ces soupirs qui vous échappent si fréquemment?

M. du GUIGNON.

Quand on a eu autant de malheurs que moi, on soupire plus qu'on ne rit.

Mde. GROGNAC.

Et cette oppression qui vous coupe si souvent la parole?

M. du GUIGNON.

Ne prenez - vous pas aussi mon asthme pour un symptôme d'amour?

Mde. GROGNAC.

A quoi bon faire le mystérieux? imitez ma franchise, je connois l'objet de votre passion.

M. du GUIGNON.

En ce cas vous êtes plus savante que moi. Et quel est ce rare objet?

SCÈNE V. 207

Mde. G R O G N A C.

La modestie me défend de le nommer.

M. du G U I G N O N , avec colère.

Quoi! vous croyez que ce seroit vous , madame Grognac , qui m'enflammeriez?

Mde. G R O G N A C.

Ne venez-vous pas de me nommer vous-même? Soyez , je vous prie , plus respectueux.

M. du G U I G N O N.

Mais sur mon ame , vous êtes folle.

Mde. G R O G N A C.

Oui , vous croyez que c'est une folie que de vous résister ; mais vous me presseriez en vain.

M. du G U I G N O N.

Je vous dis que vous rêvez.

Mde. G R O G N A C.

Non , je vous dis que ma résolution est prise. J'ai tourné trop de têtes dans ma vie. La mienne n'a tourné qu'une fois. J'ai fait la sottise de me marier , j'en ai été punie. J'ai le bonheur d'être veuve : on ne m'y rattrapera plus , et l'on brûlera toujours pour moi sans espoir.

M. du GUIGNON, à Mde. Grognac autour du théâtre.

Mais qui diable vous parle de vous aimer ?

Mde. GROGNAC, l'évitant.

Je vous répète que mon parti est pris.

M. du GUIGNON.

Et qui seroit assez abandonné de Dieu pour vous épouser ?

Mde. GROGNAC.

Non, jamais on ne m'épousera. Mes charmes seront comme la sensitive qui se refuse à tous ceux qui veulent la cueillir.

M. du GUIGNON.

J'enrage ! mais écoutez donc ce qu'on vous dit.

Mde. GROGNAC.

Je n'ai que trop écouté, et je vous défends de m'en reparler.

M. du GUIGNON.

Je vous jure sur mon honneur...

Mde. GROGNAC.

Vos sermens sont inutiles, et votre obstination m'excède. Ne m'approchez pas, où je ne réponds pas de ma colère.

M.

M. du G U I G N O N .

Je ne puis contenir la mienne. Madame Grognac , je vous dis et vous répète qu'il faudroit être fou pour vous aimer ; que vous êtes laide , capricieuse , extravagante , emportée , et que s'il n'y avoit que vous et moi au monde , le monde finiroit à coup sûr. M'expliqué-je clairement ? M'entendez-vous distinctement ? Me parlerez-vous encore de vous , quand il est question de votre fille ?

Mde. G R O G N A C .

Voilà bien le langage violent d'un amant maltraité et au désespoir ! Hélas ! toutes ces injures m'inspirent une tendre pitié. Mais je veux croire que cet effort que vous faites sur vous-même , vous rendra plus raisonnable ; revenez à vous et remettez-vous de votre trouble. Prenez une courageuse résolution. Consentez-vous à épouser ma fille ?

M. du G U I G N O N .

Je n'ai jamais eu d'autre idée dans la tête , et sans vos visions cornues...

Mde. G R O G N A C .

Visions ! soit. Je ne veux pas vous contrarier. Mais espérez-vous que cette petite

Tome II.

○

filles pourra vous guérir radicalement ? Elle est si simple, si froide, si idiote !

M. du GUIGNON.

C'est ce qui fait précisément que je la veux pour femme. Elle est, grâce à votre sévérité qui l'a abasourdie, d'une simplicité qui tient de la bêtise. C'est ce qui me plaît en elle. J'y ai bien réfléchi, et je tiens pour certain que la femme qui a le moins d'esprit est celle qui fait le moins de sottises.

Mde. GROGNAC.

Je crains que vous ne comptiez trop sur les forces factices que vous donne un instant de dépit, et qu'au moment de signer, votre folle passion ne vous fasse encore tout rompre.

M. du GUIGNON.

Quelle obstination enragée a cette folle de croire qu'on l'aime ! Je vous dis et vous proteste que je signerai ce soir, tout-à-l'heure même, si vous voulez.

Mde. GROGNAC.

Eh bien ! je vous prends au mot. Ma fille paroît, nous allons décider votre mariage pour ce soir.

SCÈNE V.

211

M. du GUIGNON, à part.

J'en suis ravi, c'est le seul moyen de mettre un terme à ses extravagances.

Mde. GROGNAC, à part.

C'est une vraie charité de ne pas lui laisser le temps du repentir; et je me débarrasse, par-là, de l'importunité de ses poursuites.

SCÈNE VI.

Mde. GROGNAC, M. du GUIGNON,
ANGELIQUE, FINETTE.



ANGELIQUE : elle fait de profondes et timides révérences.

Maman, je suis venue me rendre ici à vos ordres, et je vous ai cherchée par tout le boulingrin.

Mde. GROGNAC.

C'est que vous n'avez pas le sens commun, et que vous me cherchez par-tout où je ne suis pas.

FINETTE.

Nous avons couru par-tout, madame, et je vous jure, sur mon honneur, que vous n'êtes ni dans le boulingrin, ni dans le parterre, ni sur la grande terrasse.

O 2

212 | L'ENLÈVEMENT.

M. du GUIGNON.

Voilà le premier serment de femme qui me semble croyable.

Mde. GROGNAC.

Ecoutez, Angélique, connoissez-vous le premier devoir d'une fille ? Savez-vous que c'est l'obéissance ?

ANGÉLIQUE.

Je croyois que c'étoit d'aimer sa mère.

Mde. GROGNAC.

Je vous avertis que je viens de disposer de vous, et vous serez ce soir la femme de monsieur du Guignon, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

ANGÉLIQUE.

Il ne m'a rien demandé, maman.

Mde. GROGNAC.

Voyez l'impertinente ! ce n'est point vous, c'est moi qui dispose de votre main, et c'est à moi, et non à vous, qu'il doit s'adresser.

M. du GUIGNON.

J'espère, mademoiselle, que je serai assez heureux pour obtenir votre consentement.

Mde. GROGNAC.

Son consentement ! son consentement !
jour de dieu ! je voudrais qu'elle le refusât !
Que répondez-vous, petite idiote ?

ANGELIQUE.

Vous voyez que je ne réponds rien, maman.

Mde. GROGNAC.

Et moi, je veux que vous répondiez,
mademoiselle.

ANGELIQUE.

Ma bonne, comment répond-on à une
telle demande ?

FINETTE.

Qui ne répond pas, consent, mademoiselle.

Mde. GROGNAC.

Comme elle est simple ! elle demande à sa
bonne ce qu'elle doit vous répondre.

M. du GUIGNON.

Par-dieu ! j'aurais voulu que ma première
femme eût été aussi neuve. Ce n'étoit par-
bleu pas sa bonne qu'elle consultoit, et son
mari encore moins.

Mde. GROGNAC.

Eh bien ! petite sotte, on ne peut donc pas
tirer une parole de vous ?

ANGÉLIQUE.

Mais, maman, je suis trop enfant pour monsieur,

M. du GUIGNON.

C'est-à-dire que vous me trouvez trop vieux pour vous ?

ANGÉLIQUE.

Tout comme vous voudrez, monsieur.

Mde. GROGNAC.

Eh ! ne voudroit-elle pas qu'on lui donnât un enfant pour mari ? Allons, allons, nous perdons notre temps à vouloir tirer quelques mots de raison de cette petite idiote. Venez avec moi dresser les articles, et ce soir nous signerons.

ANGÉLIQUE.

Comment, maman, ce soir ; de grâce écoutez...

Mde. GROGNAC.

Taisez-vous. Si vous dites un seul mot qui me choque, je vous traiterai comme vous le méritez. Faites la révérence à monsieur, et dites-lui distinctement que vous êtes prête à lui obéir.

SCENE VI.

215

ANGELIQUE, pleurant.

Monsieur, je suis prête, ah! ah! ah!

tout bas.

à mourir de chagrin.

M. du GUIGNON.

Vous la brusquez trop. Voyez comme elle pleure.

Mde. GROGNAC.

Ne voyez-vous pas que c'est une enfant qui ne sait ni pourquoi elle pleure, ni pourquoi elle rit.

M. du GUIGNON, en s'en allant.

Ma foi, les femmes comme vous le savent-elles davantage?

Mde. GROGNAC.

Comme votre dépit amoureux perce dans tout ce que vous dites contre mon sexe!

SCENE VII.

ANGELIQUE, pleurant, FINETTE.

FINETTE.

A quoi servent ces larmes-là, made moiselle?

ANGELIQUE.

Je suis au désespoir.

O 4

FINETTE.

Mais si vous avez une si forte aversion pour épouser monsieur du Guignon, il falloit le dire courageusement. Une réponse ferme peut sauver ; mais des pleurs ne vous tirent pas d'affaire.

ANGÉLIQUE.

Tu as raison ; mais il faudroit du courage, et je n'en ai pas contre ma mère.

FINETTE.

Non seulement vous n'avez pas de courage, mais vous manquez absolument d'esprit avec elle.

ANGÉLIQUE.

Depuis que je suis née, elle m'a tant grondée, tant battue, que je ne la vois jamais sans frayeur. A peine puis-je respirer près d'elle. Juge comment j'aurois la hardiesse de lui résister.

FINETTE.

En ce cas résignez-vous donc, et obéissez de bonne grâce.

ANGÉLIQUE.

Je ne sais pas lui résister, mais je peux mourir. Il est bien décidé que mon cœur

SCÈNE VII. 217

ne sera jamais à monsieur du Guignon, et je n'aurai jamais la malhonnêteté de donner ma main sans mon cœur.

FINETTE.

Que ferez-vous donc? Ce soir on vous marie.

ANGÉLIQUE.

Ma force et ma raison m'abandonnent. Tu ne me donnes aucun conseil. Le cœur de ma mère est inexorable. Le ciel est sourd à mes vœux, tout est conjuré contre moi, et mon cousin, mon seul appui, m'oublie! c'étoit ma seule espérance, elle m'est enlevée... Mais je crois voir Scrupule.

SCÈNE VIII.

Les précédens, SCRUPULE, M. D'ARGENTCOURT dans le fond du théâtre.
Il commence à faire nuit.

SCRUPULE.

Toujours Finette avec elle! elle la suit comme son ombre. Si je pouvois la faire disparaître!

ANGÉLIQUE.

Scrupule, approchez. Finette sait tout.

S C R U P U L E .

Tant pis , mademoiselle , quand une fille sait un secret aujourd'hui , la gazette le sait le lendemain.

F I N E T T E .

L'impertinent ! comme si nous ne les gardions pas mieux que vous !

S C R U P U L E .

Oui les vôtres ; mais quand il s'agit de ceux des autres , le public est votre confident. Au surplus , ce qui est fait est fait , et un secret lâché ne peut se reprendre. Je viens donc , mademoiselle , vous demander une réponse à certain billet.

A N G E L I Q U E .

Je n'en ai point écrit , Scrupule.

S C R U P U L E .

Désastreuse nouvelle à porter à monsieur d'Argentcourt !

M. D'ARGENTCOURT , dans le fond du théâtre-

Ah ! je suis perdu , elle ne daigne pas me répondre.

A N G E L I Q U E .

Mais , mon cousin ne pourroit-il pas venir lui-même chercher sa réponse ?

SCRUPULE.

Vivat! c'est la meilleure que je puisse lui porter. Nous aimons beaucoup mieux les lettres vivantes que les lettres écrites.

ANGÉLIQUE.

Est-il bien loin d'ici?

SCRUPULE.

Mon Dieu! est-ce que ces gens-là sont jamais loin? Allons monsieur le désespéré, venez lire dans deux beaux yeux la réponse que vous attendez.

FINETTE.

Vous allez vous perdre. Songez à la parole que vous m'avez donnée. Si cette réponse n'est pas un congé, rappelez-vous nos conventions.

ANGÉLIQUE.

Laisse-moi, cruelle, puis-je t'écouter? vois seulement s'il arrive quelqu'un, et ne nous laisse pas surprendre.

M. D'ARGENTCOURT, à ses pieds.

Ah! ma charmante cousine, voici le premier moment où je crois vivre depuis trois ans, depuis trois siècles que je ne vous ai vu.

L'ENLÈVEMENT.

ANGÉLIQUE.

Pour moi , je sentois bien que j'existois pendant ces trois tristes années. Ma douleur m'avertissoit de mon existence.

M. D'ARGENTCOURT.

Ce seul instant efface toutes mes peines.

ANGÉLIQUE.

Ah! mon cousin , cet instant si doux doit y mettre le comble.

M. D'ARGENTCOURT.

Je sais qu'on veut vous marier à mon oncle.

ANGÉLIQUE.

Oui , mais vous ne savez pas que c'est ce soir , que c'est tout-à-l'heure qu'on veut conclure ce fatal mariage.

M. D'ARGENTCOURT.

Et vous y consentez ?

ANGÉLIQUE.

Moi! j'aimerois mieux mourir; mais on me marie sans demander mon consentement.

M. D'ARGENTCOURT.

Jetez-vous aux pieds de votre mère , fléchissez son cœur.

SCENE VIII.

22r

ANGELIQUE.

Hélas! il faudroit qu'elle en eût un pour le fléchir. Je ne lui connois que de l'emportement et une volonté inflexible.

M. D'ARGENTCOURT.

Mon oncle est plus sensible ; mais peut-être encore plus emporté. Il m'a chassé, déshérité. Je ne puis jamais reparoître devant lui.

ANGELIQUE.

Je suis bien plus malheureuse que vous ; car enfin on ne vous marie pas malgré vous à une autre.

M. D'ARGENTCOURT.

Avez-vous un seul malheur qui ne soit le mien ? Si ce mariage se conclut , ma mort est décidée ; et ne pouvant changer mon sort , je saurai terminer ma vie.

ANGELIQUE.

La mienne sera bientôt consumée par le désespoir. Ah! mon cher cousin ! mon seul appui ! vous ne voyez donc aucune ressource pour nous sauver ?

M. D'ARGENTCOURT.

Je n'en connois qu'une. L'amour me l'ins-

pire. Le désespoir la dicte. Notre situation la justifie; mais je tremble de vous la proposer.

ANGÉLIQUE.

Et pourquoi tremblez-vous? Comment ce qui doit nous rendre la vie, peut-il nous faire peur?

M. D'ARGENTCOURT.

Je crains que votre tendresse pour moi ne soit pas assez forte pour prendre un remède si violent.

ANGÉLIQUE.

Ah! si c'est-là le seul obstacle que vous craignez, soyez sûr que votre crainte est bien peu fondée.

M. D'ARGENTCOURT.

Écoutez, mon Angélique, nous n'avons pas un moment à perdre. Chaque minute qui s'écoule est précieuse. On va nous sacrifier tous deux. On va signer notre malheur, notre mort. J'aurai dans l'instant une chaise à la porte du parc. Si vous m'aimez assez pour vous abandonner à ma foi, pour suivre votre amant, votre époux; cette fuite assurerait le bonheur de ma vie. Cette fuite est le seul moyen d'échapper à

nos tyrans. La violence qu'on vous fait le rend légitime. Ma sincérité met votre honneur à l'abri de tout danger. Mais aurez-vous assez d'amour pour abandonner votre fortune , et pour suivre un malheureux sans état , sans bien , et qui n'a dans l'univers d'autre richesse que sa passion pour vous.

ANGÉLIQUE.

Ah! mon cousin! c'est la seule richesse qu'il nous faut! je n'hésite pas à vous croire, à vous suivre. Mon cœur est trop pur pour douter du vôtre. Il est trop plein de vous pour que le repentir y trouve place. Si un enlèvement est un crime, ma mère en est seule coupable, et le mariage auquel elle me voudroit forcer, me rendroit, je crois, bien plus criminelle. Je n'ai pas d'expérience. Ma mère ne m'a jamais rien appris qu'à trembler devant elle; mais la nature me dit que je suis la vertu, en suivant un époux que j'aime; et que je serois un monstre, si je promettois ma main à un homme que je ne puis jamais aimer.

M. D'ARGENCOURT.

Il n'est plus de danger que je craigne, plus de malheur que je redoute: mon Angélique

224 L'ENLÈVEMENT.

me suit, mon Angélique partage mon sort ! un désert avec elle, voilà le bonheur. Suivez donc, ma chère cousine, cette courageuse résolution. Il commence à faire nuit, je serai ici dans un quart-d'heure. De grâce, revenez-y, et évitez sur-tout jusques-là nos cruels parens. Je suis à la porte du bonheur, mais je ne vivrai pas jusqu'au moment où il ne dépendra plus que de nous. Je laisse en vos mains ma vie et mon sort.

ANGÉLIQUE.

Revenez bien vite, mon cousin, l'amour me donnera du courage.

D'ARGENCOURT sort et emmène Scrupule.

Il commence à faire nuit.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, FINETTE.

FINETTE.

La minute que vous m'avez demandée a été un peu longue, mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Tu te trompes, Finette, nous n'avons été tout au plus qu'une demi-minute ensemble.

FINETTE.

FINETTE.

Comme les montres des amans s'arrêtent toujours dans les tête-à-tête! mais quels sont les sages avis de ce grave conseiller?

ANGÉLIQUE.

Tu le sauras, Finette; il va revenir tout-à-l'heure, et nous prendrons une décision définitive.

FINETTE.

Comment, il va revenir? deux rendez-vous dans une soirée! ma probité s'y refuse.

ANGÉLIQUE.

Ce sera la dernière complaisance que j'exigerai de toi. Mais j'entends quelqu'un. Je crains que ce ne soit ou ma mère ou M. du Guignon! je vais dans une autre allée. Reste ici. S'ils viennent, tu leur diras que je suis retournée au château.

FINETTE.

Il faudroit, en effet, y retourner. Voici la nuit qui arrive, et je crains beaucoup les scènes nocturnes.

la nuit arrive tout-à-fait.

Tome II.

P

SCÈNE X.

FINETTE, seule.

Elle part et ne m'écoute pas. Ma position devient critique. Nos jeunes-gens ont la tête vive. L'heure du mariage s'approche. S'il s'accomplit, j'aurai la plus ennuyeuse condition du monde. Si nos amoureux font quelque folie, madame Grognac pourroit m'en faire payer les frais. Que n'ai-je ici Scrupule pour délibérer avec lui sur ce que je dois faire? Il a quelque chose de fripon dans la physionomie, qui annonce un homme de bon conseil.

la nuit doit être très-sombre.

SCÈNE XI.

SCRUPULE, FINETTE.

SCRUPULE.

Où diable pourrai-je trouver Finette? ses avis me seroient bien nécessaires.

FINETTE.

Si nous causions ensemble, il trouve-

roit moyen de me tirer de l'embarras où je me trouve.

SCRUPULE.

Dans tous les mauvais pas, une fille a toujours plus de présence d'esprit qu'un homme.

FINETTE.

On a beau dire du mal des hommes, le courage de ces animaux-là nous les rend nécessaires.

SCRUPULE.

Elles ont un instinct de fourberie mille fois plus fin que tout notre esprit.

FINETTE.

Je n'ose l'appeler.

SCRUPULE.

Si je l'appelle, un autre m'entendra.

FINETTE.

Le danger devient cependant pressant.

SCRUPULE.

Il n'y a pas une minute à perdre.

FINETTE.

Scrupule!

SCRUPULE.

Finette!

En ce moment où ils crient tous deux, ils se
rencontrent nez à nez.

FINETTE.

Est-ce toi?

SCRUPULE.

Oui, c'est moi. Voici bien des affaires.

FINETTE.

Le pas est glissant!

SCRUPULE.

Monsieur d'Argentcourt suit mes pas,

FINETTE.

Angélique va revenir lui parler.

SCRUPULE.

Monsieur d'Argentcourt fera bien pis.

FINETTE.

Que peuvent-ils faire de pis que de se re-
parler de nuit?

SCRUPULE.

La bonne pièce! Est-ce qu'il n'y a pas
mille folies dont ils peuvent s'aviser?

FINETTE.

Notre sagesse les en empêchera ; n'est-il pas vrai ?

SCRUPULE.

Oh ! ma sagesse est très-poltronne en présence de monsieur d'Argentcourt ; et où l'amour se trouve, la raison n'a qu'à se faire. Mais tu ne sais pas ?

FINETTE.

Quoi ?

SCRUPULE.

Il vient l'enlever. Elle y a consenti. La chaise de poste va arriver.

FINETTE.

Ah ! juste ciel ! un enlèvement ! et que nous reste-t-il à faire ?

SCRUPULE.

De nous faire tuer par monsieur d'Argentcourt, si nous lui résistons, ou de nous faire livrer à la justice, si nous les favorisons.

FINETTE.

Nous avons là un joli choix à faire.

SCRUPULE.

Il n'y a que deux places dans la chaise de

poste , et nous resterons ici pour les menus plaisirs de la justice.

FINETTE.

Je me vois déjà enfermée.

SCRUPULE.

Je me vois déjà montant à l'échelle.

FINETTE.

Il me semble qu'on m'apporte déjà la lettre de cachet.

SCRUPULE.

Je crois déjà voir la maréchaussée à mes trousses.

FINETTE.

J'ai déjà été ruinée par une intrigue d'amour ; je ne veux plus être la dupe de ce fripon-là.

SCRUPULE.

Pour avoir servi les passions de mon maître , j'ai déjà été assommé et engagé.

FINETTE.

Les confidens sont si maltraités de nos jours !

SCRUPULE.

La justice est si brutale dans notre siècle !

SCENE XI.

231

FINETTE.

Eh bien! Scrupule, à quel saint nous vouer?

SCRUPULE.

Ma foi! prenons le plus sûr. Avertissons de tout l'oncle et la tante.

FINETTE.

J'en suis fâchée pour nos pauvres amans, mais notre sûreté l'exige.

SCRUPULE.

Courons vite.

FINETTE.

Ne perdons pas une minute

ils courent et pensent faire tomber madame Grognac.

SCENE XII.

Mde. GROGNAC, les acteurs précédens.

Mde. GROGNAC.

Quel est l'insolent et le mal-adroit qui a pensé me renverser?

SCRUPULE.

Ah! madame Grognac! c'est le ciel qui vous envoie.

P 4

Mde. GROGNAC.

Mais c'est le démon qui vous pousse. Vous m'avez toute meurtrie.

FINETTE.

C'est votre bon ange qui vous conduit ici ;
apprenez...

Mde. GROGNAC.

Quoi ?

SCRUPULE.

Sachez que....

Mde. GROGNAC.

De quoi est-il question ?

FINETTE.

On veut vous enlever... Votre...

Mde. GROGNAC.

On veut m'enlever !

SCRUPULE.

Un beau et hardi jeune homme, bien amoureux.

Mde. GROGNAC.

Amoureux de moi !

FINETTE.

Nous ne parlons pas de choses impossibles ;
mais d'un fait. Un jeune galant caché dans
le bois va dans l'instant enlever votre fille.

SCRUPULE.

Je lui ai entendu détailler tout le complot.

FINETTE.

Il va dans l'instant même se rendre ici.

Mde. GROGNAC.

Allez, mes pauvres enfans, je ris de votre frayeur.

SCRUPULE.

Il n'y a pas morbleu de quoi rire. Vous allez le voir arriver.

FINETTE.

Prenez-y-garde, nous vous disons la pure vérité.

Mde. GROGNAC.

Mon Dieu! je sais ce que tout cela veut dire. Il n'y a pas de quoi vous inquiéter.

SCRUPULE.

Il seroit plaisant que vous le sussiez mieux que nous, et que vous n'en fussiez pas inquiète.

Mde. GROGNAC.

Hélas! mes enfans! ma malheureuse beauté ne m'a que trop attiré de pareilles aventures. Combien n'ai-je pas vu, sans compter les

234 L'ENLÈVEMENT.

soupirans qui m'ont persécutée hautement , de jeunes gens rôder autour d'ici , pour me découvrir leur passion ! l'un prenoit pour prétexte l'envie d'acheter cette terre ; l'autre prétendoit que sa voiture avoit cassé pour s'arrêter dans ce village. Des gentilshommes voisins ont poussé l'adresse jusqu'à entamer quelques disputes de limites et de droits avec moi , afin d'avoir un motif apparent pour me voir , et je parie que le jeune homme en question qui vous alarme , est encore un de ces amoureux dont je cause la folie et les malheurs.

SCRUPULE.

Ma foi la tête n'y est plus.

FINETTE.

Elle est plus folle que je ne le croyois.

SCRUPULE.

Sa cervelle est dérangée comme une vieille horloge.

Mde. GROGNAC.

Hein ! vous êtes surpris de tout ce que je vous raconte ! mais je ris de vos inquiétudes. Le ciel qui m'a donné autant de vertu que de charmes , m'a armée d'une fierté qui guérit des blessures que font mes

attraits , et aucun homme n'a encore osé me dire en face qu'il m'aimoit.

F I N E T T E.

Vous êtes, en effet, bien propre à leur faire peur.

S C R U P U L E.

Quel seroit l'homme assez hardi pour que vous ne le fissiez pas reculer?

Mde. G R O G N A C.

Allez, laissez venir ce jeune-homme. Je ne crains point de le voir. Dès qu'il m'aura dit deux mots, vous verrez comme il sera honteux et repentant de son extravagance.

F I N E T T E.

Je crois, en effet, qu'il sera furieusement déconcerté.

S C R U P U L E.

Il ne s'attend sûrement pas à ce qu'il va trouver; mais, madame, si vous vous trompiez! si c'étoit, comme nous vous le disons, à votre fille qu'il en voulût!

Mde. G R O G N A C.

L'imbécille! crois-tu qu'un homme puisse aimer une pareille poupée? Et quand l'amour amène quelqu'un dans ce château, une autre que moi peut-elle en être l'objet?

FINETTE.

Vous savez qu'il ne faut disputer ni des goûts ni des couleurs, et...

SCRUPULE.

J'entends marcher. Voilà, je crois, l'homme en question.

Mde. GROGNAC.

Fort bien. Eloignez-vous. Je vous appellerai après l'avoir congédié.

FINETTE.

Ce pauvre monsieur d'Argentcourt va faire une lourde méprise.

SCRUPULE.

Paix! nous voici à l'abri de tout danger. Rions-en à notre aise. Le quiproquo sera plaisant.

SCENE XIII.

Mde. GROGNAC, M. D'ARGENTCOURT, marchant à tâtons et cherchant Angélique.

M. D'ARGENTCOURT.

Puisse l'amour diriger mes pas! Est-ce vous que j'entends?

Mde. GROGNAC.

à part.

Prenons un ton bien doux ; il ne faut pas heurter de front les passions.

haut,

Qui, c'est moi, Que me voulez-vous ?

M. D'ARGENTCOURT, touchant sa robe,
et prenant sa main.

Enfin, voici ce moment que j'avois tant souhaité. Rien ne m'empêchera donc plus de me livrer à mon amour, de vous en parler et de vous le prouver sans cesse.

Mde. GROGNAC.

C'est une pure folie dont vous feriez mieux de vous guérir.

M. D'ARGENTCOURT.

Moi, me guérir ! quelle réponse inhumaine ! et croyez-vous, cruelle, qu'un cœur blessé par vos charmes puisse désirer, puisse espérer ni repos, ni soulagement.

Mde. GROGNAC.

Vous vantez trop ces foibles charmes.

M. D'ARGENTCOURT.

Ah ! si les moments n'étoient pas si pré-

238 L'ENLÈVEMENT.

cieux , comme je me vengerois de ces doutes , en détaillant tout ce qui m'enivre en vous , l'éclat de vos yeux , la fraîcheur de votre teint , le charme de votre sourire , l'ingénuité de votre front , cette aimable pudeur la plus douce de vos perfections ! mais je suis entre la vie et la mort , et je dois avant tout m'assurer de mon bonheur.

Mde. GROGNAC.

à part. . .

Il est vraiment séduisant !

haut.

Mais songez que je ne puis être à vous. Je n'ai aucun espoir à vous donner.

M. D'ARGENTCOURT.

Quel fatal arrêt prononce votre bouche ! mais je ne puis vous croire si inhumaine , si ingrate. Voulez-vous me sacrifier , et être à Monsieur du Guignon ?

Mde. GROGNAC.

à part. . .

Ah vraiment ! il connoît son rival ! calmons sa jalousie.

haut.

Non. Je ne serai ni à lui ni à vous.

M. D'ARGENTCOURT.

Ni à moi ! quel mot funeste ! mais je ne puis le croire. Mon amour me donne des droits sacrés. L'occasion me favorise : la nécessité me justifie. Vos irrésolutions peuvent nous perdre sans ressources , et je me crois permis de tout employer pour vous entraîner.

Il veut l'emmenner.

Mde. GROGNAC.

Imprudent ! que prétendez-vous faire ?

M. D'ARGENTCOURT.

Je n'écoute plus rien que ma passion , et tout rend cet enlèvement légitime.

Mde. GROGNAC.

M'enlever ! je crois qu'il est dans le délire. Je vais crier...

M. D'ARGENTCOURT. Il l'enlève dans ses bras , et cherche à lui fermer la bouche.

Vous risquez de me perdre ; mais vos cris seront inutiles.

Mde. GROGNAC , criant de toutes ses forces.

Au secours ! au secours ! on m'enlève ! on m'enlève !

SCÈNE XIV.

Un laquais apporte des flambeaux. M. du GUIGNON, ANGÉLIQUE, FINETTE, SCRUPULE, Mde. GROGNAC, M. D'ARGENTCOURT.

M. du GUIGNON.

Que veulent dire tous ces cris? Qui diable enlève-t-on?

SCRUPULE.

Miséricorde! on enlève madame Grognac.

FINETTE.

Il faut voir un enlèvement pareil pour le croire.

ANGÉLIQUE.

Je suis perdue!

M. D'ARGENTCOURT.

Je demeure immobile!

Mde. GROGNAC.

Ah, monsieur du Guignon! tirez-moi des bras d'un rival furieux qui vouloit me profaner par un enlèvement.

M. du

SCÈNE XIV. 241

M. du GUIGNON.

Ma foi, madame Grognac, il faut, si on vous enlève, qu'un échappé des Petites-Maisons soit le ravisseur. Mais que vois-je ? ou c'est le diable, ou c'est mon pendants de neveu.

Mde. GROGNAC.

Votre neveu ! Il est donc dit que je tournerai la fête à toute votre famille.

M. D'ARGENTCOURT, aux pieds de M. du Guignon.

Ah mon cher oncle ! vous voyez à vos pieds le plus coupable de tous les hommes. Banni, déshérité par vous, il ne me restoit plus qu'un seul espoir au monde, c'étoit l'amour de ma cousine qui avoit pitié de moi dans mes malheurs. Revenu d'un long exil, j'apprends que vous m'enlevez ce seul bien qui me reste, et que vous l'épousez malgré elle. Elle ne pouvoit fléchir sa mère. Nous nous voyons sacrifiés tous deux. Sans ressources et égaré par ma douleur, je venois m'emparer de sa personne, vous l'arracher.

M. du GUIGNON.

Comment, scélérat ! dès que je veux épou-

Tomé II.

Q

ser quelqu'un, je t'en trouve toujours amoureux ! et quand je te crois mort, tu es encore mon rival !

Mde. G R O G N A C.

Serez-vous la dupe du détour qu'il imagine, lorsque vous m'avez vue dans ses bras?...

M. du G U I G N O N.

Et vous, mademoiselle, que je croyois si neuve, vous savez déjà consentir à un enlèvement !

A N G E L I Q U E.

Hélas ! monsieur ; je peux vous paroître coupable ; mais si je vous avois trompé, je le serois davantage. On dit que vous êtes généreux ; sauvez-moi la vie. Fléchissez ma mère, et faites grâce à votre neveu. Je ne quitterai pas vos genoux que je n'aie obtenu son pardon.

M. du G R O G N A C.

Comment ! elle entre aussi dans le complot, pour vous faire croire que ce n'étoit pas moi qu'on enlevait !

M. du G U I G N O N, à son neveu.

Ecoute. Je suis encore bien loin de te

pardonner ; mais je ne suis pas assez sot pour épouser une fille qui en aime un autre. J'y ai été trop attrapé pour y revenir , et d'ailleurs c'est encore une manière de punir quelqu'un que de le marier. Allons, madame Grognac , mon neveu et mon héritier vaut mieux que moi pour votre fille. Accordez-la lui.

M^{de}. G R O G N A C.

Vous êtes un vieux fou. Comment voulez-vous qu'il épouse une fille dont il vouloit tout-à-l'heure enlever la mère?

M^{de} du G U I G N O N.

Vous me feriez damner. Est-ce que vous ne voyez pas vous-même que votre enlèvement étoit un quiproquo?

M^{de}. G R O G N A C.

Un quiproquo! ah! je le trouve délicieux. Un quiproquo! on m'enlève par quiproquo! Mais si je consentois à son mariage , il n'y consentiroit jamais.

M^r. D' A R G E N T E O U R T.

Je vous le demande comme la faveur la plus grande que je puisse recevoir de vous.

Q 2

144 L'ENLÈVEMENT.

ANGÉLIQUE.

Maman, vous ferez notre bonheur.

Mde. GROGNAC.

Ecoutez, j'y consens; mais n'imputez qu'à vous-même les regrets qui vous consumeront.

M. D'ARGENTCOURT.

Vous n'entendez parler que de ma reconnaissance.

Il embrasse son oncle.

Mon cher oncle, rendez-moi votre amitié; sans elle je ne puis être heureux.

M. du GUIGNON.

Mon amitié viendra quand elle pourra. Je te rends aujourd'hui ta maîtresse et ton héritage. Je crois que c'est assez pour un jour.

SCRUPULE.

Monsieur, j'entends parler d'héritage rendu. N'est-ce pas un avant-coureur du paiement de mes gages.

M. D'ARGENTCOURT.

Je devrois te payer à coups de canne.

SCÈNE XIV. 245

pour m'avoir trahi , mais je suis trop heureux pour penser à me venger.

SCRUPULE.

C'est à cette trahison que vous devez votre pardon , votre fortune, votre bonheur. Tout ce que j'avois jadis souffert pour vous m'excuse d'ailleurs assez.

FINETTE.

Si nous avons gardé votre secret, vous seriez actuellement sans un écu à courir les champs. Nous avons été trop dupes de nos anciennes intrigues , pour n'y pas renoncer. *Chat échaudé craint l'eau froide.*

M. du GUIGNON.

Allons , madame Grognac , rentrons et occupons-nous de la noce de nos enfans.

SCRUPULE.

J'y danserai de bon cœur pour célébrer l'enlèvement de madame Grognac.

Mde. GROGNAC.

Je vous suis ; mais je ne conçois rien à tout ce qui se passe ici. Monsieur du Guignon m'adore et ne veut pas l'avouer. Son neveu m'enlève , et il épouse ma fille. On a une espèce d'amour pour moi toute parti-

Q 3

246 L'ENLÈVEMENT, etc.

culière! tout ce que je sais, c'est que je ne veux plus exposer ma vertu aux dangers des promenades nocturnes, et au péril d'un enlèvement. Je dirai comme Finette, *chat échaudé craint l'eau froide.*

F I N.

A C T E U R S
LE COMTE
LE BARON, neveu de monsieur de Lille
amoureux de la marquisse.
LA MARQUISE, A LA PLAINEUSE.
Mlle de Lille.
Mlle de Lille.
Le petit de Lille.
M. de Lille, domestique du Comte.

M A T I N É E

DE
L' A M A T E U R,
PROVERBE,

PAR LE C^{TE} STROGONOF, SÈNATEUR.

ACTEURS.

Le COMTE.

Le BARON, neveu de monsieur de l'Ile,
amoureux de la marquise.

La MARQUISE, jeune plaideuse.

M. de L'ILE.

Mlle. AGATHE, fille de monsieur de l'Ile.

Le petit de L'ILE.

PASQUIN, domestique du Comte.

La scène est dans la maison du Comte.

L A
M A T I N É E
D E
L' A M A T E U R.

Le théâtre représente une chambre ornée de tableaux.

Un cheval est placé près de la porte par laquelle on entre ; un autre est sur le devant du théâtre ; et sur chacun d'eux est un tableau.

Sur une table, au fond, il y a des livres, des estampes déroulées, quelques pièces d'histoire naturelle, etc.

S C E N E I.

Pasquin est occupé à arranger l'appartement de son maître. Il tient un houssoir avec lequel il ôte la poussière des tableaux ; il s'arrête devant un d'eux, et dit :

P A S Q U I N, seul.

VOILA un des tableaux favoris de mon maître... Voyons donc ce qu'il y a de si admirable dans ce tableau... Quelle toile! Le der-

nier des marmitons n'en voudroit pas pour ses chemises. On l'a barbouillée de couleurs... Oui, c'est assez bigarré.... Cela représente, dit-on, le massacre... le massacre... Attendez; quel massacre?... Ah! je m'en rappelle; c'est le massacre des Innocens. Oh! que cela est dégoûtant... Mais qu'est-ce qu'on y trouve donc de si beau? Tenez, ce qui prouve que je ne suis qu'une bête, c'est que, j'ai eu beau me casser la tête, jamais je n'ai pu comprendre pourquoi ce qui est beau pour l'un ne l'est pas pour l'autre. Par exemple, il n'y avoit que ma mère seule au monde qui me trouvât beau comme un ange. Tous les autres me trouvoient laid comme un... Mais voilà mon maître.

SCENE II.

Le COMTE, PASQUIN.

Le COMTE.

Bravo, bravo, mon cher Pasquin! je vois que tu commences à prendre du goût pour les arts; il me semble que tu examines ce tableau avec plaisir. Eh bien! n'est-il pas vrai qu'il est sublime! Quel feu dans la com-

position ! Comme les passions y sont bien exprimées !... Qu'en dis-tu ?

PASQUIN.

Moi. Je dis... Je dis, mon cher maître... Mais je ne dis rien : car vous vous fâchiez,

Le COMTE.

Moi ! me fâcher ! et pourquoi ? parce que tu es peut-être d'un sentiment contraire au mien. Ah, Pasquin ! il y a si long-temps que tu es avec moi et tu n'as point encore appris à me connoître. Saches, mon ami, que je suis indulgent, et indulgent par principes ; parce que je suis intimement persuadé que moi-même j'ai besoin d'indulgence. Je regarde comme une chose indispensable dans la composition du bonheur, sur-tout pour un homme sensible, un certain respect pour les folies de ses semblables.

PASQUIN.

Ah, folies !... Mais folie est fort bon : par indulgence vous appelez donc folie quand on n'est pas de votre avis ?

Le COMTE.

Tu m'as mal compris, mon ami : je ne t'ai

dit cela qu'à l'appui de mon raisonnement, Je ne me fâche point d'être contredit; car, après tout, chacun a sa façon de voir et de penser; ce qui est folie pour moi, peut paroître sagesse à un autre; et ce qu'il appelle sagesse, n'est peut-être à mes yeux que l'effet d'une suite de circonstances heureuses. Tu peux donc, sans rien craindre, t'expliquer sur ce tableau.

P A S Q U I N.

Vous le voulez. Eh bien! je vous dirai que je ne puis comprendre comment on peut trouver beau ce qui n'exprime que la rage et le désespoir. Pour moi, j'admire l'art du peintre; mais je suis fâché qu'il ait employé son temps et ses peines à peindre des objets aussi désagréables.

Le C O M T E.

Ta réflexion est juste, je suis assez de ton avis, mais j'espère que tu seras du mien, pour ce qui concerne cet autre tableau.

P A S Q U I N.

Ah! j'entends. Vous voulez parler de celui dont vous avez fait l'acquisition hier. Je le trouve beau, il est vrai; mais la tête ne m'en

tourne pas comme à vous... Voici monsieur le baron.

SCÈNE III.

Le BARON, Le COMTE.

Le COMTE.

Entrez ; entrez ; venez être témoin de mon bonheur.

Le BARON.

Qu'y a-t-il donc, mon ami ? vous est-il arrivé quelque chose de si heureux ? vous avez l'air du plus grand contentement. Sans doute que vous avez reçu quelques bonnes nouvelles de votre fils ?

Le COMTE.

Non, il y a plus de huit jours que je n'ai reçu de ses lettres.

Le BARON.

Ah ! je vois ce que c'est : vos fers, que vous attendiez avec tant d'impatience, sont enfin arrivés.

Le COMTE.

Point du tout ; au contraire, on me mande que les glaces empêchent les barques d'arriver cette année.

Le BARON.

Je ne conçois donc pas le sujet d'un si grand contentement.

Le COMTE.

Vous ne le concevez pas ? eh bien, je vous le ferai comprendre.

Le BARON.

Voyons.

Le COMTE.

Vous savez, mon ami, que quoique l'âge ait amorti mes passions, mes goûts ont toujours conservé toute leur vivacité ; et combien j'ai de peine à régler mes désirs. Vous vous souvenez aussi de cet objet dont je vous ai parlé quelquefois, et dont la possession étoit si nécessaire à mon bonheur.

Le BARON.

Non, en vérité, je ne m'en rappelle point. Au reste, il me semble que vous n'êtes plus dans l'âge d'être amoureux. Cependant, si vous entendez, on diroit...

Le COMTE.

On diroit... Et on auroit raison de le dire. Oui, je suis amoureux ; mais amoureux fou ;

juges de mon bonheur , elle est enfin à moi.
 Cette belle tête , ces beaux yeux dans lesquels... Mais non , notre langue n'est point assez expressive pour vous la dépeindre...
 Tenez , la voilà : voyez!

En disant cela , le Comte le tourne du côté du chevalier qui est placé près de la porte par laquelle entre , dans cet instant , la marquise.

SCENE IV.

La MARQUISE, et les précédens.

Le BARON.

Grands Dieux ! c'est elle-même.

La Marquise s'approche du Comte avec empressement , et lui prenant la main avec affection , lui dit :

La MARQUISE.

Que ne vous dois-je point , monsieur le Comte ! je voudrois pouvoir vous exprimer toute ma reconnoissance. Je sais , oui je sais que c'est à vous , à vous seul , que je dois le gain de mon procès. Sans vous je périssois victime innocente de la barbare inconduite de ma parente , et des lâches complots de ses corrupteurs.

Vous ne me devez aucune reconnaissance, madame, je n'ai fait que remplir mon devoir. Croyez qu'il existe encore quelques hommes, pour qui l'humanité n'est pas un vain nom, qui pensent que délaisser un malheureux quand on peut le secourir, que calculer froidement le danger que l'on court en prenant sa défense, e'est une violation sacrilège des loix de la nature... Brisons là-dessus... Mais voyez, voyez donc commé notre ami paroît inquiet.

Le B A R O N.

Je ne sais que dire, que penser... Ce que vous m'avez dit, monsieur le Comte... Votre grand contentement... L'intimité qui paroît régner entre vous... J'avoue que tout cela me confond.

Le C O M T E.

Quoi, les expressions (peut-être un peu exagérées) dont je me suis servi en vous parlant de l'acquisition que je viens de faire de cette belle tête du Guide, vous leur avez pu donner un autre sens... Vous avez pu croire que c'est de madame qu'il étoit question? Ah! Baron... Baron... Vous faisiez injure

injure à l'un et à l'autre. Je pourrois m'en fâcher; mais, je veux vous pardonner cet écart de votre raison, à condition que vous voudrez bien, si madame vous pardonne aussi, accepter sa main.

Le BARON, se jetant au cou du Comte.

Ah! mon ami...

Avec confusion et timidité, à la Marquise.

Ah! madame...

La MARQUISE, avec un dépit concentré,
au Comte.

Mais, monsieur, de quel droit?..

Le COMTE.

Du droit de l'amitié. Du droit de celui qui, depuis long-temps a su lire dans votre cœur. Vous l'aimez, il vous aime; l'indécision de votre procès a été la seule cause de la vôtre. Mais enfin ce procès est jugé; vous l'avez gagné: permettez-moi actuellement d'être l'avocat du Baron au tribunal de votre cœur.

Le BARON, se jetant aux genoux de la Marquise.

Prononcez.... Prononcez mon arrêt.

Tome II.

R

La M A R Q U I S E , avec tendresse.

Levez - vous , Baron . . . Je vous fais un aveu regardé comme peu séant aux personnes de mon sexe ; mais je le fais en présence et à la sollicitation de celui à qui je dois une nouvelle existence . . . Je vous aime , Baron ; et mon trouble me trahiroit , si je voulois cacher les sentimens que vous m'avez inspirés : oui , tout le bonheur de ma vie est attaché à l'espoir de voir mon sort uni au vôtre.

Le B A R O N , se jetant sur la main de la marquise.

Est-il une félicité comparable à la mienne ?

au Comte.

Cher Comte , que ne vous dois-je pas !

Le C O M T E .

Soyez heureux , mes bons amis , et n'oubliez jamais que pour rendre ce bonheur durable , l'estime et l'amitié , entre deux époux , sont bien plus nécessaires que l'amour même . Mais que nous veut Pasquin ?

SCENE V.

PASQUIN, et les précédens..

PASQUIN, au Comte.

Monsieur, il y a dans l'anti-chambre un homme d'un certain âge, mis proprement, d'une figure honnête, qui vous apporte cette lettre de la part de votre banquier.

Le COMTE.

Donne...

il lit.

« J'ai cru vous faire plaisir, monsieur le
» Comte, en vous procurant la connoissance
» d'un étranger, nouvellement débarqué,
» qui nous est fortement recommandé par
» nos amis de Londres. Il apporte avec lui
» beaucoup de choses très-curieuses, et sa
» personne l'est encore davantage... »

à Pasquin.

Fais-le entrer.

au Baron et à la Marquise.

Vous voulez bien que jè cause un peu avec cet étranger ; en attendant, vous pourrez faire un tour dans ma galerie. Vous y trouverez la statue de l'amour : vous aurez bien

des choses à vous dire en sa présence... Il est de marbre... Il est discret.

Le Baron et la Marquisé sortent d'un côté, et monsieur de l'Ile, conduit par Pasquin, entre de l'autre.

SCENE VI.

Le COMTE, M. de L'ILE.

Pasquin sort immédiatement après avoir placé des fauteuils.

Le COMTE.

Pardon, mille fois pardon, monsieur, de ce que je vous ai fait attendre...

à Pasquin.

Des fauteuils... Voulez-vous bien vous asseoir.

M. de L'ILE.

Ayant entendu parler, monsieur le Comte, de votre goût pour les belles choses, des collections précieuses de différens genres que vous possédez, sur-tout votre superbe cabinet d'histoire naturelle; j'ai cru devoir vous offrir une collection d'oiseaux de mon pays. J'ose dire, monsieur le Comte, qu'ils

sont uniques, et que dans aucun des ouvrages des naturalistes, on n'a fait mention de quelque chose d'aussi extraordinaire.

Le COMTE.

On a eu raison de vous dire, monsieur, que j'aimois les belles choses, dans tous les genres. Sur-tout, je ressens un plaisir toujours nouveau à lire dans le livre immense de la nature qui, à chaque pas, me présente un spectacle digne d'intéresser ma curiosité. Je ne puis que vous remercier de la préférence que vous m'accordez, en m'offrant un nouvel objet d'instruction, par la vue des raretés de votre pays. Vous êtes donc de quelque contrée bien éloignée : cependant, à vous entendre, on vous prendroit pour Européen.

M. de L'ILE.

Cela n'est pas étonnant, monsieur le Comte ; car il y a près de cinquante ans que je suis en Europe.

Le COMTE.

Vous étiez donc bien jeune quand vous vous y êtes transplanté ?

M. de L'ILE.

Jeune ! non... car j'avois cent ans. C'est-

R 3

à-dire, la moitié de l'âge que les habitans de mon pays ont coutume de vivre. Il y a cinquante ans que je suis sur mon retour.

Le COMTE.

Vous me surprenez on ne peut davantage... J'avoue même que je ne comprends pas trop ce que vous me faites l'honneur de me dire. Comment se trouve-t-il que cent ans soient la moitié de votre âge? et qu'appellez-vous être depuis cinquante ans sur votre retour?... Oserai-je vous demander de quel pays vous êtes?

M. de L'ILE.

Je me ferai un vrai plaisir de vous donner quelques détails là-dessus, quoique persuadé d'avance que vous aurez de la peine à ajouter foi à ce que j'aurai l'honneur de vous dire.

Le COMTE.

L'air de probité que vous portez sur votre personne, me dispose à vous accorder ma confiance, et, quelqu'extraordinaire que soit ce que vous me direz, je sens que je ne saurois m'empêcher d'y croire.

M. de L'ILE.

Puisque vous le souhaitez, je vous dirai

donc que je suis né dans une des îles de la mer Pacifique, découvertes par l'amiral Anson; et que, pour la singularité de la longueur de la vie des habitans, il a nommée l'île de *Mathusalem*.

Le C O M T E.

Mathusalem... Mathusalem... J'ai lu le voyage de l'amiral Anson: mais je ne me rappelle pas qu'il y soit question de l'île de *Mathusalem*.

M. de L I L L E.

Vous avez raison, monsieur le Comte; il est vrai que dans le voyage qui a été publié, il n'en est point parlé. Mais vous saurez que l'amirauté à laquelle il a présenté sa relation après son retour, pour des raisons à moi inconnues, en a supprimé tout plein de choses; entr'autres les détails sur notre île.

Le C O M T E.

C'est bien dommage; car, assurément, c'étoit ce qu'il y avoit de plus intéressant. Je vous supplie, en grâce, de me donner quelques idées sur votre patrie; vous ne sauriez croire à quel point vous piquez ma curiosité.

R 4

M. de L'ILE.

Je le veux bien, monsieur ; mais, encore une fois, je vous prévins que ce que j'ai à vous dire paroîtra sortir absolument des bornes de la vraisemblance, à vous autres habitans du continent.

Le COMTE.

J'attends votre récit avec la plus vive impatience.

M. de L'ILE.

Vous saurez donc, monsieur le Comte, que la nature, marâtre pour vos climats, a versé sur le nôtre tous ses dons avec une espèce de prodigalité. Fertilité du sol ; excellence des eaux ; salubrité de l'air : en un mot, tous les biens qui sont si nécessaires à la conservation de notre physique. Aussi, quelle en est la suite ? c'est que le terme de notre existence est plus du double du vôtre.

Le COMTE.

Plus du double !

M. de L'ILE.

Oui, plus du double. Nous vivons tous en général deux cents ans. Savoir cent,

comme vous autres, en passant par tous les degrés de l'enfance, de l'adolescence, de l'âge mûr et de la vieillesse. Et les autres cent ans en rétrogradant successivement par les mêmes degrés, jusqu'à ce que revenus au berceau, nous rentrons, sans nous en appercevoir, dans le sein de notre mère commune.

Le COMTE.

A présent, je comprends pourquoi vous m'avez dit tantôt que, depuis cinquante ans, vous étiez sur le retour... Mais, qui vient nous interrompre?...

SCÈNE VII.

PASQUIN, et les précédens.

B. PASQUIN.

Il y a en bas, dans une voiture, une dame toute jeune et un enfant qui demandent après monsieur de l'Île.

M. de L'ÎLE.

Ah! monsieur le Comte, j'ai bien des excuses à vous faire. C'est ma famille à laquelle j'avois donné rendez-vous à votre

porte, pour faire ensemble une visite dans le voisinage. Je vous quitte.

Le C O M T E .

Comment déjà? mais, si j'osais, je vous prierois plutôt de les faire monter; je profiterois encore quelques instans de votre aimable compagnie.

M. de L' I L L E .

à part.

Bon, il est pris...

au Comte.

Ce sera donc pour vous obéir...

haut, à Pasquin.

Priez-les de monter.

Le C O M T E .

Tout ce qui vous appartient doit être très-intéressant: et je suis on ne peut plus charmé de profiter de cette occasion pour voir une dame de votre pays.

SCENE VIII.

Mlle. AGATHE, le petit de L'ILE et les précédens.

M. de l'Ile allant au devant d'Agathe lui fait une profonde révérence, de même qu'au petit, et les présente au Comte.

M. de L'ILE.

Vous avez désiré connoître ma famille: la voilà.

Le COMTE, prenant Agathe par la main.

Mon dieu, qu'elle est bien?...

Regardant alternativement Agathe et monsieur de l'Ile.

Mais elle vous ressemble! c'est sans doute mademoiselle votre fille?

M. de L'ILE.

Dites plutôt que c'est moi qui lui ressemble; car c'est ma mère.

en montrant le petit :

Et voici mon grand-père. Ils sont depuis si long-temps sur leur retour. Vous voyez quel est sur nous l'effet de l'âge.

AGATHE, à M. de l'Ile.

Nous ne nous sommes pas encore vus aujourd'hui, mon fils, venez m'embrasser.

M. de L'ILE.

Pardon, maman.

Il lui baise respectueusement la main,
de même qu'au petit.

Comment vous trouvez-vous aujourd'hui,
mon grand-papa?

Le P E T I T.

Oh! très-bien: j'ai passé une matinée très-
agréable.

M. de L'ILE.

A quoi donc? Oserai-je vous le demander?

Le P E T I T.

J'ai eu le plaisir de lire plusieurs cha-
pitres de Sénèque.

M. de L'ILE.

Voilà tout!

Le P E T I T.

Et puis, je me suis amusé beaucoup...
beaucoup. Je me suis mis à dada, et j'ai
couru comme cela.

Il se met à cheval sur son bâton, et se met à
courir autour du Théâtre. Quand il est vis-à-
vis du trou du souffleur, le Comte lui ôte avec
inquiétude:

Le C O M T E.

Prenez garde de tomber, papa Mathu-
salem.

Vous voyez, monsieur le Comte, que mon père, malgré quelques lueurs de raison, est tombé dans l'enfance. Mon fils vous aura déjà dit que chez nous c'est le cours ordinaire de la vie.

Le COMTE.

Oui, madame ; j'ai eu là-dessus un entretien avec monsieur... Monsieur votre fils. Mais, quelque'idée que je me sois formée d'après ce qu'il m'a dit, rien n'approche de ce que je vois. C'est vous sur-tout qui m'étonnez...

AGATHE.

Moi, monsieur ! j'ai déjà passé par tous les âges : me voilà revenue à mon printemps. Si les saisons se renouvellent, pourquoi ne nous renouvellerions-nous pas ? vous en concevez la possibilité.

Le COMTE.

Pas trop... Je vous l'avoue.

AGATHE.

Après avoir été vieille, et très-vieille : une fois que j'ai été sur mon retour, à mesure que j'avançois en âge, je sentoie mon être reprendre une nouvelle vie ; mon de-

gré de sensibilité reprendre petit à petit ses forces; mes membres leur souplesse; la vivacité de mon imagination se rallumer; le goût des plaisirs revenir... Mais ce goût mitigé par la réflexion... par l'expérience.

Le COMTE.

Je suis dans l'admiration!

M. de L'ILE.

Pour y mettre le comble, voulez-vous entendre chanter une femme de cent quatre-vingts et quelques années?

à Agathe.

Ah! maman : je vous prie en grâce, faites-nous entendre votre jolie voix.

AGATHE, en soupirant.

Je le veux bien, mon fils, vous savez que je n'ai rien à vous refuser.

Elle chante :

Dans le cours d'une vie entière

S'il falloit ne compter que les heureux instans ;

A quoi se réduiroit la plus longue carrière ? . . .

On nous croit des vieillards, nous sommes des enfans.

SCENE X.

Au moment qu'Agathe chante, le Baron et la Marquise entrent par le fond du théâtre. Le Baron, en appercevant son oncle, veut courir à lui. Celui-ci lui fait signe de n'en rien faire, et de se taire.

Le COMTE, à la Marquise.

Ah! madame, vous rentrez à propos pour entendre des choses sublimes! pour moi, je suis charmé, ravi, en extase!..

Le BARON, à demi-voix à son oncle.

Non, mon oncle, non, je ne puis me taire. Je devois aussi vous aider à jouer ce tour au Comte: mais, si vous saviez tout ce qu'il vient de faire pour moi...

Le COMTE, au Baron.

Comment, Baron, par quel hasard ce respectable étranger vous est-il connu?

Le BARON.

Monsieur? Oui, je le connois un peu...

en souriant.

Beaucoup même!..

Il prend affectueusement les mains du Comte.

Ecoutez, mon bon ami, ne vous guérirez-

vous donc jamais de cette facilité que vous avez à croire les choses extraordinaires?

Le C O M T E , stupéfait.

Que voulez-vous donc dire?

Le B A R O N .

Que c'est un tour qu'on vous a joué: que l'habitant de l'île de Mathusalem, n'est autre que mon oncle le Vicomte; la respectable maman, sa fille; et le très-vénérable grand-papa, le chevalier son fils.

Le C O M T E ,

Et bien, je suis fâché, non d'avoir été trompé, mais que tout cela ne soit pas vrai, car la fiction étoit charmante. Et les oiseaux?

M. de L' I L E .

A propos, les oiseaux, ils sont dans votre anti-chambre.

Le C O M T E .

Oh! bien, quoique je suppose qu'ils sont aussi vrais que tout le reste, cela n'empêche pas que je les garde; car je devine qui me joue ce tour.

Le B A R O N .

Vous le devinez?

Le C O M T E .

Oui: la leçon est si aimable, qu'à l'œuvre on connoît l'ouvrier.

m. de

M. de L'ILE.

Puisque vous le devinez : vous me pardonnerez, j'espère...

Le COMTE, l'interrompant.

Je fais mieux que cela : je vous demande votre amitié. Et, pour vous payer vos oiseaux, permettez que je vous présente une nièce qui, à ma sollicitation, a bien voulu céder à son penchant ; et donner la main à votre neveu.

M. de L'ILE, à la marquise.

Mon neveu, est trop heureux, madame...

au baron.

Mais, comment cela est-il arrivé ?

Le BARON.

Je vous le conterai tantôt, mon oncle.

en riant.

Ne seroit-il pas temps de vous en retourner dans l'île de Mathusalem ?

Le COMTE, aussi en riant.

Je suis du voyage, au moins.

Le BARON.

Sans doute, ce ne seroit rien de nouveau pour vous ; vous êtes un peu accoutumé à voyager dans les espaces imaginaires.

Tome II.

S

M. de L'ILÉ.

Oui, partons.

au petit.

Mais vous, vénérable grand-papa, comme le plus vieux de la compagnie, n'avez-vous rien à dire à tout cela ?

Le PETIT.

Oh ! oui : je dirai à monsieur le Comte, et à toute la compagnie qu'il ne faut jamais oublier le proverbe qui dit : *tout ce qui reluit n'est pas or.*

FIN.

L'OFFICIER
SUFFISANT,
OU
LE FAT PUNI,
PROVERBE,
EN UN ACTE, EN PROSE,
PAR MADEMOISELLE AUFRÈNE.

A
SA MAJESTÉ
L'IMPÉRATRICE.
MADAME,

C'EST moins l'ambition de fixer un moment l'attention de VOTRE MAJESTÉ sur ce foible essai, que la reconnoissance que je lui dois, pour toutes les bontés dont ELLE a daigné m'honorer, qui me fait hasarder de lui présenter cet Ouvrage. Je n'ai point la vanité de croire qu'il puisse plaire à votre MAJESTÉ; mais l'indulgence qu'elle m'a toujours témoignée, et la foiblesse de mon âge me rassurent.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

De VOTRE MAJESTÉ,

La très-humble et obéissante servante,

E. AUFRÈNE.

A C T É U R S .

Madame de LEUSANCE, riche veuve.

CAROLINE, sa fille.

JACINTE, gouvernante.

Le chevalier de CÉLICOUR.

Domestique de madame de Leusance.

La scène est à Marseille, chez madame de Leusance; le théâtre représente une salle de compagnie, où il y a une table, près de laquelle madame de Leusance lit. L'action commence à neuf heures du matin.

L'OFFICIER
SUFFISANT,
OU
LE FAT PUNI.

SCENE I.

Madame de LEUSANCE, assise auprès d'une
table, et lisant; JACINTE, brochant.

Mde. de LEUSANCE.

JACINTE, que fait ma fille? il est déjà
neuf heures, et elle n'est point encore des-
cendue; cela est singulier.

JACINTE.

Mais je crois qu'elle repasse cette nouvelle
sonate que son maître lui a donnée hier.

Mde. de LEUSANCE.

Il me paroît qu'elle fait beaucoup de pro-

S 4

grès, et qu'elle est déjà fort avancée pour quelqu'un qui vient de sortir du couvent.

JACINTE.

Ah! madame, elle est charmante! cet aimable enjouement qui lui sied si bien, fera le charme des sociétés où elle se trouvera. Si vous saviez comme elle est honnête, douce, affable..

Mde. de LEUSANCE.

Oui, j'en conviens; mais vous me parlez de sa gaité, de son enjouement; en vérité je ne m'en apperçois pas. Depuis qu'elle est ici, elle m'a paru fort mélancolique. Seroit-elle fâchée d'y être?

JACINTE.

Je ne le crois pas; car ordinairement les jeunes filles de son âge sont charmées de quitter la retraite; et sur-tout celles qui ont le bonheur de trouver une mère comme vous, madame.

Mde. de LEUSANCE.

Il est vrai, je l'aime plus que moi-même, et je ferai en sorte de lui trouver un établissement avantageux. Dites-moi, Jacinte, parmi les jeunes gens qui viennent chez moi

auroit-elle fait un choix ? Ne me cachez rien ; je suis assez raisonnable pour ne pas trouver étrange qu'elle vous l'eût plutôt confié qu'à moi. La liberté qu'il y a toujours eu entre elle et vous autorise cette confiance. J'ai cru m'apercevoir que Valère ne lui est point indifférent ; car dès qu'elle le voit et qu'il dit un seul mot, elle lui prête une attention...

JACINTE.

Ah ! madame , cela n'est pas étonnant ; Valère a une certaine aisance dans ses discours , une élégance dans sa parure qui est bien faite pour le faire remarquer d'une jeune personne qui ne connoît point encore le monde. Votre fille l'écoute avec plaisir , mais ne va pas plus loin. D'ailleurs la vivacité de son caractère l'empêchera de se livrer à une passion trop violente ; elle m'a dit ce qu'elle pensoit de Valère. Il l'amuse ; mais cela n'empêche pas qu'elle ne connoisse toute la fatuité de ce jeune homme.

Mde. de LEUSANCE.

Je suis charmée de ce que vous me dites ; je craignois qu'elle n'eût de l'inclination pour lui ; et je vous avoue que cela auroit dé-

rangé en quelque façon le plan que je me suis proposé pour l'établir. Je ne veux pas la contraindre ; mais je ne veux pas non plus que ma trop grande indulgence puisse l'engager à faire un choix qui la rendroit à jamais malheureuse. D'ailleurs Valère n'étant point l'aîné de sa famille , il ne sera pas riche ; et quoique ce ne soit pas l'intérêt qui me guide , je veux faire en sorte que celui qu'elle choisira , ait autant de bien qu'elle.

JACINTE.

Si madame me permet de lui parler avec franchise , je lui dirai que mademoiselle Caroline n'a aucun penchant pour les personnes qui viennent ici ; mais dans le couvent où nous étions , elle a vu plusieurs fois le frère d'une de ses amies qui venoit voir sa sœur ; je me suis bien apperçue que mademoiselle votre fille prenoit plaisir à ses visites , et qu'elle ne manquoit pas de se trouver au parloir quand elle savoit que le jeune homme devoit y venir.

Mde. de LEUSANCE.

Et vous ne savez pas quel peut être ce jeune homme ?

JACINTE.

Je m'en suis informée, madame, et l'on m'a dit qu'il se nomme Cêlicour, et qu'il est fils d'une dame qui demeure en cette ville.

Mde. de LEUSANCE.

Cêlicour! il me semble connoître ce nom là; mais si c'est celui dont je veux parler, je plains ma fille de s'être attachée à un pareil étourdi, dont on n'attend que le retour pour le marier avec une riche veuve: mais voici ma fille.

SCENE II.

Mde. de LEUSANCE, JACINTE,
CAROLINE.

CAROLINE, baisant la main de sa mère.

Ah! vous voilà, maman; j'ai vu votre voiture dans la cour, et je croyois que vous étiez sortie. C'est pour cela que je ne suis pas venue plutôt m'informer de l'état de votre santé.

Mde. de LEUSANCE.

Comment te portes-tu, mon enfant? As-tu bien reposé cette nuit?

CAROLINE.

Maman, vous savez bien que lorsqu'on est avec vous on se repose toujours bien; mais ne sortez-vous point ce matin?

Mde. de LEUSANCE.

Non, ma fille, je ne sors point; mais il fait si beau que je ne veux point te priver de ta promenade ordinaire. Ainsi lorsque nous aurons déjeûné, Jacinte t'y conduira...

à Jacinte.

Faites-moi le plaisir de demander le café.

Jacinte sort.

SCENE III:

CAROLINE, Mde. de LEUSANCE.

Mde. de LEUSANCE.

Eh bien! ma chère enfant, comment te trouves-tu ici? Les personnes que je vois sont assez capables de t'égayer. Qu'en penses-tu?

CAROLINE.

Ah! ma mère, laissez-moi ne m'occuper que du plaisir d'être auprès de vous. Depuis

que je suis revenue du couvent, je ne me lasse pas de vous voir et de vous entendre. A peine ai-je remarqué tous ceux qui viennent ici.

Mde. de LEUSANCE.

Je te rends bien la pareille. Va, mon enfant, sois sûre que tu n'as pas de meilleure amie que moi.

CAROLINE.

Maman, croyez que j'en suis persuadée.

SCÈNE IV.

Les précédens, JACINTE, un domestique qui apporte le café et le pose sur la table.

JACINTE, un billet à la main.

Madame, voilà un billet qu'un domestique m'a chargé de vous remettre. Il attend la réponse.

Mde. de LEUSANCE.

Donnez. Je ne connois pas cette écriture.

elle lit :

« Le chevalier de Célicour a l'honneur de
» présenter ses respects à madame de Leu-

» sance, et lui fait demander s'il peut avoir
 » le bonheur de la voir ce matin. »

CAROLINE, à part.

Célicour!

Mde. de LEUSANCE.

Dites à ce domestique que j'attendrai son
 maître.

Jacinte sort.

Madame de Leusance dit, en prenant son café,

A propos, Caroline, j'oubliois de te dire
 que j'ai du monde ce soir. Ainsi quand tu
 seras revenue de ta promenade, tu feras ta
 toilette.

le domestique dessert le café.

CAROLINE.

Oui, maman.

Mde. de LEUSANCE.

Il faut espérer que nous reverrons bientôt
 ton frère; puisque les officiers reviennent,
 grâce au ciel, la guerre est finie. Tu vas
 voir aujourd'hui le plus aimable cavalier
 qui soit dans cette ville. Je viens de rece-
 voir son billet. C'est le frère de Valère que
 tu vois souvent chez moi. Il se nomme Céli-

cour; mais tu dois le connoître puisque sa sœur demouroit dans le même couvent.

CAROLINE, embarrassée.

Mais... Oui! je l'ai vu quelquefois.

Mde. de LEUSANCE, doux et doucement.

Quelquefois... Comment le trouves-tu?

CAROLINE, encore plus embarrassée.

Mais... Maman, je ne le connois pas assez pour en juger...

Mde. de LEUSANCE.

Quand on a autant de discernement que ma Caroline, on doit connoître les gens au premier coup-d'œil.

CAROLINE.

Mais il m'a paru fort aimable; et nous nous sommes vus si peu....

Mde. de LEUSANCE.

Si tu le désires, je me charge de renouveler votre connoissance. Hein! qu'en penses-tu?

CAROLINE.

Mais, tout comme il vous plaira, ma mère.

Mde. de LEUSANCE.

Allons, voilà qui est dit. J'étois bien sûre de ton obéissance. J'entends du bruit. Serait-ce déjà lui?

Caroline a l'air embarrassé.

Qu'as-tu donc, mon enfant?

CAROLINE.

Permettez-moi de me retirer.

Mde. de LEUSANCE.

Comment? tu plaisantes, je crois. Au moment de renouer connoissance... Ah! j'ai trop d'amitié pour toi pour te permettre une chose dont tu serois fâchée la minute d'après.

UN DOMESTIQUE.

Monsieur le chevalier de Cécicour demande s'il peut voir madame.

Mde. de LEUSANCE, au Domestique.

Faites entrer.

à part.

Je vois bien que Jacinte avoit raison.

haut, à Caroline.

Allons, que veut dire ce trouble? Si je ne te connoissois pas, en vérité... Je croirois,

CAROLINE,

SUFFISANT.

289

CAROLINE, vite.

Maman, que croiriez-vous ?

Mde. de LEUSANCE.

Paix. Voici le chevalier.

CAROLINE, à part.

Je n'en puis plus !

SCÈNE V.

Les précédens, le CHEVALIER.

Caroline a l'air embarrassé, et le chevalier ne peut pas la voir parce que sa mère la cache.

Mde. de LEUSANCE.

En vérité, chevalier, je craignois de ne pas vous voir cette année ; mais la paix vous rend à nos vœux.

CELICOUR.

Ah ! madame, j'aurois été le plus puni ; mais que vois-je ? quel est ce charmant objet... Permettez.

Mde. de LEUSANCE, lui présentant Caroline.

C'est ma fille, chevalier ; souffrez que je vous la présente.

Tome II.

T

L'OFFICIER

CELICOUR, à part.

Que vois-je ? c'est cette même personne qui demeurait dans le même couvent que ma sœur.

Mde. de LEUSANCE.

Allons, Caroline, saluez monsieur le chevalier. Elle est encore si timide!

au Chevalier.

Comment la trouvez-vous ?

CELICOUR.

Ah ! charmante ! quelle candeur ! qui pourroit se défendre de l'adorer ?

il veut lui baiser la main,

Mde. de LEUSANCE.

Allons, chevalier... Caroline, il est temps de penser à votre promenade.

Caroline baise la main de sa mère, et fait une profonde révérence : elle sort.

SCÈNE VI.

Mde. de LEUSANCE, CELICOUR.

Le CHEVALIER, à Caroline qui sort.

Quoi, vous nous quittez, charmante

personne? Ah! de grâce, demeurez. Ah! madame, vous êtes en vérité trop cruelle de me priver de la présence de votre aimable fille. Mais que dis-je? je ne dois pas m'en plaindre, puisque je me trouve seul auprès de vous, et que je puis vous contempler à mon aise.

Mde. de LEUSANCE.

Vous n'y pensez pas, chevalier; qu'ai-je donc de si attrayant pour que ma vue fasse oublier toutes vos conquêtes? Un jeune cavalier fait comme vous, chéri des belles, et qui mérite de l'être, voltigeant de l'une à l'autre sans vous fixer auprès d'aucune. Comment voulez-vous que je croye que vous m'aimez? cela est impossible.

CELICOUR.

Impossible! ô ciel! impossible! eh! quoi, madame, pouvez-vous douter de l'amour que vous m'inspirez? que vous faites naître dès l'instant qu'on a le bonheur de vous connoître? ah! vous ne vous rendez pas justice. Comment regarder, sans être épris, ces beaux yeux où la douceur est si bien peinte; ces yeux où je serois trop heu-

reux de lire ma destinée ; ces yeux où l'amour...

Mde. de LEUSANCE, l'interrompant en souriant.

Laissons-là mes yeux, chevalier ; depuis long - temps l'amour les a abandonnés , et parlons d'autres choses. Comment vous êtes-vous trouvé de cette campagne ? avez-vous fait beaucoup de conquêtes ? avez-vous subjugué bien des belles ?

CÉLICOUR.

Si j'en ai subjugué ! je ne finirois pas si je vous lisois la liste de mes maîtresses ; mais il faut de la modestie, et grâce au ciel, je suis bien partagé de ce côté là : d'ailleurs je ne dois pas tirer vanité d'un avantage que la nature a bien voulu me donner. Il est difficile de pouvoir me résister, j'en ai fait l'expérience mainte et mainte fois ; dès que je parois dans un cercle, les yeux se fixent sur moi. L'une me sourit avec grâce, l'autre laisse tomber son éventail pour me donner occasion de le lui présenter. Une troisième, plus fine, me donne furtivement un billet où l'on me reproche la préférence marquée que je donne à la jeune Céliante, qui, de son côté, me boude pour avoir eu l'air

d'écouter avec trop d'attention la jeune Aglaé qui vient de chanter un morceau qu'elle embellit encore par sa légèreté et son goût. Les mères semblent me dire : eh quoi ! chevalier, serons-nous les seules que vous délaisserez ? Non, mesdames. Aussitôt je cours me placer auprès de la comtesse. Je fais un tri, je les laisse gagner avec noblesse, et c'est ainsi que je deviens en peu de temps l'ami des mères et l'amant de leurs filles.

Mde. de LEUSANCE.

à part.

Le fat !

haut.

En vérité, chevalier, cela est charmant ! et voilà comme il faudroit que l'on fût, si les hommes vouloient nous plaire ; mais dites-moi donc ce que vous avez fait à Valenciennes. Racontez-moi vos aventures ; vous devez en avoir eu de bien singulières, d'autant mieux que les maris de cette ville ne sont pas aussi complaisans que les nôtres.

C E L I C O U R.

Il n'est que trop vrai ; mais la violence des passions nous empêche d'appercevoir le dan-

ger, et ne nous laisse voir que le bonheur d'être aimés; et d'ailleurs, nous savons tromper les plus jaloux. Quant à moi, c'est un art que je possède à ravir, et jusqu'à présent je l'ai mis toujours à profit. Il y auroit de quoi faire un roman charmant de toutes les aventures qui me sont arrivées: on y verroit avec quelle adresse je sais parvenir à mes vus, et réduire la plus fière; on y trouveroit à chaque page de la tendresse, car c'est mon fort que la tendresse; c'est par là que je brille.

Mde. de LEUSANCE.

Je n'en doute pas. Mais comment avez-vous pu vous résoudre à quitter une ville où vous étiez vu d'un si bon œil? Quoique je ne doute pas que vous ne retrouviez ici d'aussi belles conquêtes que dans votre garnison provinciale.

CELICOUR.

Qu'appellez-vous provinciale? Savez-vous, madame, que toutes nos dames ont aussi bon ton qu'ici; que les bals que notre commandant a donnés étoient aussi brillans que ceux de la Cour, et que les femmes, sans leurs maris qui les gênent un peu à la vérité, se-

roient ce qu'on appelle parfaites. Elles ont une vivacité ; une légèreté, une étourderie même qui les rendent encore plus piquantes. J'en connois une qui est bien la plus aimable créature.... C'est une jeune personne charmante. Cela n'a que dix-huit ans, cela est étourdi comme à quinze, et cela vous a de petites raisons qui vous enchantent ! aussi j'en suis réellement fou, Croirez-vous que je l'ai aimée pendant quinze grands jours. C'est un effort dont je ne me serois pas cru capable ; mais en vérité elle le méritoit bien.

Mde. de LEUSANCE.

Est-elle noble ? Quels sont ses parens ?

CÉLÉBOUR.

Non madame, elle n'est pas noble ; mais elle mérite de l'être. C'est une simple bourgeois. Je souhaiterois que toute notre noblesse lui ressemblât. Et tenez, je vous parle sérieusement, je n'ai connu qu'elle qui m'ait inspiré quelque chose de vif. J'ai été surpris bien agréablement en voyant votre aimable fille. Eh bien ! madame, vous voyez ma jeune personne ; ce sont ses traits, sa taille, ce sont sur-tout ses yeux qui disent tant de choses ; pour sa gaieté, je n'en peux rien

T 4

dire, car elle m'a paru fort timide. Mais c'est la première fois que nous nous voyons. J'espère que notre connoissance sera bientôt faite, et si vous le permettez, je viendrai lui faire ma cour.

Mde. de LEUSANCE.

à part.

Je vous en empêcherai bien.

à Célécour.

Vous êtes libre de venir chez moi autant qu'il vous plaira, chevalier; mais quant à ma fille, l'extrême retenue dans laquelle elle a été élevée ne lui permet point de recevoir personne sans que j'y sois. Ainsi, excusez-moi, si je ne vous permets pas de la voir.

CÉLICOUR.

Eh quoi! auriez-vous mauvaise opinion de moi? Je me flatte que je suis assez connu pour que vous n'ayez aucune crainte à mon sujet.

Mde. de LEUSANCE.

C'est précisément parce que vous m'êtes connu que je ne vous permets point trop d'assiduité auprès de ma fille.

CÉLICOUR.

Pourquoi cela?

Mde. de LEUSANCE.

Vous n'auriez qu'à lui faire tourner la tête, que deviendrait-elle ?

CELICOUR.

Ah, madame! je ne présume pas que mon mérite aille jusques-là. Cela n'arrivera pas, soyez-en sûre.

Mde. de LEUSANCE.

Cela n'arrivera pas ? Allons donc, chevalier, vous plaisantez; vous êtes en contradiction avec vous-même. Vous dites, et je n'ai pas de peine à le croire, que dès que vous paroissez, il est difficile de ne point vous aimer; en ce cas, comment pouvez-vous douter de l'impression que vous ferez sur l'esprit d'une jeune étourdie comme ma fille ? elle ne pourra vous connoître sans vous aimer. Non, chevalier, non, ma prudence doit vous préserver tous les deux; et le meilleur moyen pour cela, c'est de vous empêcher de vous voir.

Elle tire sa montre.

Mais il est onze heures; il est temps que je songe à m'habiller. Restez-vous ici à m'attendre ?

CELICOUR.

Si vous le permettez.

M^{de}. de LEUSANCE.

A votre aise, chevalier.

SCÈNE VII.

CELICOUR, seul.

Quel bonheur est le mien ! j'ai retrouvé mon aimable pensionnaire. Ah ! que j'étois loin de prévoir ce matin cette heureuse rencontre ! mais si sa mère ne me permet pas de la voir, comment lui découvrir ce que je sens pour elle ? et d'ailleurs, cet autre mariage que ma mère m'oblige de contracter avec Céliante, empêchera, sans doute, madame de Leusance de me permettre de lui faire ma cour... Mais puisque le hasard m'a si bien servi, je vais l'attendre ici. Elle va sans doute y revenir, croyant y trouver sa mère ; alors je lui déclarerai mon amour. Je ne doute pas qu'elle ne le partage. Ah ! quel moment pour moi ! mais ce qui me flatte le plus, c'est de mettre la prudence de sa mère en défaut. J'entends du bruit : c'est elle ; je l'avois bien prévu.

SCÈNE VIII.

CELICOUR, CAROLINE,

sans voir le chevalier.

CAROLINE.

Je croyois ma mère ici.

Appercevant le chevalier.

Que vois-je ? le chevalier ! ah ! retirons-nous.

CELICOUR, la retenant.

Vous me fuyez, adorable personne ? eh quoi ! la violence de mon amour ne peut vous retenir un moment, et vous faire écouter les discours d'un homme qui vous adore ?

CAROLINE.

Monsieur, je ne dois point rester ici, et si j'avois cru que ma mère n'y fût pas, je me serois bien gardée d'y venir.

Le chevalier la retient et veut lui baiser la main.

De grâce, laissez-moi ; songez qu'on peut venir et nous trouver ensemble.

CELICOUR se met à genoux.

Ne craignez rien. L'amour veille sur nous.
Il ne nous laissera pas surprendre.

CAROLINE, ingénument.

Oui ; mais maman n'est pas l'amour. Que diroit-elle si elle vous surprenoit à mes genoux ?

CELICOUR.

Elle diroit...

CAROLINE.

Eh bien ! que diroit-elle ?

CELICOUR.

Elle diroit... Que je rends à votre beauté l'hommage qui lui est dû.

CAROLINE.

Finissez, finissez, ou je me fâcherai.

CELICOUR, se relevant.

Ah ! Je ne voudrois pas pour tout au monde exciter votre colère.

CAROLINE, piquée.

Si vous craigniez tant de l'exciter, vous ne feriez point des choses qui peuvent me déplaire.

Il veut lui baiser la main.

Encore ?

CELICOUR.

Dites seulement un mot et je finirai.

CAROLINE.

Quel est ce mot ? mais dites-le donc ,
monsieur ?

CELICOUR.

Dites-moi que vous m'aimez , et je serai
le plus heureux des hommes ?

CAROLINE

Moi , monsieur ! dire que je vous aime :
ah ! certainement je ne dirai point cela.

CELICOUR.

O ciel ! et pourquoi donc , cruelle ?

CAROLINE.

C'est que rien n'est plus faux.

CELICOUR.

Faux ? quoi vous ne m'aimez pas ?

CAROLINE.

Comment puis-je vous aimer ? à peine
vous connois-je ? Et d'ailleurs croyez que
je ne donnerai jamais mon cœur sans l'aveu
de ma mère.

CELICOUR.

Mais si elle veut vous contraindre ?

CAROLINE.

Ma mère me contraindre ! Ah ! vous ne la connoissez pas. Y a-t-il une mère plus indulgente avec sa fille qu'elle l'est avec moi ? Je ne croirai jamais qu'elle veuille faire mon malheur , en m'obligeant à donner mon cœur et ma main à une personne que je n'aimerois pas.

CELLCOUR.

Eh bien ! puisque vous le voulez , je crois qu'elle approuvera mon amour ; mais croyez-vous que ma mère y consentira , elle qui me destine le plus riche parti qui soit en France. Que deviendrons-nous alors ? Ah , si ce malheur m'arrive , mon amour me fera tout entreprendre ; et si vous refusez de m'aimer , de me suivre , je saurai terminer ma vie.

Caroline fait un mouvement d'effroi.

à part.

Courage , elle s'attendrit. Oui , mon aimable Caroline , je préfère la mort au malheur de vivre sans vous. Mais , que vois-je ? vous pleurez ?

CAROLINE.

Oui, je pleure, mais c'est de honte d'être obligée d'entendre un semblable discours.

à part.

Ah! je respire, je crois que voici ma mère.
Non, c'est Jacinte.

SCENE IV.

Les précédens, JACINTE.

JACINTE.

Que faites - vous donc ici, mademoiselle; madame votre mère vous demande depuis long-temps.

Caroline sort.

Qu'a donc mademoiselle Caroline? elle me paroît bien émue.

CELIQOUR.

Mais comme cela; nous parlions du couvent de ma sœur, et c'est apparemment la cause de son émotion... Dites - moi donc, ma chère Jacinte, comment vous trouvez-vous ici? Seriez-vous bien aise d'en sortir?

JACINTE.

à part.

Sa chère Jacinte!

haut.

Monsieur, je m'y trouve très-bien. D'ailleurs j'ai été élevée dans cette maison, et je serois une ingrante si je voulois la quitter dans ce moment-ci, d'autant mieux qu'on va marier mademoiselle dans peu de jours.

CE LICOUR.

On va la marier !

JACINTE.

Oui, monsieur, madame va le lui annoncer.

CE LICOUR.

Et savez-vous le nom de son futur ?

JACINTE.

Non, monsieur, c'est un secret.

CE LICOUR.

à part.

Ah! Dieu! que vais-je devenir?

à Jacinte.

Ma chère Jacinte, il faut que vous me rendiez un grand service; c'est de remettre un billet à votre jeune maîtresse; mon sort dépend de vous. Ne me refusez pas, je vous le demande à genoux.

Il se met à genoux.

JACINTE.

JACINTE.

Allons, relevez-vous donc.

CÉLICOUR.

Non, j'y resterai jusqu'à ce que vous m'accordiez ce que je vous demande.

JACINTE.

à part.

Sa demande me fait imaginer un stratagème.

haut.

Oui, je le veux bien.

CÉLICOUR.

Que tu es bonne!

JACINTE.

Mais à condition que vous irez vous renfermer dans ma chambre en attendant la réponse.

Célicour va à la table et écrit.

Est-ce fait?

CÉLICOUR.

Oui, le voilà ; je t'aurai une obligation éternelle.

il l'embrasse et sort.

Tome II.

V

SCÈNE X.

JACINTE, seule.

Grâce au ciel, tout a réussi au gré de mes souhaits. Voici madame. Faisons-lui part de mon projet.

SCÈNE XI.

Mde. de LEUSANCE, JACINTE.

JACINTE, allant avec empressement à madame de Leusance.

Ah! madame, vous venez à propos.

Mde. de LEUSANCE.

Que veut dire cet empressement?

JACINTE, vite.

Je viens de faire une chose admirable!

Mde. de LEUSANCE.

Eh bien! qu'avez-vous fait?

JACINTE.

Je suis venue dire au chevalier ce que vous m'avez dit au sujet du mariage de mademoiselle Caroline. Il en a été au déses-

poir, et il m'a voulu forcer de prendre un billet qu'il a écrit pour elle.

Mde. de LEUSANCE.

Et vous l'avez pris ?

JACINTE.

Ecoutez jusqu'au bout. Je me suis apperçue que mademoiselle avoit du penchant pour lui, et que le mariage que vous avez résolu de faire ne lui plaisoit pas. J'ai craint avec raison que, ne connoissant point toute la fatuité de ce jeune homme, elle ne l'aimât tout de bon. Par conséquent je n'ai pas fait grande difficulté de prendre sa lettre, où je suis sûre qu'il se fait connoître. J'aurai soin de la remettre devant vous à votre fille. Elle vous la communiquera sans doute, et en lui faisant connoître le fat qui l'écrit, vous l'en dégoûterez pour toujours.

Mde. de LEUSANCE.

Non, je ne veux point que vous la remettiez devant moi. Ma présence empêcheroit l'effet qu'elle doit produire sur l'esprit de ma fille. La voilà. Je vais la laisser avec vous. Dès qu'elle sera remise, laissez-lui faire les réflexions qui naîtront de cette lecture.

SCENE XII.

M^{le}. de LEUSANCE, JACINTE,
CAROLINE.

CAROLINE.

Vous sortez, maman ?

M^{de}. de LEUSANCE.

Je reviens dans l'instant.

SCENE XIII.

CAROLINE, JACINTE.

CAROLINE, à part.

Maman semble m'éviter. Hélas ! ce pauvre chevalier avoit bien raison ; elle me force à épouser un homme que j'aimerois peut-être, si l'image de Célécour n'étoit pas toujours présente à ma pensée.

JACINTE.

Qu'avez-vous, mademoiselle ? vous êtes bien triste. Votre mère vous auroit-elle causé quelque chagrin ?

CAROLINE.

Ah ! ma chère Jacinte, elle veut me marier.

JACINTE.

Elle veut vous marier ! mais cela n'est pas si affligeant. Vous n'avez donc pas de goût pour le mariage ?

CAROLINE.

Ce n'est pas le mariage qui me déplaît ; c'est celui qu'on me destine.

JACINTE.

Quel est-il ?

CAROLINE.

C'est Licidor, le jeune conseiller.

JACINTE.

Mais il est fort aimable. Je ne conçois pas votre dégoût.

CAROLINE.

Ah ! lorsqu'on a vu certaine personne, peut-on trouver Licidor aimable ?

JACINTE.

Et cette autre personne, c'est apparemment le chevalier. Ai-je deviné juste ?

CAROLINE.

Hélas ! oui.

JACINTE.

Eh bien ! réjouissez-vous, mademoiselle ;

voilà un billet qu'on m'a chargé de vous remettre; il dissipera sans doute votre tristesse.

CAROLINE.

Un billet pour moi? et de qui?

JACINTE, en s'en allant.

De qui? le cœur ne vous le dit-il pas?

SCENE XIV.

CAROLINE, seule.

Que veut-elle dire?

elle met la main sur son cœur.

Ah! comme le cœur me bat! lisons.

elle ouvre le billet.

MADemoiselle,

« Vous voyez que mes pressentimens n'é-
 » toient que trop véritables. Je sais qu'on
 » vous marie. Je crois que je ne vous suis
 » point indifférent; ainsi vous ne devez pas
 » vous étonner de ma proposition. J'ai donné
 » mes ordres à mon valet-de-chambre qui
 » a amené une chaise de poste à la petite
 » porte du jardin; puisque vous m'aimez,
 » l'amour vous fera tout tenter. Votre amant.

Ciel! un enlèvement! ah! Dieu! par où me suis-je attirée cette humiliation; et ma mère que diroit-elle si elle étoit instruite

de tout ceci, mais je veux lui répondre pour lui faire connoître à quel point je le méprise.

elle écrit.

« J'ignore, monsieur, ce qui a pu vous
 » faire croire que j'avois de l'inclination
 » pour vous. Soyez sûr que rien n'est plus
 » faux. Bien loin de vous aimer, je vous
 » hais presque, pour l'idée que vous avez
 » eue de moi. Quoi! je quittefois la plus
 » tendre des mères, pour qui? pour un in-
 » sensé qui, bien loin de m'estimer, me
 » méprisera si je le suis. Non, monsieur,
 » vous êtes dans l'erreur. Pour moi, je n'y
 » suis plus. Votre odieuse lettre m'ouvre
 » tout-à-fait les yeux sur votre caractère.
 » Je vous la renvoie. Je ne veux rien con-
 » server d'un homme qui a pu me croire
 » capable de m'oublier à ce point. »

Le cruel! dire qu'il est sûr que je l'aime.
 Voici ma mère, je vais tout lui découvrir.

S C E N E X V.

Madame de LEUSANCE, CAROLINE.

CAROLINE.

Ah! maman.

Mde. de LEUSANCE.

Qu'as-tu donc, mon enfant?

CAROLINE.

Tenez, lisez; vous saurez que le chevalier m'a écrit.

Mde. de LEUSANCE.

Je le sais, mon enfant. Jacinte m'a tout conté. Eh bien! connoissez-vous enfin le fat que vous avez cru aimer; je dis que vous avez cru; car il est impossible qu'un pareil être puisse nous inspirer une véritable passion. Quel est cet autre papier?

CAROLINE.

C'est moi qui lui ai répondu, maman; mais il faut le déchirer.

Mde. de LEUSANCE.

Non. Voyons.

elle lit.

La lettre est fort bien. Je vais y ajouter deux mots, et c'est pour lui défendre de jamais remettre le pied chez moi.

elle écrit.

Eh bien, Caroline, avez-vous toujours de la répugnance pour le parti que je vous ai proposé?

CAROLINE.

Maman, je suis prête à l'épouser dès ce soir.

Mde. de LEUSANCE.

Sans répugnance; dis-le moi, mon enfant?

CAROLINE.

Au contraire. Le chevalier étoit cause du

dégoût que j'avois pour Licidor. Je le connois et je vous obéirai.

Mde. de LEUSANCE.

C'est fort bien. Je n'attendois pas moins de ma fille. Il ne s'agit plus que de faire remettre ceci au chevalier. Mais que nous veut Jacinte?

SCENE XVI.

Les précédens, JACINTE.

JACINTE.

Que voulez-vous que je dise au chevalier, madame? Depuis une heure il se promène dans ma chambre comme un homme au désespoir.

Mde. de LEUSANCE.

Allez. Portez-lui ces billets, et dites-lui de remarquer ma maison pour n'y rentrer jamais.

CAROLINE.

Ayez soin de lui dire que le mépris que j'ai pour lui ne finira qu'avec ma vie.

JACINTE.

Ce n'est pas tout. Comme je me disposois à venir ici, un valet-de-chambre lui a apporté une lettre de la part de Céliante. La curiosité m'a fait interroger ce domestique, et je n'ai

314 L'OFFICIER SUFFISANT.

pas eu de peine à lui faire avouer que sa maîtresse ayant été instruite, par un billet que je lui avois écrit, que bien loin de vouloir signer son contrat ce soir, il songeoit au contraire à enlever mademoiselle Caroline, elle en avoit été au désespoir ; et qu'elle lui écrivoit pour lui défendre de la revoir et de jamais penser à elle.

Mde. de LEUSANCE.

Voilà ce qu'on s'attire par la légèreté et la fatuité.

CAROLINE.

Il le mérite bien.

en soupirant.

Mais c'est pourtant dommage.

Mde. de LEUSANCE.

Ne songeons qu'à ton mariage. Allons, mon enfant, allons tout préparer pour célébrer dignement ce jour qui te rend à ta mère.

JACINTE.

Et moi, je vais porter ces poulets à notre chevalier, et lui apprendre le proverbe qui dit : *Qui court deux lièvres n'en prend point.*

F I N.

L' H O M M E
I N C O N S I D É R É,
C O M É D I E,
E N U N A C T E, E N P R O S E.

P A R L. P. S É G U R,

Ministre de France à la cour de Saint-Pétersbourg.

A C T E U R S.

M. Le Baron de RADOTENVILLE, vieux bavard, nouvelliste, riche et ridicule.

Mde. de la MINAUDIÈRE, sa sœur. .

ANGELIQUE, fille du Baron.

Le Vicomte de SEMILLANVILLE, amoureux d'Angélique.

M. COFFRE, intendant.

M. de CŒUR-FRANC, amoureux d'Angélique.

CHAMPAGNE, valet de chambre de M. de Cœur-Franc.

FINETTE, femme de chambre d'Angélique.

L'HOMME INCONSIDÉRÉ.

SCÈNE I.

FINETTE, CHAMPAGNE.

FINETTE.

VIENS ici, Champagne, nous pourrions parler plus à notre aise. J'ai mille choses à te demander.

CHAMPAGNE.

Charmante Pinette ! j'en aurois deux mille à te dire ; mais je viens de faire cent lieues à cheval, et j'ai bien besoin avant tout de réparer mes forces, et de dîner.

FINETTE.

Il faut avant tout que tu me dises ce qui t'est arrivé depuis cinq ans que nous avons quitté la maison de la vicomtesse. Je veux savoir si tu es toujours amoureux de moi, si tu m'as toujours été fidèle, si...

Les aventures d'un homme tel que moi ne se récitent pas en une minute, et ce n'est pas à jeun que je puis avoir le temps de te conter toutes mes conquêtes. Mene-moi à l'office.

F I N E T T E.

Dis au moins ce que je suis le plus pressée de savoir. Ton nouveau maître, celui qui vient pour épouser Angélique, ma maîtresse, te suit-il de près? quel homme est-ce? nous rendra-t-il heureux? Peins-moi son caractère.

C H A M P A G N E.

A-t-on le temps de faire des portraits, quand on meurt de faim?

F I N E T T E.

L'amour doit faire tout oublier pour ce qu'on aime. Tu es bien peu galant. Allons, de la complaisance; l'amour t'en récompensera.

C H A M P A G N E.

Tu le veux, j'obéis: mais sois sobre dans tes questions comme je serai expéditif dans mes réponses.

F I N E T T E.

Fort bien, mais sois sincère!

CHAMPAGNE.

C'est mon défaut.

FINETTE.

Tu appelles cela un défaut?

CHAMPAGNE.

Ce n'est pas le défaut à la mode, mais c'est celui de mon maître et de moi. Je l'ai gagné par contagion depuis que je suis à son service, et il nous a déjà attiré de rudes aventures.

FINETTE.

Tu te moques de moi. Tu serois donc furieusement changé.

CHAMPAGNE.

Changé! ma mère ne me reconnoît pas. Mon maître, monsieur de Cœur-franc, élevé par un philosophe, ne connoît d'autre Dieu que la vérité, la dit à chacun sans mesure, et déplaît par conséquent à tout le monde. Mais ta maîtresse doit le connoître.

FINETTE.

Non, elle étoit enfant lorsqu'elle a quitté Paris pour aller en province chez son père.

CHAMPAGNE.

Eh bien! pour t'achever le portrait de cet original, il a toutes les vertus; je ne

lui connois pas un vice. Il est charitable, brave comme son épée, savant comme un livre, n'a pas plus d'humeur qu'un agneau, veut du bien à tout le monde...

F I N E T T E.

C'est un homme charmant!

C H A M P A G N E.

C'est un homme insupportable. Il pense tout haut, et rien n'est si désobligeant que ces pensées-là. Il dit toujours la vérité sèchement, durement, crument; et ne chercheroit pas le moindre détour pour me dire que je suis un peu ivrogne, et que tu es la plus coquette de toutes les suivantes.

F I N E T T E.

Coquin, que veut dire cette impertinence?

C H A M P A G N E.

Ah! pardonnez-moi. C'est cette malheureuse habitude de franchise qui m'emporte aussi, et dont je ne peux pas corriger mon maître.

F I N E T T E.

Songe qu'avec nous autres femmes, la galanterie seule fait fortune, et que la sincérité casse le cou.

C H A M P A G N E.

Il me semble que tu attrapes aussi notre maladie. Apprends donc, pour finir notre histoire, tout ce qu'il en a déjà coûté à mon maître, pour parler vrai. Il s'est brouillé avec son père, en lui disant un peu trop hardiment qu'il étoit chicaneur avec ses voisins, avare avec ses gens, trop folble avec sa femme. Il a perdu les bonnes grâces de sa mère, en disant son âge à tout le monde, et vient d'être déshérité par son oncle, pour lui avoir déclaré qu'il le croyoit sans talens pour la guerre, trop récompensé par une place de lieutenant de roi d'une forteresse, et ennuyeux à périr par le récit éternel qu'il fait de ses vieilles campagnes. De plus, comme il a fait à ses créanciers l'aveu ingénu de cette exbédération, il seroit, peut-être, perdu tout-à-fait, si, par mon adresse, je n'avois engagé mon ancien protecteur, monsieur Coffre, à arranger le mariage que nous venons conclure.

FIN E T T E.

Ah! c'est monsieur Coffre, l'intendant de la maison, qui a arrangé cette belle affaire! je l'ignorois, et je suis bien aise d'apprendre que c'est lui qui dérange ainsi mes projets.

Tome II.

X

Comment, tes projets ! tu en avois contre nous ! Ah ! mal- peste ! je me serois fourré dans la gueule du loup : foin de ma maudite franchise.

FINETTE.

Justement , mon cher Champagne , tu t'es livré à tes ennemis. Mais je veux te faire noble et franche guerre. Apprends que ma maîtresse est aimée par le vicomte de Sémillanville, jeune-homme à la mode, charmant, léger, élégant, combustible, généreux et le plus accompli de tous les amans, s'il n'étoit pas le plus étourdi. Il m'a promis de faire ma fortune, si je lui faisais épouser Angélique, et tu la partagerois, si tu voulais changer de parti, et nous seconder. Le baron de Radotenville, père de ma maîtresse, bavard comme un sermon, diffus comme une préface, trouve le Vicomte trop fat, et s'est engagé sans doute formellement avec le père de ton maître. Sa sœur, madame de la Minaudière, tante d'Angélique, coquette surannée, riche d'écus et d'années, pauvre d'esprit et de mérite, ne veut pas du Vicomte pour sa nièce, parce que, dans le fond, elle

INCONSIDÉRÉ. 323

le voudroit pour elle-même ; et c'est de cette tante que dépend la fortune d'Angélique.

Quant à l'impitoyable monsieur Coffre , qui est le vrai maître de la maison , c'est un vieil intendant , chiffrant , déchiffrant , inflexible comme un cadenas. Il ne veut pas du Vicomte , parce qu'il le croit trop dissipateur.

CHAMPAGNE.

Vive le pinceau d'une soubrette ! Je connois actuellement toute la maison , comme si j'y étois né. Il n'y a qu'Angélique d'oubliée.

FINETTE.

Angélique ! son nom est son portrait. Le ciel a oublié qu'elle étoit héritière. Elle est jolie , douce , sensible , spirituelle : son esprit a trente ans , et sa personne en a seize. Elle aimerait assez le Vicomte , mais elle craint sa légèreté , n'ose pas se livrer à cet amour naissant , n'est pas assez pressée pour se déterminer , et est trop attachée à ses devoirs pour se marier autrement que par avis de parens.

CHAMPAGNE.

Mais il me semble qu'au lieu de nous combattre , tu devrois capituler de bonne grâce ;

puisqu'il le sort range pour nous et contre toi, la volonté du père, la jalousie de la tante, les calculs de l'intendant, et la docilité d'Angélique, la victoire est à nous.

FINETTE.

Non pas encore, puisque l'amour est pour moi.

CHAMPAGNE.

Ecoute, mon ange. On t'a promis monts et merveilles si tu faisais réussir le Vicomte; or, l'amour efface souvent, avec son aile, les promesses qu'il fait. Monsieur Coffre, qui est moins léger que l'amour, fera plus solidement ta fortune, si tu nous secondes. Ainsi passe de notre côté, c'est la bonne cause.

FINETTE.

Mon inclination me porte de l'autre côté.

CHAMPAGNE.

La caisse est du nôtre.

FINETTE.

Le Vicomte est plus séduisant.

CHAMPAGNE.

Monsieur Coffre est plus concluant.

FINETTE.

Le Vicomte m'a promis...

INCONSIDÉRÉ. 325

CHAMPAGNE.

Monsieur Coffre tiendra tout.

FINETTE.

Tout ce que je puis t'accorder c'est d'être neutre, pourvu que ton maître ne fasse pas de sottises.

CHAMPAGNE.

C'est-à-dire que tu te décideras pour les heureux. C'est plus politique que moral. Mais je n'en veux pas davantage, et je compte sur un plein succès. Monsieur Coffre et ton maître arrivent, songe à ta promesse.

FINETTE.

Tu peux y compter : si le Vicomte réussit, tu auras ma main et ce qu'il me donnera. Si ton maître l'emporte, ce sera de toi que je tiendrai ma fortune.

CHAMPAGNE.

Oh! démon femelle, docteur en subtilités! par ce chef - d'œuvre de conduite, nous sommes tous deux à l'abri de tout événement.

SCÈNE V.

**Le Baron de RADOTENVILLE,
M. COFFRE, CHAMPAGNE.**

Le BARON.

Écoutez, monsieur Coffre. Il faut que je

X 3

vous conte que vos chiens de comptes m'ennuient. Or l'ennui , à ce que dit mon médecin , toutes les fois que je lui parle , est une terrible maladie que donnent beaucoup de gens , sans s'en douter. Je vous dirai donc que de vos comptes , vous pourriez en retrancher la moitié , ne me montrer que la recette , parce que cet article est assez amusant , et garder pour vous la dépense , parce que ce chapitre est fort ennuyeux.

M. C O F F R E .

Monsieur , monsieur , on ne sauroit voir trop clair dans ses affaires ; et je dois vous avertir que le mariage de mademoiselle va faire des articles de dépenses considérables , qui nécessitent des arrangemens pour..

Le B A R O N .

Vous savez , monsieur Coffre , que je n'ai pris un intendant qui m'assomme , et que je ne garde chez moi une sœur qui me fait enrager , que pour ne jamais entendre parler de mon ménage. J'ai bien d'autres affaires dans la tête qui ne me laissent pas le loisir de m'occuper de ces bagatelles-là. Car vous remarquerez que j'appelle bagatelle tout ce qui n'est pas important. Or, comme les affaires d'une maison ne sont rien près de celles de

L'Europe, vous conviendrez que c'est à ma sœur à marier ma fille, à vous à fournir l'argent nécessaire, et qu'il vaut mieux que je m'occupe du parlement d'Angleterre, et des travaux de Cherbourg que du trousseau de ma fille, et du mémoire de mon cuisinier. Ainsi ne me cassez pas la tête, et dites-moi des nouvelles, si vous en savez.

M. COFFRE.

J'en ai reçu d'assez mauvaises. Dernièrement on m'a écrit que le feu avoit pris...

Le BARON.

Je parie que c'est à quelques-uns de nos vaisseaux à Brest.

M. COFFRE.

Eh! mon Dieu! c'est...

Le BARON.

Voilà justement ce qui arrive, quand on n'écoute pas les gens raisonnables. Mais nos ministres croient tout savoir. Ils n'ont jamais voulu adopter mon beau projet pour construire les vaisseaux en fer, et pour faire les voiles et cordages en lin incombustible.

M. COFFRE.

Mais, monsieur, c'est à deux de vos

granges , dans une de vos terres , que le feu a pris.

Le B A R O N.

Bon ! ce n'est que cela ? la peste soit de l'ennuyeux qui me donne cette fausse alarme !

M. C O F F R E.

Au diable le vieux radoteur avec sa politique !

apercevant Champagne.

Monsieur le Baron , voici un courrier qui vous apporte d'autres nouvelles.

Le B A R O N.

Quel est ce courrier ? d'où vient-il ? que me veut-il ?

C H A M P A G N E.

Monsieur , j'arrive en diligence pour vous apprendre.

Le B A R O N.

Ab ! je parie que c'est monsieur de Solencour mon ami , qui me l'envoie pour m'apprendre qu'on a adopté mon idée de nourrir toutes les troupes avec des tablettes de bouillon , et tous les chevaux avec de la paille hachée.

M. C O F F R E.

Et non , monsieur , c'est...

Le B A R O N.

C'est une superbe idée, et qui économisera beaucoup d'argent et de peine pour la subsistance des armées.

C H A M P A G N E.

Monsieur le baron se trompe, et son serviteur Champagne n'est point un courrier politique; il est plutôt courrier d'amour: et je viens vous annoncer l'arrivée de monsieur de Cœur-franc, mon maître, qui brûle du désir d'admirer monsieur le baron, de plaire à mademoiselle Angélique, et de devenir son époux.

Le B A R O N.

Ah! mon gendre est arrivé! Ceci vous regarde, monsieur Coffre; c'est votre affaire plus que la mienne.

C H A M P A G N E.

C'est un peu la vôtre aussi, monsieur le baron. Mon maître, qui est un grand politique, a presque une passion pour votre réputation, et je lui ai entendu dire plus de vingt fois qu'il ne venoit pas tant pour épouser votre fille que pour épouser votre science.

à part.

On voit bien que je suis loin de mon maître, car on ne peut mentir plus effrontément.

J'avois toujours entendu dire que ton maître étoit un homme de mérite, de goût et de discernement; je vois qu'on ne m'a pas trompé. Ah, ma sœur! que je vous apprenne une bonne nouvelle: monsieur de Cœur-franc, mon gendre, arrive dans l'instant.

S C E N E I I I.

Les précédens, Mde. de la MINAUDIERE,
ANGELIQUE, FINETTE.

Mde. de la MINAUDIERE.

Comment! il arrive si matin! mais cela est affreux, et ce n'est point du tout galant de surprendre ainsi les femmes avant leur toilette. Je suis faite à faire peur.

Le B A R O N.

Eh, ma sœur! mon gendre ne vient pas pour vous épouser. C'est un homme sensé qui a d'autres affaires dans la tête, que de regarder comment les femmes sont habillées et coiffées. Adieu, je vous quitte pour préparer dans mon cabinet une vingtaine de mémoires que je veux lui faire lire, pour le récréer et le bien recevoir.

M. COFFRE.

Et moi, je vais préparer tous les papiers nécessaires pour lui faire voir d'un coup-d'œil l'état net et clair, du bien de sa future.

SCENE I V.

Mde. de la MINAUDIERE, ANGELIQUE,
FINETTE, CHAMPAGNE.

Mde. de la MINAUDIERE.

Ils sont fous, l'un avec sa finance, l'autre avec sa politique. Ils vont ennuyer ce pauvre garçon à périr. C'est bien à un homme de son âge qu'il faut parler de pareilles affaires.

CHAMPAGNE.

A vous dire le vrai, mademoiselle, il aimeroit mieux, du caractère dont je le connois, être une minute à admirer vos charmes, que d'être un an avec le premier financier, et le premier politique du monde.

Mde. de la MINAUDIERE.

Ce valet me paroît un homme d'esprit.

FINETTE.

Comment, Champagne, tu appelles madame de la Minaudière, mademoiselle!



L' H O M M E
C H A M P A G N É.

Ah! mille pardons, madame; à votre air de jeunesse, je vous avois prise pour mademoiselle Angélique; ou du moins pour sa sœur.

F I N E T T E.

Ah! le fripon!

A N G E L I Q U E.

L'imbécille! Finette, si son maître a d'aussi bons yeux que lui, je le dispense de me regarder.

Mde. de la M I N A U D I È R E.

Je ne veux pas rester dans l'affreux négligé où je suis, et je vais un moment à ma toilette, pour être en état de recevoir ton maître.

C H A M P A G N E.

Quand vous feriez mille toilettes, vous ne seriez pas mieux que vous n'êtes; n'est-il pas vrai, Finette?

F I N E T T E.

Ah! cette fois tu as raison. Madame n'en sera pas mieux pour cela.

A N G E L I Q U E.

Ma tante, je suis de l'avis de Finette.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, FINETTE, CHAMPAGNE.

ANGÉLIQUE.

Votre maître va donc bientôt arriver ?

CHAMPAGNE.

Oui, mademoiselle. Les chemins sont affreux. Mais je crois que l'amour lui donnoit des ailes pour franchir tous les mauvais pas dont mon cheval ni moi, nous ne pouvions nous tirer.

ANGÉLIQUE.

L'amour ! Il ne m'a vue que lorsque j'étois enfant.

CHAMPAGNE.

Eh bien ! mademoiselle, il a deviné toutes vos perfections. D'ailleurs vous savez qu'on lui a envoyé votre portrait.

FINETTE.

Comme il est galant ! En vérité, Champagne, si votre maître est comme vous, il est difficile qu'il ne tourne pas toutes les têtes.

CHAMPAGNE.

Je ne veux point le flatter ; mais sur ma foi, on peut juger de lui par moi. C'est le

même esprit, la même grâce ; en un mot ,
c'est un charmant homme que mon maître.
Mais j'entends une voiture ! Il arrive sans
doute. Il faut que je coure au devant de
lui.

il sort.

S C E N E V I.

ANGÉLIQUE, FINETTE.

FINETTE.

Eh bien , mademoiselle , le pauvre vicomte
est donc oublié ?

ANGÉLIQUE.

Il doit l'être. Il est d'une étourderie, d'une
inconséquence, d'une légèreté.... Il feroit
le malheur de ma vie ; et les défauts de son
caractère me portent à surmonter le penchant
que m'inspiroient ses agrémens.

FINETTE.

Mais il est si gai , si aimable !

ANGÉLIQUE.

J'aimerois mieux qu'il fût un peu plus
triste , et beaucoup plus sensible. Quand on
est occupé d'un sentiment profond , on doit
être rêveur. Tant de gaieté exclut la sensi-

bilité, et un cœur blessé d'une atteinte un peu vive, est trop inquiet, pour se livrer à la joie et même au calme.

FINETTE.

Vous voulez un amant romanesque, parce que vous l'êtes. Tous ces beaux livres qu'on appelle, je crois, des romans, vous tournent la tête. Ah! mademoiselle, ce ne sont jamais, à ce qu'on m'a dit, ces livres-là qui forment de bons maris.

ANGELIQUE.

Ce n'est cependant que là qu'on en trouve des modèles. Le vicomte n'a que le langage du sentiment, et ses actions le démentent. Il court à tous les spectacles; on le voit à tous les bals; il est livré à mille sociétés: il n'a pas le temps d'aimer. L'amour n'est pour lui qu'un amusement, et avec un cœur comme le mien, je serois trop malheureuse si je l'épousois.

FINETTE.

Vous aimez mieux épouser monsieur de Cœur-franc que vous ne connoissez pas.

ANGELIQUE.

Je voudrois, si cela dépendoit de moi, n'être ni à l'un ni à l'autre. Mais mes parens dispo-

sent de ma main , et l'homme qu'on me destine , est , dit - on , si honnête , si doux , si sincère , que je n'ai aucun prétexte pour le refuser. Avec tant de bonnes qualités , il est sûrement sensible , capable d'apprécier mon ame. Sa principale affaire sera le bonheur de sa femme , et il ne tardera pas , par ses soins , de dissiper le goût naissant et peu raisonnable que je me sentois pour le vicomte. Mais conçois-tu ce vicomte ? Il prétend qu'il m'aime , il sait que mes parens , gouvernés par monsieur Coffre , ont envie de me donner à un autre , et il ne se donne aucune peine pour détruire ces obstacles.

FINETTE.

Comment voulez-vous qu'il en vienne à bout ? Vous étiez le seul appui sur lequel il comptoit.

ANGELIQUE.

Il auroit dû employer les prières , l'assiduité , les larmes. Un amant bien épris essaie tous les moyens , tente tout pour s'assurer ce qu'il aime.

FINETTE.

Il faudroit donc qu'il politiquât avec monsieur le Baron , parlât économie avec monsieur

sieur

sieur Coffre, fit les doux yeux à madame
votre tante, etc...

ANGÉLIQUE.

Sûrement. Il devrait gagner, réunir tous
les suffrages. Un amant bien épris ne né-
glige rien; il flatte jusqu'au chien de sa maî-
tresse.

FINETTE.

Et s'il étoit capable de tous ces efforts, de
tous ces soins, seroit-il sûr de votre cœur?..
Vous ne répondez rien.

ANGÉLIQUE.

Mon mécontentement de ce qu'il ne fait
rien de tout cela, te prouve assez combien
j'aurois désiré qu'il en fût capable. Je t'avoue
que si j'étois persuadée de son sentiment,
l'amour le plus tendre...

SCÈNE V.

Les précédens, LE VICOMTE.

Le VICOMTE, aux pieds d'Angélique.

Ah! mademoiselle, soyez persuadée.

ANGÉLIQUE.

Ah ciel!

Tome II.

Y

Jamais on n'aima plus vivement , plus constamment. J'attendois pour tout oser, que votre bouche m'enhardît. Encouragé par l'aveu que je viens d'entendre , il n'est rien que je n'entreprenne ; il n'est point de rival que je ne défie , point d'obstacles que je n'écarte , et...

A N G E L I Q U E .

Comment avez-vous l'audace , monsieur , de m'écouter , et de me surprendre ainsi ?

F I N E T T E .

S'il ne vous avoit pas écoutée , il ne vous auroit jamais entendue. Je suis sa complice. Je l'avois caché , pour lui ménager ce bonheur... Où courez-vous ?

A N G E L I Q U E .

Je suis indignée de votre hardiesse , et je ne veux plus vous voir ni l'un ni l'autre ,

Le VICOMTE .

Vous voulez donc me faire mourir de chagrin , et vous venger d'un instant de bonheur par un siècle de tourment.

A N G E L I Q U E .

Méritez-vous ce bonheur ?

Le VICOMTE.

Je le mériterois par mon amour, je m'en rendrai digne par ma conduite.

ANGÉLIQUE.

Je n'en crois rien. D'ailleurs il n'est plus temps ; ma main est promise , et votre rival est arrivé. Adieu.

elle sort.

Le VICOMTE.

Je cède à l'excès de mon désespoir!

SCÈNE VIII.

FINETTE, LE VICOMTE.

FINETTE.

Ne vous désespérez pas ; car moi qui vois plus clair que deux amans , il me reste encore un peu d'espoir.

Le VICOMTE.

Et sur quoi peux-tu le fonder ?

FINETTE.

Sur les promesses que vous venez de faire , et sur les ridicules de votre rival.

Le VICOMTE.

Comment ses ridicules ! On ne m'a parlé que de ses vertus.

Y 2

Oui, des vertus qui se font respecter de loin, mais une gaucherie qui les dépare toutes quand on le connoît.

Le VICOMTE.

Quelle est cette gaucherie?

FINETTE.

De ne pouvoir s'empêcher de dire à tout le monde la vérité.

Le VICOMTE.

Comment! mais c'est-là le plus vrai et le plus rare mérite, à ce qu'on dit. Avec tes espérances, tu me désespères, et avec la satire, tu me feras, je crois, aimer mon rival.

FINETTE.

Ah, que non! car il vous dirait que vous êtes un étourdi.

Le VICOMTE.

S'il avoit cette insolence!

FINETTE.

Voyez-vous comme la vérité est un mérite que tout le monde apprécie. Allez, monsieur, je ne suis pas savante, mais je sais qu'une vertu poussée à l'excès est un ridicule, et que nous avons tous un peu trop

INCONSIDÉRÉ. 34r

de défauts, pour aimer une franchise sans bornes.

Le VICOMTE.

Je crois d'honneur que tu as raison. Mon rival est donc d'une franchise ridicule.

FINETTE.

A l'excès. Allez : attaquez toute notre famille ; prenez des almanachs du père, baisez les mains de la tante, demandez des conseils à l'intendant, échauffez la tête romanesque d'Angélique, soyez généreux avec Finette, et avancez vos affaires en laissant votre rival gâter les siennes.

Le VICOMTE, lui donnant sa bourse, et l'embrassant.

Ah ! ma chère Finette, si Angélique est à moi, ma fortune est à toi. Je suis au comble du bonheur !

FINETTE.

Comme il passe de l'excès de la tristesse à celui de la joie ! Ah, mon Dieu ! quelle tête légère ! il me fait trembler pour ses succès... Mais j'entends du bruit, sauvons-nous. Il ne faut pas qu'on nous surprenne ensemble.

SCENE IX.

M. de CŒUR-FRANC, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Oui, monsieur, je vous ai préparé le champ de bataille. Toutes les batteries sont dressées, et si vous le voulez, la victoire, la demoiselle et la dot sont à vous. Mais je crains bien que vous ne culbutiez tous mes arrangements.

M. de CŒUR-FRANC.

Quelle crainte ridicule ! tu crois donc ma vue propre à inspirer de l'éloignement.

CHAMPAGNE.

Et non, de par tous les diables, monsieur, ce n'est pas assurément votre figure que je crains. Elle est noble, agréable et faite pour plaire. C'est votre esprit qui...

M. de CŒUR-FRANC.

Ah ! tu crois que j'en ai trop peu ! tu pourrais peut-être avoir raison. Mais je viens ici pour demander une fille en mariage, et non pas une place à l'académie ; et je ne vois pas qu'il faille un si prodigieux esprit pour réussir dans mon projet.

C H A M P A G N E.

Je ne suis parbleu pas assez sot pour ne pas savoir que vous avez beaucoup d'esprit. Monsieur, il faut vous parler franchement. Dans toute votre personne je ne vois qu'un seul défaut, mais celui-là me fait trembler.

M. de CŒUR-FRANC.

Quel est donc ce défaut si grave, mons de Champagne ?

C H A M P A G N E.

Ma foi, monsieur, c'est celui de dire la vérité à tout le monde, et de ne jamais savoir la déguiser.

M. de CŒUR-FRANC.

L'impertinent, qui appelle défaut une vertu !

C H A M P A G N E.

Oui, je n'ai pas étudié comme vous, mais j'appelle défaut ce qui choque tous ceux avec qui l'on vit ; ce qui renverse tous les projets qu'on fait ; enfin ce qui vous a brouillé avec votre père, votre mère, ce qui vous a fait déshériter par votre oncle, et ce qui vous met à la merci de vos créanciers, si vous ne vous en tirez en obtenant la main d'Angélique.

Y 4

M. de C Œ U R - F R A N C.

Mais, mon cher Champagne, tu vois bien que ce n'est pas celui qui dit la vérité qui a tort, c'est celui qui s'en fâche.

C H A M P A G N E.

Entre les déshéritans et les déshérités je donne toujours le tort aux derniers. Ah! comme je mentirois pour éviter l'exhérédation.

M. de C Œ U R - F R A N C.

Je ne conçois pas comment la vérité, dite sans humeur, offense. Je hais la misanthropie, mais j'adore la franchise. Il me semble que la parole n'est inventée que pour peindre la pensée. On peut me dire, sans craindre de me blesser, tout ce qu'on pense de moi, et puisque je ne m'en fâche pas, je trouve injuste qu'on se fâche, lorsque j'en fais de même.

C H A M P A G N E.

Quoi, si je vous disois que vous êtes ridicule...

M. de C Œ U R - F R A N C.

Je ne me fâcherois pas. Mais, par curiosité, je te demanderois de me le prouver.

C H A M P A G N E.

Je conviens qu'il faut ne dire que ce qu'on

pense. C'est là, je crois la franchise. Mais est-il nécessaire de dire tout ce qu'on pense ? n'est-ce pas ou mal-adresse, ou indiscretion, ou...

M. de CŒUR-FRANC.

Tu as peut-être raison. S'il ne faut pas mentir, il faudroit peut-être savoir dissimuler ; mais je n'en suis pas capable. Soit nature, soit habitude, je n'ai pas la force de donner à ma pensée une autre forme que celle avec laquelle elle s'est présentée à mon esprit. Si je le faisais, il me sembleroit faire quelque chose de lâche. C'est une espèce de pudeur dont je ne suis pas le maître ; et la vérité est pour moi une vierge sacrée que je croirois déshonorer par la moindre atteinte, et profaner par le moindre déguisement.

CHAMPAGNE.

Ah ! monsieur, cette vierge sacrée vous fera mourir ruiné et célibataire. Songez, de grâce, que vous êtes dans une maison pleine de ridicules qu'il faut ménager, et sur qui la vérité feroit le plus mauvais effet du monde. Un père politicomane, une tante à prétentions, une future romanesque, et un intendant impératif et rébarbatif, ne sont pas gens à qui il faille dire ce qu'on pense.

M. de C Œ U R - F R A N C.

Que veux-tu , mon enfant ? c'est à eux à se corriger s'ils ont ces défauts , et non pas à moi.

C H A M P A G N E.

Oui , mais si vous ne vous contraignez pas , ils n'en resteront pas moins avec leurs défauts , et vous avec vos dettes. Au nom de Dieu , monsieur , mentez tant soit peu , il y va de votre fortune ; Champagne vous le demande à genoux.

M. de C Œ U R - F R A N C.

Moi , mentir ! pour tous les trésors de l'univers , je ne ferois pas cette bassesse.

C H A M P A G N E.

Ah ! nous sommes perdus , si vous ne mentez pas. Essayez au moins de flatter et de plaire.

M. de C Œ U R - F R A N C.

La flatterie est la sœur du mensonge.

C H A M P A G N E.

Oui , mais c'est une sœur fort à la mode , et reçue en très-bonne compagnie. Ecoutez , monsieur , il s'agit de vous préserver d'une ruine totale. Laissez - vous toucher par les larmes de Champagne. Il faut que chacun

mette un peu du sien dans un marché : Angélique apporte une dot considérable. Vous n'y voulez mettre ni mensonge ni flatterie ; accordez seulement un peu de dissimulation pour ce qui vous choquera , et de complaisance pour ce qu'on fera.

M. de CŒUR-FRANC.

C'est beaucoup de sacrifices pour un mariage.

CHAMPAGNE.

Engagez-vous-y. Dissimulez seulement. Je me charge du reste. J'ai déjà raisonnablement menti pour vous.

M. de CŒUR-FRANC.

Je veux faire un grand effort pour te prouver que je suis raisonnable. Quoique je sente que ce mariage est une affaire capitale pour ma fortune et mon bonheur , je ne puis prendre sur moi de taire la vérité , mais je te promets de l'adoucir , et de la voiler le plus déceamment possible.

CHAMPAGNE.

Ah ! j'ai peur que le voile ne soit fait d'une gaze bien claire.

M. de CŒUR-FRANC.

Ne crains rien. Tu verras, quand je prends une résolution, si j'ai la force de la suivre.

CHAMPAGNE.

Je vais avertir votre beau-père. Allons, vogue la galère. Mais tâchez que quelque bouffée de vérité ne vous fasse pas faire naufrage.

il sort.

SCENE X.

M. de CŒUR-FRANC, seul.

C'est une folie bien singulière que cette passion générale pour le mensonge. Chacun dit qu'il cherche la vérité, et tout le monde lui tourne le dos. Tout est, hélas! erreur et duplicité. On ment par le maintien, par les discours, par la toilette. On ment au commencement des traités, à la fin des lettres. Le visage, les cheveux, les talons des femmes, les principes, les protestations des hommes, tout est fard ou fausseté. Il se peut bien que je sois ridicule, comme le dit mon valet, puisque je suis le seul au monde qui ne mente pas. Mais quelle est cette étrange figure? ce pourroit bien être notre tante.

SCÈNE XI.

Mde. de la MINAUDIERE, M. de CŒUR-FRANC.

Mde. de la MINAUDIERE.

Ah! monsieur, mille pardons! je croyois vous trouver avec mon frère, et j'avois infiniment d'impatience de voir un homme dont j'ai entendu dire tant de bien, et qui doit être si intéressant pour moi, puisqu'il vient unir son sort à celui d'une nièce qui m'est si chère.

M. de CŒUR-FRANC.

à part.

Mon Dieu, quel maintien affecté.

haut.

J'ai entendu dire en effet, madame, que vous aviez pour mademoiselle Angélique une tendresse extrême, et que vous l'aimiez comme votre fille.

Mde. de la MINAUDIERE.

Dites plutôt que je l'aime comme ma sœur. Il existe entre nous une conformité de goûts, d'humeur, de confiance si douce.

M. de CŒUR-FRANC.

Vous avez raison. La manière la plus délicate d'aimer ses enfans est de les traiter en amis. Cette douce égalité leur fait oublier la différence des âges.

Mde. de la MINAUDIERE.

Ah ! monsieur , il y a si peu de différence d'âge entre ma nièce et moi.

M. de CŒUR-FRANC.

Elle est folle , je crois!...

à part.

Mais , madame , vous êtes la sœur de son père?

Mde. de la MINAUDIERE.

Il est vrai. Mais sœur d'un second lit. Vous connoissez mon frère. Il est vieux et cassé. Et moi quel âge me donneriez-vous ?

M. de CŒUR-FRANC.

Cinq ou six ans de moins que lui , certainement , madame.

à part.

Ah ! pour le coup je tiens ma parole , et je l'ai flattée.

Mde. de la MINAUDIERE.

Cinq ou six ans de moins que lui ! Juste

ciel ! vous me supposeriez cinquante ans ,
 et j'en ai à peine trente. Il faut , monsieur ,
 que vous aimiez à faire de mauvaises plai-
 santeries , ou que vous n'y voyiez pas du
 tout....

à part.

J'étouffe de colère.

M. de CŒUR-FRANC.

Ma foi , madame , je ne vois pas pourquoi
 vous vous emportez. Je n'ai nulle intention
 de vous offenser , et n'ayant pas lu votre ex-
 trait de baptême , je n'ai pu juger votre âge
 que d'après votre figure.

Mde. de la MINAUDIÈRE.

L'excuse est encore plus impertinente que
 la faute. Quel sot neveu l'on me donne là !
 Approchez , mademoiselle , je dois vous pré-
 senter à monsieur de Cœur-franc. J'espère
 qu'il sera plus galant avec vous qu'avec moi ,
 et que l'amour qu'il a , dit-on , pour vous ,
 lui donnera une manière de voir plus juste
 et plus obligeante.

SCÈNE XII.

Les précédens, ANGELIQUE, FINETTE.

ANGELIQUE.

Comment, ma tante, pouvez-vous croire que monsieur ait de l'amour pour moi? Il ne m'a jamais vue.

M. de CŒUR-FRANC.

Mademoiselle, il est vrai que je ne pouvois vous aimer avant de vous connoître, mais votre vue réalise ce qu'on m'a dit de vous, et ce qui est fort rare, vous êtes mieux que votre portrait.

ANGELIQUE.

Monsieur, malgré votre galanterie, je ne croirai pas que, sur un portrait, il soit possible de s'enflammer.

M. de CŒUR-FRANC.

Aussi, mademoiselle, je ne le suis point du tout. Je sais seulement qu'en vous voyant, on peut craindre de l'être.

Mde. de la MINAUDIÈRE.

Mais, mon neveu futur, voilà une crainte extravagante. Comment peut-on craindre d'aimer une personne qu'on veut épouser?

m. de

M. de CŒUR-FRANC.

Chacun a dans le monde ses opinions et son système, madame; et moi, je suis bien décidé à n'épouser jamais une personne pour laquelle j'aurois de l'amour. Ce sentiment n'a jamais fait d'heureux époux. L'amitié seule fait le bonheur du mariage; il faut pour un lien éternel une base solide, et presque tous ceux que j'ai vus se marier par amour, après s'être aimés quelques années sans mesure, se sont brouillés sans raison, ou se sont supportés avec peine.

ANGÉLIQUE.

Mais permettez-moi de vous dire qu'il n'est pas flatteur d'être choisie par vous comme femme, puisque c'est une preuve sûre qu'on ne peut vous inspirer qu'un sentiment médiocre; et si votre manière de voir prouve beaucoup de raison, elle n'annonce pas au moins une grande sensibilité.

M. de CŒUR-FRANC.

Ah! mademoiselle, cette sensibilité, qui est actuellement le fond de toutes les conversations et la base de tous les livres, n'est autre chose qu'une exaltation de tête, qu'une maladie de nerfs, et j'espère que votre es-

prit, au-dessus de cette folie du jour, se moque des rêveries qu'elle dicte, et des vapeurs qu'elle donne à nos petits maîtres si fades, et à nos coquettes si langoureuses.

SCENE XIII.

Les précédens, M. COFFRE.

M. COFFRE.

Monsieur, monsieur le baron me chargé de vous prier de passer dans son cabinet, où il vous attend avec impatience. Il seroit venu au-devant de vous, mais monsieur le vicomte de Sémillanville, qui est arrivé en poste de Paris pour lui demander la lecture d'un de ses ouvrages, le retient dans cet instant, et il désire que vous vouliez bien les rejoindre.

M. de CŒUR-FRANC.

Je me rends à ses ordres.

il sort.

Mde. de la MINAUDIERE.

Ma nièce, vous rêvez. Je crois vous deviner. Allons parler ensemble de l'homme ridicule que nous venons de voir.

elle sort.

ANGELIQUE.

Comme il est froid et pédant ! Comme il

a l'esprit faux et le cœur glacé ! Ma tante ,
je vous suis.

elle sort.

CHAMPAGNE, à Finette.

Mon maître t'a-t-il plu ?

FINETTE.

Il a fait des merveilles. En quatre mots ,
il a choqué le foible de la tante et de la nièce.

CHAMPAGNE. elle sort.

Ce diable d'homme est incorrigible. Assu-
rons-nous du moins de l'intendant.

SCENE XIV.

M. COFFRE, CHAMPAGNE.

M. COFFRE.

Il me semble que ton maître a fait trois
fautes de calcul. Il a choqué madame notre
tante , déplu à mademoiselle , et il m'a fait
à moi-même une mine bien froide. Cette
addition de fautes fait une somme assez con-
sidérable de mal-adresse.

CHAMPAGNE.

Je vous passe deux de ces fautes , mon-

sieur Coffre, mais faites soustraction de la troisième. Mon maître ne néglige les autres que parce qu'il compte trop sur vous. Il vous regarde comme un cent fois plus grand homme que tous nos contrôleurs généraux, et sait que vous êtes la cheville ouvrière de cette maison. Il vous estime, vous honore, et sûr de votre appui, il se joue de tous les obstacles.

M. C O F F R E.

Tu crois donc que lorsqu'il sera marié, j'aurai un grand crédit sur lui, et que j'aurai seul le maniement de ses deniers.

C H A M P A G N E.

Il ne touchera jamais un écu, que suivant votre bon plaisir. Il sait les obligations qu'il vous a, et sa reconnaissance sera sans bornes. Il dit que monsieur Coffre est un homme d'or.

M. C O F F R E.

Le pauvre garçon!

C H A M P A G N E.

Un homme réglé comme un compte à parties doubles.

M. C O F F R E.

Le galant homme!

INCONSIDÉRÉ. 357
CHAMPAGNE.

Et il prétend qu'après feu Barême , vous êtes la personne dont il fait le plus de cas.

M. COFFRE.

Voici ton maître. Il parle seul ; et a l'air de bien mauvaise humeur. Sa visite a été courte. Je parierois que le Baron l'a assommé avec sa politique.

CHAMPAGNE.

Et moi , je crains qu'il ne se soit débarrassé un peu brusquement de ce fardeau.

SCENE XV.

Les précédens, M. de CŒUR-FRANC.

M. de CŒUR-FRANC.

Quelle absurde manie que celle de vouloir écrire sur les choses qu'on n'entend pas , et de louer les radotages les plus extravagans. J'ai bien fait de sortir ; je n'aurois pu tenir la parole que j'ai donnée à Champagne ; et j'aurois envoyé promener le Baron avec ses projets , et le Vicomte avec ses fadeurs... Ah ! c'est vous , monsieur Coffre , je vous cherchois.

Z 3

M. C O F F R E.

Je m'entretenois de vous , monsieur , avec ce garçon , et je l'assurois de la joie extrême que je ressentais d'avoir pu vous être utile.

M. de C Œ U R - F R A N C.

Je vous ai , monsieur Coffre , beaucoup d'obligations. On dit que vous tenez le bien du Baron dans un ordre parfait , que vous êtes actif , adroit , intègre.

C H A M P A G N E.

à par

Comment , mon maître parle comme un ange , je crois qu'on l'a changé.

hant.

Vous voyez , monsieur Coffre , la vérité de ce que je vous disois.

M. C O F F R E.

Monsieur , je suis en vérité confus de la quantité de vos éloges , dont je mérite à peine une fraction. Leur multiplication m'embarrasse , et je ne sais comment calculer la petitesse de mon mérite et l'excès de votre bonté.

M. de CŒUR - FRANÇ.

Monsieur Coffre , vous êtes déjà d'un âge avancé. Vous avez été accablé de fatigues et d'affaires. Le Baron ne regarde jamais les siennes. Mais voici pour vous l'instant du repos. Ma passion favorite est de faire mes affaires tout seul , et de toucher mon argent moi-même. De faire à mon gré les placements et les déplacemens. Un intendant est , selon moi , pour tout homme sensé , le meuble le plus inutile , quand il n'est pas le plus ruineux , et comme vous êtes distingué de tous les autres par votre probité , vous resterez chez moi comme un ami à qui je dois ma fortune. Vous n'aurez plus que le titre et les appointemens d'intendant , sans en garder l'embarras ni la fatigue.

M. C O F F R E.

à part.

A quel diable d'homme ai-je à faire? Ce n'est nullement mon compte.

haut.

Monsieur , il faut bien connoître les affaires pour ne pas s'y casser le cou , et j'espère que vous ne persisterez pas dans une résolution si contraire à vos intérêts,

à Champagne.

Ah! monsieur de Champagne , vous ne m'a-

Z 4

viez pas dit que votre maître vouloit se passer d'intendant. Il pourroit bien aussi se passer de notre dot.

C H A M P A G N E.

à part.

Ah! son chien de caractère renverse tous nos projets.

haut.

Bon! monsieur Coffre, ne voyez-vous pas qu'il plaisante.

à monsieur de Cœur-franc.

Morbleu, monsieur, pensez donc à ce que vous faites, vous attaquez l'édifice par le fondement.

M. de C Œ U R - F R A N C.

J'ai cru faire merveilles. Je lui promets un repos parfait.

C H A M P A G N E.

Du repos à un intendant! c'est lui couper la gorge. Ils ne vivent que pour faire travailler l'argent.

M. C O F F R E.

Adieu, Champagne.

INGONSIDÉRÉ. 361
CHAMPAGNE.

Ah! cet adieu mélancolique semble un arrêt de ruine. Suivons-le, et tâchons de rattraper la bourse qui nous échappe.

SCENE XVI.

Le Vicomte de SEMILLANVILLE, M. de
CŒUR-FRANC.

Le VICOMTE.

à part.

Je vais paroître bien étourdi, mais cette étourderie sera peut-être un coup de maître...

haut.

Ah! monsieur, je suis désolé que vous nous ayez quittés! le Baron vient de me lire le plus beau mémoire. ...

M. de CŒUR-FRANC.

Je vous félicite d'avoir pu l'entendre jusqu'au bout.

Le VICOMTE.

Ce projet de réformer les tentes ordinaires, et de transporter chaque compagnie d'un régiment sur un chariot armé de faux à la

manière des anciens, me semble admirable, et je voudrais l'avoir inventé.

M. de C Œ U R - F R A N C.

Morbleu! monsieur le Vicomte, vous savez bien que je n'ai pas le cerveau assez creux pour avoir composé cette rapsodie. Ainsi gardez vos louanges pour l'auteur, ou riez-en franchement avec moi, puisqu'il n'est pas ici.

Le V I C O M T E.

Je ne ris jamais de ce que j'admire.

M. de C Œ U R - F R A N C.

Et vous admirez ces impertinens mémoires dont j'ai pu à peine entendre le titre.

Le V I C O M T E.

Monsieur, il n'est pas poli de dénigrer d'une façon si tranchante ce que j'approuve. Baissez le ton, je vous prie.

M. de C Œ U R - F R A N C.

Ma foi, monsieur le Vicomte, je ne sais par quelle bizarrerie vous êtes si complaisant avec le Baron, et si brusque avec moi. Cela tient de...

Le V I C O M T E.

Achevez, je vous prie, si vous l'osez.

INCONSIDÉRÉ. 363

M. de C Œ U R - F R A N C.

Si je l'ose? ma foi, vous m'y contraignez.
Cela tient de l'étourderie.

Le V I C O M T E.

Comment, vous m'insultez! allons, monsieur, rendez-moi raison de cette offense.

il met l'épée à la main.

M. de C Œ U R - F R A N C.

Si vous vous battez pour une vérité, vous ne ferez que prouver ce que je viens d'avancer. C'est réparer une étourderie par une incartade.

Le V I C O M T E.

Allons, monsieur, défendez-vous. J'espère qu'un homme si franc hors de propos, est au moins franc du collier, quand il faut l'être.

M. de C Œ U R - F R A N C.

Cet usage de s'égorger pour une bagatelle, est la plus insensée et la plus barbare de toutes les folies. Mais je ne sais pas refuser quand on demande de si bonne grace.

ils se battent.

S C E N E X V I I.

Tous les acteurs arrivent, les trois femmes crient et voyant le combat.

LE BARON et M. COFFRE séparent le
VICOMTE et M. de CŒUR-FRANC.

Le B A R O N.

Quel diable de tapage est ceci ? deux hommes se battent d'un côté, des femmes crient de l'autre, et tout ce train m'a fait perdre une idée que je serai peut-être trois mois à retrouver.

M. C O F F R E.

Ils m'ont fait faire une faute de chiffre qui me redonnera un calcul énorme à recommencer.

Mde. de la M I N A U D I E R E.

Un flacon, Finette, je me meurs. Les épées nues m'ont fait un mal aux nerfs inexprimable.

elle s'évanouit. M. de Cœur-Franc, le Baron et M. Coffre vont à son secours.

A N G E L I Q U E.

N'êtes-vous pas blessé, Vicomte ? je tremble du danger que vous avez couru.

Le VICOMTE.

Non, madame, et si je l'étois, ce tendre intérêt me guériroit de mille blessures.

FINETTE.

En en faisant une bien plus profonde au cœur.

Le BARON.

Mais expliquez-moi donc pourquoi cette rupture, ces hostilités, ce viol de territoire? Je parie que le Vicomte a tort; il est si pétulant.

Le VICOMTE.

Ma foi, monsieur le Baron, monsieur de Cœur-franc m'a traité d'étourdi, parce que je louois peut-être avec enthousiasme les mémoires que vous m'avez lus.

Le BARON.

Comment, mon cher! c'est combattre en effet pour la cause publique. Est-il possible, monsieur, qu'un homme sensé comme vous, montre si peu de jugement?

M. de CŒUR-FRANC.

J'avoue, monsieur, qu'il dit la vérité. Mais pourquoi diable aussi faites-vous de mauvais mémoires pour une cour qui ne vous en demande pas? quelle est cette

fureur d'écrire qui vous démange? c'est une véritable contagion dans notre siècle. Chacun veut se mêler de ce qui ne le regarde pas, juger ce qu'il ne connoît pas. Eh! mon cher Baron, occupons-nous de nos propres affaires, et soyons surs qu'il y aura toujours assez de gens sans nous qui se chargeront de conseiller des sottises à nos ministres.

Le B A R O N.

Ouais! vous le prenez sur ce ton-là. Eh bien! je vous avertis moi, que je ne veux pas qu'on se batte dans ma maison; que je veux encore moins qu'on m'y contredise, que j'aime à agir à ma tête, que je ferai le bien de l'état malgré vos sottises remontrances et malgré lui-même, s'il ne le veut pas. Que je prétends sur-tout être le maître chez moi, et que pour le prouver je romps nos conventions.

à Angélique.

Ma fille, le Vicomte vous demandoit aussi en mariage; consentez-vous à lui donner la main?

A N G E L I Q U E.

Mon père peut toujours compter sur mon obéissance, et monsieur n'est pas assez attaqué de cette maladie de nerfs qu'on nomme sensibilité pour me regretter infiniment.

Le B A R O N.

Ma sœur, y consentez-vous aussi ?

Mde. de la M I N A U D I E R E.

Oui, de tout mon cœur. Le Vicomte se connoît mieux en âge et en physionomie que monsieur.

Le B A R O N.

Je baise humblement les mains à votre franchise.

ils sortent, en faisant des révérences à M. de Cœur-franc.

Le V I C O M T E.

Vous m'avez traité d'étourdi, mais je vous le pardonne. Cette étourderie et votre franchise ont fait mon bonheur.

il sort.

M. C O F F R E.

Monsieur, actuellement que vous êtes sans fortune, vous ferez à merveilles de vous passer d'intendant.

il sort.

F I N E T T E.

Champagne, tu sais notre traité. J'espère que monsieur y consentira. Je suis sa très-humble servante.

elle sort.

C H A M P A G N E.

Monsieur, un homme sincère comme

368 L'HOMME INCONSIDÉRÉ.

vous, fait cas de la vérité, et je vous dirai franchement que mon amour pour Finette et ma haine pour vos créanciers, me forcent à vous dire adieu.

il sort.

M. de C Œ U R - F R A N C, seul.

Ils m'abandonnent tous. Je vois que Champagne a raison. La vérité effraye tout le monde par sa nudité, il faut la laisser au fond du puits où on l'a placée. Quand elle en sort, voyez le ravage qu'elle fait. Elle m'a brouillé avec ma famille, m'a fait déshériter. Elle vient de me mettre dans le cas de me battre, et c'est elle qui rompt mon mariage. Ah! j'apprends bien à mes dépens que *toute vérité n'est pas bonne à dire.*

IMITATION

IMITATION
DE
SCHAKESPEAR,
SCENE HISTORIQUE,
SANS OBSERVATION D'AUCUNE RÈGLE
DU THÉÂTRE,
TIRÉE DE LA VIE DE RURICK (1);
PAR L'IMPÉRATRICE CATHERINE II.

Cette Pièce a été composée en Russe et jouée dans cette Langue par des Acteurs Russes, sur le Théâtre particulier de Catherine, appelé *l'Hermitage*. Après cela, elle fut traduite en français sous les yeux de Catherine, qui en corrigea la Traduction.

(1) Rurick fut le fondateur de l'empire Russe. Il étoit chef des Varègues qui, sous le nom de Normands, *hommes du Nord*, ravagèrent la France et l'Angleterre.

Tome II.

A a

A C T E U R S .

- GOSTOMOUISE, Prince de Novogorod.
- DOBRININ, }
TRIAN, } Citoyens de Novogorod.
ROULAW, }
- RAGOUIL, Voivode de Novogorod.
- VADIM, Prince Slavon, fils de la fille cadette de
Gostomouisl.
- RURICK, } Princes Varego-russes, fils de Liou-
SINEUS, } brat, roi de Finlande, et de la seconde
TROUVOR, } fille de Gostomouisl, nommée Oumila.
- LES ANCIENS, ou Préposés des Slaves, des Russes,
des Tschoudes, des Vezes, des Meriens, des
Krivitsch et des Dragovitsch.
- LIoubRAT, Roi de Finlande.
- OUMILA, son épouse.
- EDVINDA, Princesse d'Ourmanie, femme de Rurick.
- OSKOLD, fils du premier lit de la femme de Rurick.
- OLEG (1), Prince d'Ourmanie, frère d'Edvinda.
- ROKVOLD, Grand, ou Ministre du prince Rurick.
- GORLOM, }
RADBRAT, } Ministres du roi Lioubrat;
- BOYARDS Novogorodiens.
- BOYARDS Varego-russes.
- DANN, Chef des armées Varego-russes.
- Deux Messagers de Novogorod.

(1) Cet Oleg prit, depuis, Constantinople.

IMITATION
DE
SCHAKESPEAR.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le palais des ducs , à Novogorod.

SCENE I.

GOSTOMOUI SL, dans un fauteuil ; les anciens des Slaves, des Russes, des Tschudes, des Vezes, des Meriens, des Krivitsch et des Dragovitsch, debout auprès de lui ; VADIM, DOBRININ, TRIAN, ROULAW, RAGOUIL.

G O S T O M O U I S L.

V O Y A N T ma fin approcher, je vous ai fait venir, anciens des Slaves, des Russes, des Tschudes, des Vezes, des Meriens, des Krivitsch et des Dragovitsch. Il règne des divisions parmi vous. Chacun de vous gouverne

A a 2.

et juge suivant ses idées et ses caprices. L'administration des provinces et des affaires en souffre ; cela peut occasionner la ruine de Novogorod-la-grande ; vous ne pouvez gouverner par vous-même ; c'est pourquoi il vous faut, après ma mort, un prince qui vous gouverne : il se trouve chez les Varègues trois princes, d'une illustre famille, distingués par leur esprit et leur valeur ; ils sont mes petits-fils, enfans de ma seconde fille Oumila, femme du roi de Finlande, de la race d'Odin, révééré dans le Nord, et de son fils Ingvar.

V A D I M , à part.

Mon esprit est consterné de ces paroles.

à Gostomouisl.

Seigneur.

G O S T O M O U I S L .

Vadin, mon cher petit-fils, qui me retrace l'image de ma dernière fille, ta mère, toi, mon cher élève, tu auras en partage mes seigneuries slavonnes, et seras le quinzième prince de notre race dans ces contrées.

VADIM, se mettant à genoux, prend la main de Gostomouisl avec la plus vive douleur.

Seigneur, en vous perdant, je perds tout.

GOSTOMOUI SL.

Dobrinin , Roulaw , Ragouil , je vous confie l'exécution de mes dernières volontés; ma vue se trouble.... mes esprits s'affaiblissent.... O vierges , qui entourez le trône du tonnerre ! je vous appelle vers moi... Mesta , Trouda , Milla , Golla , Goda , Rangrisa , Rotlaza , conduisez mon ame.... vers les contrées où mes ancêtres participent à un éternel bonheur , en récompense de leurs victoires et des fatigues du gouvernement des peuples.

On emporte Gostomouisl. Vadim et Dobrinin sortent avec.

SCENE II.

TRIAN , ROULAW , RAGOUIL et les anciens.

ROULAW.

Les dernières paroles de ce grand homme doivent nous servir de loi.

TRIAN.

La grande Novogorod est accoutumée à recevoir des loix de la race des princes slaves , dont Gostomouisl est le dernier.

A a 3

RAGOUIL.

Le seul Vadim peut faire craindre des obstacles. J'ai remarqué un grand trouble en lui lorsqu'il s'est vu préférer les princes varègues.

ROULAW.

Nous devons en prévenir Dobrinin.

SCENE III.

DOBRININ et les précédens.

DOBRININ.

Les sujets viennent de perdre leur souverain, ceux qui l'approchoient perdent un ami, les orphelins sont privés d'un bienfaiteur, et les enfans, d'un père : l'ame du prince Gostomouisl va jouir de l'éternité.... Je vois la douleur sur tous les visages.... Par quoi reconnoissons-nous dignement ses bienfaits et sa bonté envers nous ! O vous, ses fidèles sujets, faites éclater votre douleur ! les pleurs seuls ne suffisent pas ; nous ne pouvons prouver notre reconnoissance qu'en exécutant unanimement ses dernières volontés. Il faut envoyer sur l'heure aux Varègues, des ambassadeurs choisis parmi les

premiers citoyens, pour prier les frères, Rurick, Sineus et Trouvor, de venir vous gouverner.... Votre consentement est dans vos yeux.... Trian, Roulaw, prenez deux députés de chaque peuple et partez sans différer.

Deux hommes de chaque nation se rangent auprès de Trian et de Roulaw.

SCENE IV.

VADIM et les précédens.

VADIM.

La douleur de tout le peuple m'est personnelle. Anciens de plusieurs nations innombrables, vous voyez devant vous le petit-fils de Gostomouisl et son élève, devenu orphelin dans sa plus tendre jeunesse; le devoir, l'amour et le respect vous ont fait contracter l'habitude de ne recevoir des loix que de ma famille, et vous lui êtes attachés par la reconnaissance.....

DOBRININ.

Nous devons faire paroître ces sentimens en exécutant la dernière volonté du prince, notre souverain, et ton grand-père; déjà les

A a 4

peuples ont choisi des députés qui doivent partir sans différer, pour offrir notre trône aux trois princes varègues, Rurick, Sineus et Trouvor.

V A D I M.

Cette précipitation porte atteinte à mes droits. Ne suis-je pas aussi le petit-fils de Gostomouisl ? ne suis-je pas son élève ? Né et élevé parmi vous, vos loix et vos coutumes ne me sont point étrangères.

D O B R I N I N.

Les princes Varègues sont les petits-fils de Gostomouisl, fils de sa seconde fille, et tes aînés ; ils se sont distingués par leur esprit et leur courage. Qui ignore la part qu'ils ont eue aux campagnes sur mer contre les peuples du Nord ? ils ont passé leurs plus belles années et une partie de leur vie sur la mer, ayant continuellement des guerres à soutenir dans les contrées du Midi et du Couchant, en Suède, en Danemarck, en Norwège, en Angleterre, en Ecosse, en France, en Espagne, en Portugal, et dans toutes les contrées de l'univers où les princes d'Ourmanie se sont signalés.

V A D I M.

Sans porter atteinte à leur gloire, ceux

qui sont nés avec les qualités qui sont les principes de la gloire peuvent se signaler avec le temps.

D O B R I N I N .

Les peuples accoutumés à être gouvernés par ton grand-père , ne le sont point à voir de la résistance à l'exécution de sa volonté : qui ne sait obéir ne doit point commander. Slaves , vous avez pour vous gouverner le prince Vadim , qui est lui-même sous la dépendance de Rurick , prince de Novogorod et des Varego-Russes , celui qui ne sera point d'un avis contraire , criera avec moi : vive Rurick , grand duc de Novogorod , et des Varego-Russes !

T O U S L E S A N C I E N S .

Vive Rurick , grand duc de Novogorod et des Varego-Russes !

D O B R I N I N .

Allons en prévenir le peuple , et préparer le départ de l'ambassade .

Dobrinin , Trian , Roulaw , Ragouil , et les anciens , à l'exception des Slaves , sortent .

IMITATION
S C E N E V.

V A D I M , les Anciens des Slaves.

I^{er}. A N C I E N .

Tu es présentement notre prince , nous suivrons tes commandemens.

I I^e. A N C I E N .

Ton grand-père nous a traités avec bonté; nous attendons de toi la même faveur.

I I I^e. A N C I E N .

Ne permets pas que l'on nous offense.

V A D I M .

Est-ce à vous à craindre des offenses, courageux Slavons , qui, venus du Tanais , avez subjugué les Russes ; qui , vous étant réunis à eux , leur avez donné votre langue.

I^{er}. A N C I E N .

Nous avons toujours eu des princes de notre nation , jamais d'étrangers.

I I^e. A N C I E N .

Le nom (1) même de notre nation tire son origine des exploits fameux de nos ancêtres.

I I I^e. A N C I E N .

La seule infanterie Slavonne a conquis

(1) Slava est un mot russe qui signifie Gloire.

tant de pays au Sud , au Nord , à l'Orient et à l'Occident , qu'il est à peine resté des contrées en Europe où elle n'ait pénétré.

V A D I M.

Tout cela est vrai ; mais vous êtes réduits maintenant à être sous le joug des princes Varègues , suivant les dispositions que mon grand-père a faites dans l'affoiblissement de ses forces corporelles.

I^{er}. A N C I E N.

Les princes Varègues viendront avec des hommes de leur nation , qui auront toute leur confiance.

I I^e. A N C I E N.

Et le commandement sera dans les mains des Varègues.

I I I . A N C I E N.

Les Varègues ne connoissent ni notre langue , ni nos loix , ni nos usages.

V A D I M.

Vous avez appris que les princes Varègues s'étoient signalés sur mer.

I^{er}. A N C I E N.

Nos guerres ont toujours été sur terre.

I I^e. ANCIEN.

Nous avons plutôt besoin de bons chefs qui connoissent les affaires de l'état que des chefs pour commander sur mer.

I I I^e. ANCIEN.

Prince Vadim , tu es né et élevé parmi nous ; pour toi....

V A D I M.

Eh , que ferez-vous pour moi ?

I^{er}. ANCIEN.

Nous t'obéirons.

I I^e. ANCIEN.

Moi aussi.

I I I^e. ANCIEN.

Moi aussi.

V A D I M.

M'aiderez-vous à m'emparer du trône de mon grand-père ?

I^{er}. ANCIEN.

Notre seul consentement n'est pas suffisant. Il faut celui des Russes, des Tschudes.

I I^e. ANCIEN.

Celui des Vezes, des Meriens.

I I I^e. ANCIEN.

Celui des Krivitsch, des Dragovitsch.

V A D I M.

Que peuvent-ils alléguer ?

Ier. A N C I E N.

Que tu es un prince jeune.

I Ie. A N C I E N.

Qu'étant le fils de la dernière fille de Gostomouisl, tu as moins de droits que tes cousins, nés de sa seconde fille.

I I Ie. A N C I E N.

Que tes frères se sont déjà rendus célèbres par leur esprit et leur courage, et que toi prince, qui ne t'es encore aucunement signalé, veux ôter à tes frères aînés l'héritage qui leur est donné par ton sage grand-père.

V A D I M.

Je suis votre prince, et vous ne voulez pas m'aider dans mes entreprises.

Ier. A N C I E N.

Tu es notre prince, mais tu dépends du grand-duc.

V A D I M.

Eh bien, attendez le grand-duc, vous verrez les traitemens que vous recevrez des Varego-Russes.

I I e. ANCIEN.

Si nous sommes bien traités, nous resterons.

I I I e. ANCIEN.

Si non, nous nous réfugierons vers le midi.

V A D I M.

J'ai sondé vos esprits, je vois combien on peut compter sur vous, allez; réunissez-vous au reste du peuple dans la place, où Dobrinin, tel qu'un pasteur, conduit ses troupeaux aux pâturages qu'il préfère. Pour moi je vais rendre les derniers devoirs à mon grand-père Gostomouisl.

FIN DU PREMIER VCTE.

A C T E S E C O N D.

Le théâtre représente le camp des Varego-Russes, sur le bord de la mer : on voit des vaisseaux dans le lointain.

S C È N E I.**LI O U B R A T , O U M I L A , E D V I N D A.****O U M I L A ,** à Lioubrat.

Je vois, mon cher époux, plusieurs bâtimens à la voile.

L I O U B R A T.

Si ce vent favorable continue, j'espère, Oumila, que nous aurons la satisfaction d'embrasser aujourd'hui nos trois fils, et toi, Evinda, ton époux Rurick, revenans glorieusement de leurs campagnes dans les contrées méridionales de l'Europe.

O U M I L A.

Nos fils Sineus et Trouvor sont-ils sur le vaisseau de Rurick ?

L I O U B R A T .

Après s'être rassemblés vers les îles , ils sont montés sur le vaisseau de leur frère aîné. C'est ce que j'ai appris ce matin par un messenger arrivé dans un petit esquif.

E D V I N D A .

Mon époux est-il en bonne santé, après des travaux aussi pénibles?

L I O U B R A T .

Ils sont tous bien portans.

E D V I N D A .

Mon frère Oleg, est-il avec eux?

L I O U B R A T .

Oui, il est avec eux... Je vais envoyer des vaisseaux à rames à leur rencontre.

il sort.

S C E N E II.

Q U M I L A , E D V I N D A .

E D V I N D A .

J'attends avec une joie sans pareille l'arrivée de mon cher époux , les temps malheureux d'une séparation cruelle sont passés: il vit, il est en bonne santé, il revient
couvert

couvert de gloire... tous mes vœux sont accomplis.

O U M I L A.

Ta joie, Edvinda, est pure; elle part d'un cœur sincère, ton bonheur n'est point troublé par la crainte; quoique je sois charmée du retour de mes fils après une aussi longue absence, l'idée de la fin prochaine de mon père Gostomouisl, grand-duc de Novogorod, me tourmente. D'après les dernières nouvelles il étoit aux portes du tombeau, et ce qui m'affecte encore plus, c'est mon songe: il m'a paru cette nuit que de grands palais s'abymoient devant moi avec fracas, les débris et la poussière ont volé de toute parts et ont même couvert mes vêtements royaux.

S C E N E III.

G O R L O M, O U M I L A, E D V I N D A.

O U M I L A.

Gorlom s'avance avec un visage consterné.

à Gorlom.

N'es-tu pas envoyé pour m'annoncer des nouvelles affligeantes?

G O R L O M.

Grande reine! Le roi Lioubrat, votre

Tome II.

B b

époux , vous prie de venir dans son appartement ; on vient de recevoir des nouvelles de la plus grande importance , de Novogorod.

O U M I L A .

Dieux!... mon père est-il en vie?

elle sort.

SCENE I V.

G O R L O M , E D V I N D A .

G O R L O M .

Le pressentiment de la reine n'étoit point frivole , son père a fini sa carrière.

E D V I N D A .

Les devoirs du sang me font participer à l'affliction de ma mère , mais la joie de revoir et d'aller à la rencontre de mon époux , exalte mon ame , au point de me rendre tout autre sentiment étranger.

SCENE V.

G O R L O M , E D V I N D A , R A D B R A T .

E D V I N D A .

Radbrat vient à nous avec un air satisfait.

à Radbrat.

Mon prince seroit-il arrivé?

R A D B R A T.

Le changement de vent ne rend pas l'arrivée des vaisseaux probable aujourd'hui ; mais on voit des esquifs qui en ont été détachés , qui s'avancent à force de rames. Le roi a ordonné les préparatifs pour leur faire une réception magnifique.

E D V I N D A.

Courons au palais du roi.

SCENE VI.

Le théâtre représente un port de mer , sur le devant est la tente du roi.

LIOUBRAT, EDVINDA, GORLOM,
R A D B R A T, et une suite considérable sur
le rivage ;

RURICK , SINEUS , TROUVOR ,
OLEG et OSKOLD , abordant au rivage
sur des bateaux à rames.

Lioubrat embrasse ses fils , Edvinda
embrasse Rurick et Oleg.

LIOUBRAT.

Il n'y a pas de bonheur plus pur pour des

Bb 2

parens , que celui que les dieux généreux m'accordent en ce moment ; je vois devant moi trois fils que le ciel m'a donnés , ils sont couverts de gloire et couronnés par leurs victoires.

EDVINDA.

Qui est plus heureux que moi ? l'amour, l'estime , tout remplit mon ame des plus délicieux sentimens.

RURICK.

Seigneur ! nous devons attribuer nos succès au principe que nos ancêtres et vous se sont imposés , qu'il n'existât dans le Nord aucun prince, ni aucun rejeton de la famille distinguée , qui n'eût part , dans sa jeunesse, aux armemens , et aux entreprises formées sur mer et sur terre.

LI OUBRAT.

Faites-moi le récit de votre expédition en France.

RURICK.

Nantes et Bordeaux furent nos premières conquêtes. Ensuite nous étant embarqués sur la Seine , nous arrivâmes aux portes de Paris ; nous envoyâmes faire une invasion dans le Limousin. Nos troupes conquièrent

Tours et Orléans , et firent prisonnier Louis , abbé du couvent de Saint - Denis , et parent du roi , qui vouloit s'opposer à main armée à nos efforts.

L I O U B R A T .

Allons chez la reine , votre mère ; elle vous attend avec impatience , vous la consolerez dans ses malheurs récents.

S I N E U S .

Quelle est la cause de sa douleur ?

L I O U B R A T .

Gostomouisl , votre grand-père , est mort.

T R O U V O R .

Gostomouisl !

L I O U B R A T .

Le duc de Novogorod , mon père , étant près de sa fin , vous a désignés tous les trois , mes chers fils , pour hériter de son trône. Déjà les Novogorodiens nous ont envoyé des ambassadeurs qui doivent arriver incessamment ; peut-être verrons-nous dans ce jour le retour de nos vaisseaux du Couchant , et l'arrivée d'une célèbre ambassade venant du Levant , pour vous rappeler à la souveraineté du Nord. Garlom , renvoie les soldats , prends soin

Bb 3

de loger ceux qui sont débarqués des vaisseaux et de les pourvoir du nécessaire.

Tous sortent, à l'exception d'Oleg et d'Oskold.

S C E N E VII.

O L E G , O S K O L D .

O L E G .

Tu médites quelque objet important, prince Oskold.

O S K O L D .

La mort de Gostomonisl offre une vaste carrière aux idées, mon cher oncle.

O L E G .

Sur-tout aux esprits entreprenans.

O S K O L D .

Ayant sous les yeux l'exemple des grandes actions, quelle est l'ame qui ne s'enflammera du desir de les imiter? celui qui s'est distingué est illustre; le reste ne vit que d'espoir.

SCENE VIII.

Les précédens , R A D B R A T , marchant
vivement.

O L E G.

Quelle nouvelle, Radbrat, as-tu à donner,
qui te fait faire tant de diligence?

R A D B R A T.

Je vais prévenir le Roi, de l'arrivée des
vaisseaux qui ont abordé aux îles avec les
ambassadeurs Novogorodiens ; le vent con-
traire les a fait aborder à la grande pointe,
d'où ils viendront par terre.

O S K O L D.

Seront-ils introduits chez le Roi à leur
arrivée?

R A D B R A T.

La coutume de Lioubrat est depuis long-
temps de donner des audiences promptes à
tous ceux qui ont des affaires à lui com-
muniquez.

O S K O L D.

Je ne suis pas étonné que les affaires se
fassent avec tant de célérité.

Radbrat sort.

B b 4

S C E N E I X.

O L E G , O S K O L D .

O L E G .

Je désire beaucoup d'être instruit du succès que nos parens les princes d'Ourmanie auront eu en Angleterre après les neufs batailles qu'ils ont livrées au roi Etelred , et si ce roi a été effectivement tué dans la dernière bataille, ainsi que le bruit s'en étoit répandu.

O S K O L D ,

Heureux qui meurt pour sa patrie les armes à la main ! il est honoré et célébré sur la terre , et va habiter la demeure d'Odin où il participe à un éternel bonheur,

S C E N E X.

L I O U B R A T , R U R I C K , S I N E U S , T R O U V O R ,

O L E G , O S K O L D , R A D B R A T .

L I O U B R A T , à Radbrat.

Amène-moi les ambassadeurs sans tarder. Nos ancêtres et nous , avons toujours été

Élevés dans les armes ; qu'ils nous voyent au milieu de notre camp , plutôt occupés des affaires , que de vaines et inutiles cérémonies qui font perdre un temps précieux.

O S K O L D.

Oh ! combien ce raisonnement plaît à mon ame !

O L E G , à Lioubrat.

Les divisions , les licences , les caprices et les déréglemens des Novogorodiens sont-ils terminés actuellement ?

R U R I C K.

Ils ont occasionné beaucoup de peines et de fatigues à notre grand-père Gostomouisl.

L I O U B R A T.

Les conseils qu'il a donnés dans ses derniers momens ont eu pour but de les prévenir.

O S K O L D.

L'esprit et la valeur triomphent des obstacles et applanissent les difficultés.

S I N E U S.

Ton grand courage , prince Oskold , ne te présente pas seulement l'idée de trouver des obstacles.

Je ne regarde pas du moins les embarras que nous donnent nos ennemis déclarés comme aussi dangereux que ceux qui nous viennent de la part des envieux obscurs.

T R O U V O R.

Accoutumés dès notre enfance à entendre le son de la trompette qui nous appelle aux actions qui peuvent produire le bien général, nous devons tous être frères par notre zèle, et ne porter envie à qui que ce soit; en imitant les vertus de nos pères, nous donnons l'exemple à nos descendans.

S C E N E X I.

Ambassadeurs de Novogorod, TRIAN, ROULAW, deux anciens de chaque nation, LIUBRAT, RURICK, SINEUS, TROUVOR, OLEG, OSKOLD, RADBRAT.

T R I A N.

Généreux roi de Finlande et d'Ouplandie, tu vois devant toi les envoyés des Slaves, des Russes, des Tschudes, des Vezes, des Meriens, des Krivitschiens et des Drago-

vitsch ; nous avons été envoyés auprès de toi pour accomplir les dernières volontés de notre prince Gostomouisl, dernier rejeton de la race des princes slaves : nous ayant rassemblés avant sa mort , il dit : « Il vous faut » un prince pour vous gouverner ; il y a chez » les Varego-Russes trois princes de la race » d'Odin et de son fils Ingvar ; ils sont fils de » ma seconde fille Oumila ».

à Rurick.

Rurick , prince varego-russe , et vous princes , Sineus et Trouvor , petits-fils de Gostomouisl ! notre pays est vaste , il est fertile , mais il n'y a point d'ordre ; venez , gouvernez-nous ; établissez parmi nous la concorde , la justice ; prévenez la ruine de Novogorod-la-grande : vous êtes célèbres par votre esprit et votre courage.

L I O U B R A T.

Illustres envoyés d'un peuple innombrable , la nouvelle de la mort de votre très-sage prince Gostomouisl , porte l'affliction et la douleur dans toute ma famille ; les dispositions qu'il a faites en notre faveur avant sa fin mettent son amitié pour nous au grand jour , ainsi que votre respect , votre soumis-

sion et votre reconnoissance envers lui ; ces qualités de votre nation donnent les plus grandes espérances de vous voir atteindre au bien que vous désirez. Je diffère pour quelque temps la réponse que je dois à la proposition importante que vous me faites pour mes trois fils ; des affaires de cette importance exigent un mûr examen ; mes trois fils arrivent seulement aujourd'hui de leurs longues et pénibles expéditions. Pour vous , mes convives , la route que vous venez de faire doit vous avoir fatigués ; le repos vous est le plus nécessaire pour le moment. Je vous ferai part ensuite de la résolution que les Dieux m'auront inspirée.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le Palais du Roi.

SCENE I.**LIOUBRAT, OUMILA.****OUMILA.**

OUMILA n'a point de pensées secrètes pour son époux. Je paye par mes larmes ce que je dois à la nature ; en pleurant mon père il m'eût été doux d'avoir auprès de moi mes enfans pour me consoler dans ma douleur profonde ; mais je n'ai pas la foiblesse de préférer de satisfaire ma vue aux dépens du bonheur de mes enfans ; je les aime pour eux-mêmes et non pour moi. Oumila sait se priver avec fermeté d'un bien, cher à son cœur , lorsque le bonheur prochain de ses enfans, le bien et l'utilité générale en dépendent ; elle regarde le sacrifice qu'elle fait comme devant l'honorer et la glorifier.

LI O U B R A T , l'embrassant.

Oh ! femme estimable , mère et reine respectable, Je n'attendois pas moins de ton cœur , ton ame ne le cède point en élévation à ta famille ; la noblesse de nos ancêtres les héros du Nord brille dans tous tes discours : tu serviras de modèle aux siècles futurs.

S C E N E I I.

Les précédens , R A D B R A T.

R A D B R A T , à Lioubrat.

Les princes et les boyards se sont rassemblés devant le palais.

LI O U B R A T.

Dis-leur que je les attends en ces lieux.

Radbrat sort.

O U M I L A , voulant sortir.

Je crains que ma présence ne vous gêne.

LI O U B R A T.

Reste, Oumila, ta présence ne sauroit être inutile.

O U M I L A.

Je suis accoutumée à suivre tes volontés sans aucun murmure ; je sais combien la dis-

création est bienséante à mon sexe : tu es roi , tes affaires sont celles de l'état ; je suis ta femme , le désir de savoir les secrets de ta dignité seroit une chose qui ne montreroit en moi qu'une curiosité déplacée qui ne s'accorde point avec le sentiment de mon ame.

SCENE III.

LIOUBRAT , OUMILA , RURICK ,
SINEUS , TROUVOR , OLEG ,
OSKOLD , ROKVOLD , RADBRAT.

LIOUBRAT.

Vous avez été témoins des propositions des Novogorodiens.

ROKVOLD.

Elles sont assez flatteuses , en apparence.

OLEG.

Seigneur, nous n'ignorons pas, que le prince Vandal ayant eu trois fils, Isbor, Vladimir, et Stolposviat partagea entr'eux l'empire du Nord, et qu'à la mort de ses frères, Vladimir réunit sous sa puissance l'héritage de son père, à l'exception des contrées données à sa femme la belle et vertueuse Advinda,

ainsi nous avons déjà des exemples de la réunion de tout le Nord.

S I N E U S.

Après la mort de Vladimir et d'Advinda, ses fils et ses petits-fils, au nombre de neuf, régnèrent jusqu'à Bourivoï; cependant tout le Nord n'étoit pas sous leur puissance.

O S K O L D.

Bourivoï eut de fréquentes guerres avec les Varègues.

T R O U V O R.

Il les vainquit, mais il fut aussi vaincu par les Varègues qui imposèrent un fort tribut à la Grande ville, aux Slaves, aux Russes, aux Tschoudes.

O U M I L A.

J'ai encore souvenance de mon grand - père Bourivoï; après sa mort, les peuples, vexés par ce tribut onéreux, envoyèrent des ambassadeurs à Gostomouisl mon père, pour le prier de les délivrer du joug des Varègues; mais combien sa sagesse a su changer les circonstances! maintenant ces mêmes peuples viennent demander à ses petits-fils les princes Varego-Russes de venir régner sur eux.

L I O U B R A T.

Cela n'est point étonnant : Gostomouisl étoit

étoit un homme brave , sage , respecté de ses voisins , et aimé du peuple à cause de sa justice , plusieurs princes venoient par mer et par terre , des contrées éloignées , pour être témoins de sa sagesse , pour voir sa justice , et pour lui demander des conseils , comme s'étant rendu illustre pour cela dans tout l'univers.

R O K V O L D .

Cela est très-vrai seigneur ; cependant ton beau-père a essayé beaucoup de désagrémens de la part de ses sujets , qui sont des peuples différens par leur origine , par leurs mœurs , leurs coutumes , par leur langue et leurs loix , et qui ne s'accordent point ensemble.

L I O U B R A T .

Tes remarques , Rokvold , sont fondées et sont sans objection ; mais cela regarde celui qui gouvernera ces peuples ; c'est toi , mon cher Rurick , qui est appelé à cet honneur , avec tes frères ; cela doit t'intéresser plus que personne. Quel est ton avis ?

R U R I C K .

Je suis accoutumé à suivre et à me soumettre à la volonté de mon père , à défendre

la patrie, et à porter les armes pour le bien général.

L I O U B R A T.

Il faut donner une réponse aux ambassadeurs.

O L E G.

Ne vous pressez pas trop, seigneur, dans votre réponse.

O S K O L D.

La réunion de l'empire du Nord doit-elle trouver le moindre obstacle?

R O K V O L D.

Les trois princes ne doivent point aller au centre des contrées du Nord sans prendre des troupes avec eux. Il ne connoissent point leurs nouveaux sujets, et ceux-ci ne les connoissent pas non plus.

S I N E U S.

Si nous devons partir, il est indispensable de prendre des troupes avec nous.

T R O U V O R.

Nous ne pouvons nous rendre dans ces pays sans emmener avec nous un certain nombre de Varego-Russes.

O S K O L D.

Si je dois juger par moi-même, vous ne manquerez pas de volontaires qui demande-

ront à vous accompagner; je suis le premier qui le désire vivement.

RURICK, à Lioubrat.

Daignez, seigneur, faire venir les principaux des ambassadeurs, afin de leur demander des détails sur les circonstances où se trouve l'intérieur de leur pays.

LIUBRAT, à Radbrat.

Fais venir ici deux des principaux ambassadeurs.

OLEG, à Lioubrat.

Quelle est la situation des affaires des Novgorodiens avec les Polans ou Polonais et les Goriens? Et sur-tout comment êtes-vous, seigneur, avec vos voisins?

LIUBRAT.

Les ambassadeurs, prince Oleg, répondront à ta première demande; quant à mes voisins, la Suède est actuellement divisée en plusieurs petites principautés dont les souverains se font la guerre sans en retirer aucun avantage; il n'y a rien à craindre de la Norvège et du Danemarck, qui sont à-peu-près dans la même position que la Suède. Les peuples qui habitent les rives de la mer du Varègues sont impuissans et plusieurs d'entr'eux sont nos alliés.

SCÈNE IV.

LIOUBRAT, OUMILA, RUBICK,
SINEUS, TROUVOR, OLEG,
OSKOLD, ROKVOLD, RADBRAT,
TRIAN, ROULAW.

LIOUBRAT, aux ambassadeurs.

Est-il vrai qu'il existe de grandes divisions
parmi votre nation ?

TRIAN.

Oui, il est vrai.

OSKOLD.

Quel en est le motif ?

ROULAW.

L'envie.

SINEUS.

L'envie !

TRIAN.

Oui; dans un vaste pays où le peuple est
nombreux peut-on exiger que chaque in-
dividu ait un même avis dans toutes les cir-
constances ? plus il y a de gens de mérite et
pleins de zèle pour leur prince et pour le bien
public, plus il y a d'envieux ; mais un sou-

véritable éclairé qui ne jugera pas d'après les discours que la passion fait prononcer, mais d'après les qualités, le mérite et les services, parviendra sans peine à mettre un frein à nos jalousies et à nos divisions.

TROUVOR, à Roulaw.

On dit que la licence et la désobéissance ont souvent régné parmi vous.

ROULAW.

Lorsque les ordres ont pour but le bien public et l'utilité personnelle, la licence et la désobéissance disparaissent.

RURICK.

Vous nous avez avoué dans votre première audience, qu'il n'y avoit point d'ordre parmi vous.

PRIAN.

Venez, établissez le bon ordre : c'est ce que nous désirons.

OLEG.

Leurs réponses sont très-claires...

ROKVOLD.

Le bon ordre est le désir public, tant qu'il n'est point imposé personnellement;

mais dès qu'il l'est, il devient souvent un fardeau.

O L E G , aux ambassadeurs,

Quelle est la situation des Polans et des Goriens?

R O U L A W .

Les Slaves qui habitent les rives du Dnieper, et que l'on nomme Polans et Goriens, ayant été inquiétés par les Kosars, qui s'étoient emparés de Kiew et des contrées adjacentes, qui leur avoient imposé un tribut onéreux et qui exigeoient des choses ruineuses pour eux, viennent de demander à Novogorod de leur envoyer un parent du prince régnant pour les gouverner.

R O K V O L D .

A peine reste-t-il quelque chose à objecter....

L I O U B R A T , aux ambassadeurs.

Allez, préparez tout pour votre départ, dans peu vous saurez notre réponse définitive.

T R I A N , à Oumila.

Reine Oumila, ta patrie exige ta sollicitation dans cette affaire.

O U M I L A .

Ma patrie m'est chère, mais j'ai un époux,

sa sagesse lui prescrira la réponse qu'il doit faire.

les ambassadeurs sortent.

LI OUB R A T.

L'expérience m'a montré que la décision des affaires les plus importantes se faisoit dans tous les esprits , comme par inspiration ou par un effet du sort , avant que celui de qui elle dépendoit , ait eu le temps d'y réfléchir. D'après tous les discours que nous avons eus jusqu'à présent sur cet objet , je vois clairement que vos esprits sont portés à accepter la proposition des ambassadeurs. Eh bien ! que l'empire du Nord soit réuni aujourd'hui ; mais il convient de commencer par faire des sacrifices aux Dieux : allons sur la colline sacrée. Après quoi nous ferons la disposition des troupes qui doivent nous suivre en Russie , mes chers fils.

O L E G.

Pour perdre moins de temps , seigneur , envoyez vos vaisseaux dont on n'a point encore fait débarquer les troupes.

R U R I C K.

Si vous l'approuvez , seigneur , mon avis est de rassembler nos familles et de profiter

Cc 4 .

du premier vent favorable pour faire voile
vers les rivages Russes.

LI OUB R A T.

Fort bien , allons... Et vous , prince Oleg,
Oskold , et toi Rokvold , accompagnez-les.

Le ballet représente un sacrifice sur la colline sacrée ,
et le départ de Rurick , de ses frères et de ses com-
pagnons.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente les rivages du Wolkow près du vieux Ladoga, et le château nommé palais de Rurick; on voit des chênes formant des bocages.

SCÈNE I.

RURICK, EDVINDA.

EDVINDA.

Les bocages que l'on voit le long des rives du Wolkow, sont fort agréables.

RURICK.

Je ferai fortifier avec plus de soin ce fort de Ladoga, dès que le reste de nos troupes sera arrivé.

EDVINDA.

Nous devons convenir que le vent nous a beaucoup favorisés dans la traversée que nous avons faite sur la mer des Varègues et sur la mer Russe.

SCENE II.

Les précédans, O L E G.

R U R I C K , à Oleg.

Les Russes de toutes les conditions nous ont reçu avec des marques de satisfaction.

O L E G.

L'espérance fait naître leur contentement.

R U R I C K.

Il faut nous évertuer à ne pas rendre leur espérance frivole, en donnant tous nos soins et notre assiduité à rendre justice, et à faire les arrangemens pour les terres.... c'est pourquoi je veux envoyer les princes qui m'ont accompagné, dans les villes de ces contrées... J'attends le citoyen Dobrinin; il nous est attaché, et il connoît mieux que tout autre, les coutumes qui se pratiquent, et les liaisons qui existent dans ce pays.

O L E G.

Il me suit.

SCENE III.

RURICK, EDVINDA, OLEG, DOBRININ.

RURICK, à Dobrinin.

Quelles sont les villes où il est nécessaire d'envoyer des chefs?

DOBRININ.

Permetts-moi, seigneur, de te découvrir sincèrement ce que mon zèle pour toi et pour ma patrie, m'a gravé dans le cœur : envoie à Belozero ton frère aîné, et à Izborsk le cadet ; ces deux frontières sont d'une grande importance pour la sûreté de tes provinces. La première nous fournit des denrées de première nécessité ; la seconde est d'une grande importance pour faire le commerce avec le Couchant et le Midi. Donne la ville d'Ijora en apanage à ta femme ; par cet arrangement, tu mettras fin aux discussions que nous avons constamment avec ton père et d'autres peuples. Après ces villes, les principales sont : au couchant, Polotzk, au midi, Smolensko, à l'orient, Mourom et Rostow.

RURICK.

Les conseils plaisent à quiconque est porté avec zèle pour le succès des affaires qu'il dirige. J'aime la vérité et la respecte lors même qu'elle m'est contraire ; mais je vois que dans tes discours, citoyen Dobrinin, tout est d'accord avec la situation essentielle des affaires.

O L E G.

Ayant tant de princes qui vous sont su-

bordonnés, seigneur, il seroit bien que vous prissiez dès à présent le titre de grand-prince, pour vous distinguer de ceux qui dépendent de vous.

D O B R I N I N.

C'est ce que nous avons déjà annoncé au peuple.... Envoie encore, seigneur, quelqu'un de tes parens à Kiew.

R U R I C K.

C'est à quoi je songerai sans retard. Allons dans mon palais où plusieurs nous attendent.

S C E N E I V.

RURICK, SINEUS, TROUVOR, OLEG, OSKOLD, ROKVOLD, DOBRININ, TRIAN, ROULAW, et plusieurs Boyards novogorodiens et varégo-russiens.

R U R I C K.

Je veux établir l'autorité en établissant des chefs. Toi, l'aîné de mes frères après moi, prince Sineus, je te donne la province de Belozero; ta capitale sera Vessiégonska.

Mon cher frère, mon amour et ma fidélité te sont connues.

Rurick l'embrasse.

RURICK.

Et toi, mon cher frère, prince Trouvor, je te confie le duché d'Isborsk.

ob 201

TROUVOR.

Je fus et je te serai toujours dévoué.

Rurick l'embrasse.

RURICK.

Prince Oleg, je donne en apanage à ta sœur, ma chère épouse, la ville d'Ijora et toute l'Ingrie; c'est toi qui gouverneras en son nom.

OLEG.

Je me soumets à ta volonté, pour moi et pour ma sœur, avec une fidélité à toute épreuve.

RURICK.

Et toi, prince Oskold, je suis dans l'intention de t'envoyer à Kiew avec une armée, afin de délivrer cette ville du joug des Kosars, qui oppriment les Slavons qui peuplent les rives du Dnieper.

OSKOLD.

La confiance que vous me marquez, seigneur, est très-flatteuse pour moi; mais si mon zèle, dans l'entreprise que vous me con-

fiez , est couronné par le succès , je vous demande de me permettre de marcher à Constantinople cont e les Grecs , qui ont fait plusieurs incursions vers les frontières de Kiew.

R U R I C K .

Dès que tu auras rassemblé les troupes , marche vers Smolcusko , d'où tu pourras te rendre en bateau à Kiew , en suivant le cours du Dnieper ; si tu réussis dans l'expédition que je te confie , je ne te défends point d'entreprendre ce qui te paroîtra utile pour le bien général ; j'ai pour principe de ne point lier , par des ordres superflus , les mains aux personnes sensées et auxquelles on peut accorder sa confiance. Un habile navigateur en retenant les voiles d'un vaisseau donne cependant assez de prise au vent pour qu'en les enflant il puisse diriger sa route au point qu'il se propose ; un navigateur mal-habile en retenant trop les voiles ralentit la marche du vaisseau.

O S K O L D .

On peut avec assurance présager les plus grands succès à un prince qui pense ainsi , puisque la facilité que trouve son sujet est encouragée par la confiance.

RURICK.

A toi Rohvold, je te confie le gouvernement de Polotok...

SCÈNE V.

Les précédens, et un MESSAGER.

LE MESSAGER, à Rurick.

Seigneur, je suis envoyé vers toi par le voïvode de Novogorod, Ragouil.

RURICK.

Quelles nouvelles as-tu à m'apprendre ?

LE MESSAGER.

Elles ne sont pas agréables pour le moment.

DOBRININ.

Qu'est-il donc arrivé ?

LE MESSAGER.

Il y a des séditions parmi le peuple.

RURICK.

Qui les fait naître ?

LE MESSAGER.

Le prince des Slavons, Vadim.

S I N E U S .

Comment, c'est notre cousin!

T R O U V O R .

On a quelquefois des désagrémens des étrangers, et ce sont nos proches qui nous en occasionnent en ce moment.

D O B R I N I N .

Lorsque je suis parti tout étoit tranquille.

LE MESSAGER, à Dobrinin.

Le jour de ton départ, Ragouil fut informé que le prince Vadim cherchoit à faire entendre au peuple que les Slaves se trouvoient dans un état de nullité, et n'étoient que très-peu distingués; que le nouveau grand-duc auroit un grand nombre de Varègues pour le suivre en Russie; que les Varègues seroient envoyés et employés par-tout, et qu'ils opprimeroient les Russes; que les Varègues étoient plus habiles sur mer que sur terre; qu'ils ne connoissoient pas la tactique militaire des Slaves ni des Russes; que le prince Vadim avoit été élevé à Novogorod par Gostomouisl; que nos anciens ne considéroient pas tant, dans les successions, le droit d'aînesse, que les moyens que chacun avoit pour

pour être utile au peuple ; que le prince Vadim avoit toutes les qualités que le peuple devoit désirer.

T R O U V O R.

Quels succès eurent ces bruits ?

L E M E S S A G E R.

D'abord on n'y fit que très-peu attention ; mais on vit le nombre des Slavons , qui venoient sous différens prétextes dans la ville , s'augmenter tous les jours ; ils se rassembloient en petites troupes dans les cinq quartiers de la ville et dans les rues , et menaçoient de ruiner les habitans qui ne se réuniroient pas à eux.

D O B R I N I N.

Ragouilla-t-il pris des mesures pour éteindre ces séditions ?

L E M E S S A G E R.

Il m'a dès l'instant expédié vers le grand-duc pour lui donner cette nouvelle ; il a ajouté qu'il mettroit tous ses soins à apaiser ces troubles.

R O K V O L D.

Où est le prince Vadim ?

Tome II.

D d

C'est ce que j'ignore ; on l'a vu parmi les Slavons, mais je ne sais si c'étoit pour les appaiser ou pour les encourager.

O S K O L D.

Que veulent-ils donc ?

L E M E S S A G E R.

Ils ne veulent point voir les Varègues entrer dans la ville, ni occuper les premières dignités : ils demandent un grand-duc de la race des princes Slavons.

D O B R I N I N , à Rurick.

Ordonne moi, seigneur, d'aller à Novogorod.

O S K O L D , à Dobrinin.

Nous te suivrons tous volontiers.

T R I A N , à Rurick.

Les ambassadeurs seront tes ôtages, jusqu'à ce que les troubles soient terminés dans la ville.

R O K V O L D.

Il seroit bien d'envoyer un détachement de troupes pour aider Ragouil.

O L E G.

Il se peut que l'affaire soit terminée avant que les troupes puissent arriver.

S I N E U S.

Toutes nos troupes ne sont pas encore ici.

T R O U V O R.

Il ne faut point laisser passer les vaisseaux des Novogorodiens , et ils doivent passer par ici pour aller en mer.

R U R I C K.

Il est difficile de prendre de justes mesures dans une affaire dont on ne connoît pas toutes les circonstances, et il est rare qu'elles puissent être prises sur une première information. Je permets à Dobrinin d'aller à la ville.... Trian , Roulaw , et vous autres , restez auprès de moi. Je prendrai moi-même les devants sans différer ; (au messenger) c'est ce dont tu peux informer Ragouil.

Le messenger sort.

S C E N E V I.

RURICK , SINEUS , TROUVOR , OLEG ,
OSKOLD , ROKVOLD , DOBRININ ,
TRIAN , ROULAW , Boyards Novogoro-
diens et Varego-Russes , DANN.

D A N N , à Rurick.

Les vaisseaux portant le restant des troupes Varego-Russes , abordent au rivage.

D d 2

C'est bon : allons tout préparer pour nous
mettre en marche.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le château de la forteresse de Ladoga.

SCÈNE I.

OLEG, EDVINDA.

OLEG.

Les troubles que les Slavons avoient fomenté dans Novogorod , ont été étouffés plutôt qu'on ne pouvoit le présumer.

EDVINDA.

Je te prie , mon cher frère , de m'en faire le récit.

OLEG.

La promptitude avec laquelle les bruits populaires se répandent est presque inroyable ; mais cette fois , je crois qu'on a deviné les intentions où l'on étoit , et que d'après cela , on a répandu la nouvelle que le grand-duc marchoit vers la ville avec un grand nombre de troupes ; ce qui a commencé à

D d 3

ébranler les Slavons. Ragouil l'ayant remarqué, envoya vers eux pour les appaiser, leur faisant tantôt des menaces, tantôt des caresses, et les engageant à retourner dans leurs maisons, et à rentrer dans l'obéissance, comme par le passé. Le plus grand nombre a quitté la ville, le reste a été fait prisonnier : dans le nombre de ces derniers est le prince Vadim.

EDVINDA.

Le prince Vadim lui-même !

OLEG.

Oui, il est sous la garde, et il est envoyé vers ton époux, ma sœur ; je crois qu'il arrivera bientôt.

EDVINDA.

Ah ! pourquoi ne s'est-il pas sauvé ? quel sera son sort ?

OLEG.

La clémence et la justice sont dans les mains du grand-duc.

S C E N E II.

Les précédens, RURICK, DOBRININ.

DOBRININ.

Je ne veux point, seigneur, te prescrire

une loi , mais lorsque le prince Vadim sera arrivé , remets son jugement aux princes apanagés , et fais-les assembler à cet effet ; si ce moyen ne te convient pas , fais-le juger suivant la loi de ton ancêtre Odin , qui , après avoir quitté les rives du Don , traversa une partie de la Russie ; cette loi est la loi des Slavons , elle porte : Que celui qui portera atteinte aux droits de son prochain sera jugé par douze hommes ; ainsi nomme douze personnes du même rang que Vadim , qui seront chargées de porter son jugement.

E D V I N D A .

Est-il vraiment coupable ?

D O B R I N I N .

Les Slavons l'accusent de les avoir portés à cette trahison.

O L E G .

Il faut lui faire son procès sans différer , et sans considération pour la personne ,

E D V I N D A .

Le prince Vadim n'est-il pas déjà assez puni , par le manque de succès de son entreprise , et par le blâme général qu'il s'est mis dans le cas d'encourir ?

D d 4

R U R I C K .

Oh! combien il m'est doux, Edvinda, de voir dans ton ame, dans toutes les occasions, tes sentimens de clémence et d'humanité.

E D V I N D A .

Mon cher époux, tu es mon modèle : tu ne vois dans un coupable qu'un mortel, né avec des passions, des vices et de la foiblesse; chacun n'a pas une assez grande force d'esprit pour conformer ses goûts aux tems et aux circonstances. On pêche par légèreté. Vadim est jeune; il fut élevé chez son grand-père et entouré dès sa jeunesse par des flatteurs qui excitoient la fierté de son ame aux entreprises éclatantes. La race des princes Slavons est courageuse.... leur sang coule dans vos veines, seigneur... Vadim est votre cousin.... Les peuples adorent la clémence... Pardonne-moi, seigneur, la liberté que je prends de te parler avec franchise, tu aimes la vérité, et tu invites tout le monde à te parler vrai par tes manières affables; tu hais l'audace et tu sais la réprimer lorsque tu le dois.

S C E N E I I I.

Les précédens, un second MESSAGER.

Le second MESSAGER.

Les Slavons abandonnent en grand nombre la ville de Novogorod, pour se retirer à Kiew : ils disent qu'ils ne veulent point être les esclaves des Varègues.

RURICK.

Ils reviendront lorsqu'ils auront vu qu'on peut être plus mal ailleurs qu'avec les Varègues.

Le messenger sort.

S C E N E I V.

RURICK, EDVINDA, OLEG, DOBRININ,
DANN.

DANN.

On amène le prince Vadim en ces lieux, le voïevode Ragouil est avec lui.

RURICK.

Dix aux Princes et aux Boyards de se rendre ici.

Dann sort.

D O B R I N I N , à Rurick.

Il est malheureux que le commencement de ton règne soit troublé ainsi par des inquiétudes.

O L E G .

Le trône a beaucoup d'attraits , mais sa jouissance est environnée de soucis continuels.

S C E N E V .

RURICK , EDVINDA , SINEUS , TROUVOR , OLEG , OSKOLD , ROKVOLD , DOBRININ , TRIAN , ROULAW , Boyards Novogorodiens , Boyards Varego-Russes , RAGOUIL , VADIM , entouré de Gardes.

R U R I C K .

Je t'ai beaucoup d'obligations , Ragouil , d'avoir réprimé les séditeux aussi promptement.

Prince Vadim , j'aurois désiré te connoître sous un autre point de vue que celui dans lequel tu t'offres à moi présentement.

V A D I M .

N'attends de moi aucune justification , ni aucune excuse.

S I N E U S.

On dit que tu voulois soustraire les Slavons et les autres peuples au pouvoir de leur prince légitime.

V A D I M.

Oui je le voulois.

T R O U V O R.

Quelles étoient tes vues?

V A D I M.

Celles que j'ai eu dès mon enfance et dans lesquelles j'ai été élevé.

R O K V O L D.

Ton grand-père Gostomouisl , quoiqu'ayant une grande amitié pour toi , en avoit disposé autrement.

V A D I M.

Oui , mais c'étoit dans l'affoiblissement de ses forces , à la fin de sa vie.

D O B R I N I N.

Non ; il a nommé pour lui succéder l'aîné de ses petits-fils , d'après la justice de ses sentimens et le désir de ses peuples : tu n'es que le cadet.

O S K O L D.

Pourquoi délibérer , lorsque l'affaire est claire par elle-même ?

VADIM.

Elle l'est par ses suites et non dans son principe.

RURICK.

La fierté de ton ame, prince Vadim, ne se dément point; elle est dans tes discours, dans tes traits

VADIM,

L'ame de chaque mortel se conduit par des sentimens conformes à la vérité, ou par des préjugés.

RURICK.

Du moins, on ne peut contester la vérité actuelle que : Tu es en ma puissance, que je puis te juger comme prince subordonné et comme sujet

EDVINDA, tout bas et avec sentiment.

Ou lui pardonner, comme parent.

RURICK, à tous.

Mais que Rurick se montre aujourd'hui tel qu'il est, lorsqu'il voit des coupables devant lui : il poursuivra avec chaleur les atteintes portées au bien général, mais dès qu'il voit le crime avéré, le coupable con-

vaincu , et qu'il faut tirer le glaive pour le punir ,

il tire son épée.

ce glaive qui , grâces aux Dieux , n'est jamais tombé de mes mains , lorsque j'ai combattu contre les ennemis de la patrie ,

il laisse tomber son épée.

échappe à mes mains tremblantes , et je ne vois plus qu'un homme dans le coupable ; jugez vous-mêmes actuellement. Porterai-je une condamnation contre le prince Vadim , mon cousin ? La fierté de son ame , sa hardiesse , son intrépidité et tant d'autres qualités qui en dérivent , peuvent , par la suite , être utiles à l'état. Qu'il t'accompagne , prince Oskold ; les Slavons se sont retirés vers Kiew , il les rassemblera , et te secondera fidèlement. Rendez-lui la liberté , et envoyez à Novogorod faire savoir la fin de cette affaire ; je vais moi-même partir tout-à-l'heure pour m'y rendre.

VADIM , à genoux.

O seigneur ! tu es né pour être victorieux ; tu subjugueras tes ennemis par ta clémence , et par là même tu mets un frein à l'audace... Je suis pour la vie ton fidèle sujet.

430 IMITATION DE SCHAKESPEAR.

RURICK.

Allons maintenant à Novogorod, après
quoi je ferai le tour de mes frontières
occidentales.

FIN.

T A B L E

D E S P I E C E S ,

Contenues dans ce second Volume.

- LES QUIPROQUO, *Comédie-Proverbe, en un acte, en prose, par M. D'Estat, Français attaché au Cabinet de l'Impératrice.* page 1
- LE SOURD ET LE BÈGUE, *Proverbe, par L. P. Ségur l'aîné, Ministre de France en Russie.* 49
- LES VOYAGES DE M. BONTEMS, *Proverbe, par l'Impératrice Catherine II.* 89
- INSIPIDUS, *Proverbe, par M. de Schwaflof, Grand Chambellan.* III
- IL N'Y A POINT DE MAL SANS BIEN, *Proverbe, par l'Impératrice Catherine II.* 139
- L'ENLÈVEMENT, *Comédie-Proverbe, en un acte, en prose, par L. P. Ségur,*

432 TABLE DES PIÈCES, etc.

- Painé, Ministre de France à la cour de Saint-Petersbourg.* 173
- LA MÂTINÉE DE L'AMATEUR, *Proverbe, par le Comte Strogonof, Sénateur.* 247
- L'OFFICIER SUFFISANT ou LE FAT PUNI, *Proverbe, en un acte, en prose, par Mademoiselle Aufrène.* 275
- L'HOMME INCONSIDÉRÉ, *Comédie, en un acte, en prose, par L. P. Ségur, Ministre de France à la cour de Saint-Petersbourg.* 315
- IMITATION DE SCHAKESPEAR, *Scène Historique, sans observation d'aucune Règle du Théâtre, tirée de la Vie de Rurick, par Catherine II, Impératrice de Russie.* 369

Fin de la Table du second et dernier Volume.

80812067